



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

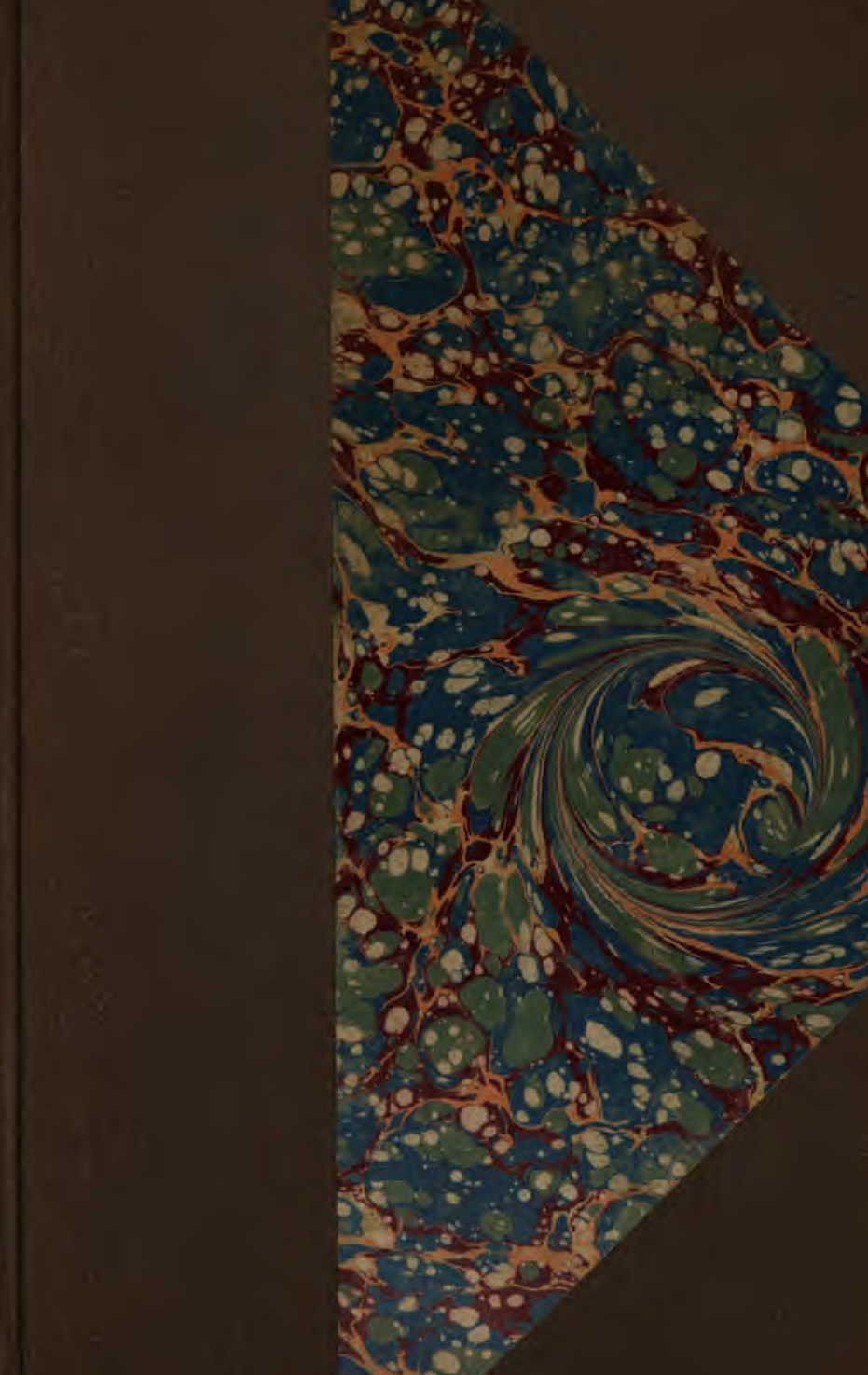
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

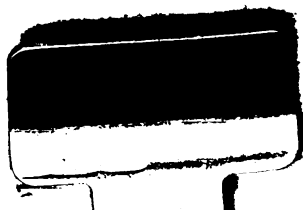
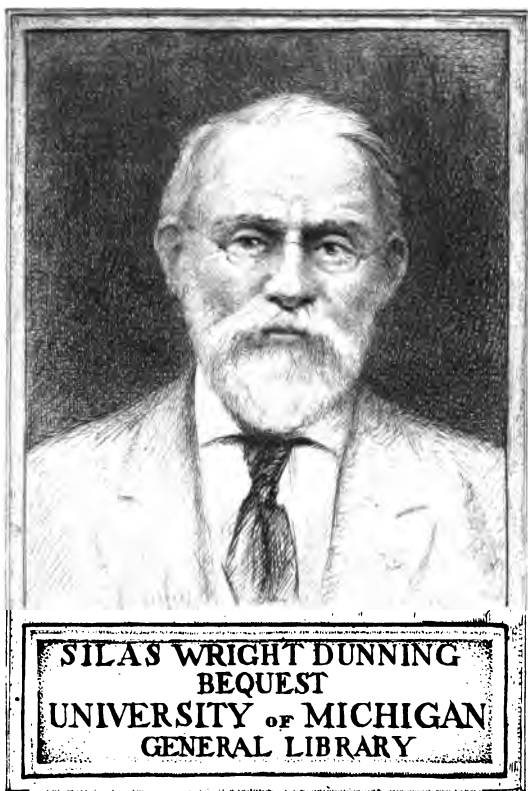
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

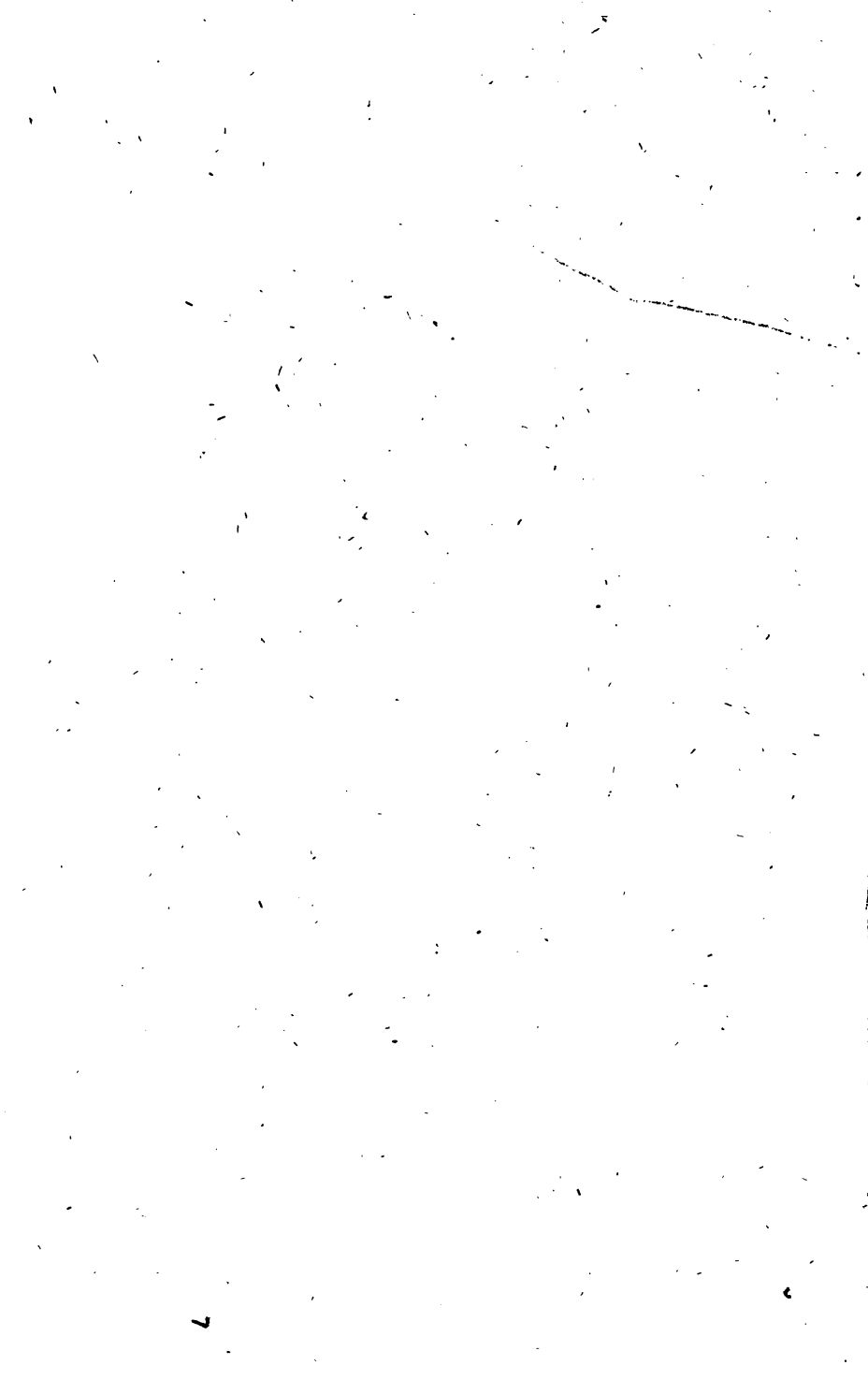
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











HISTOIRE UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THÉSPIs jusqu'à nos jours ;
Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME VII. 1^{re} PARTIE.



A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Montmartre, la porte cochère
vis-à-vis la rue du Jour.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
au Temple du Goût.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue St-Jacques.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

808.2
H668

v. 1



HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE

du septième Volume.

SUITE DES TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE.

LE sujet de la Tragédie que nous allons offrir, ne sera pas neuf pour nos lecteurs, & l'*Hippolyte* de Sénèque aura peu de valeur auprès de la *Phèdre* de Racine, mais il faut songer que le Poète latin est venu bien long-tems avant l'Ecrivain français, & qu'il a fourni au goût de celui-ci quantité

d'idées qui, si elles n'étaient pas connues, donneraient une opinion beaucoup plus avantageuse du mérite de leur Auteur. Mais tel est le sort des Anciens que l'on retrouve souvent & que l'on admire moins, parce qu'ils paraissent moins nouveaux. Il serait à désirer qu'ils eussent encore plus d'imitateurs, & si nos Ecrivains dramatiques puisaient dans ces sources, nous sommes persuadés qu'ils seraient fort au-dessus de ce qu'ils sont. Nous n'en citerons pour exemple que M. Ducis, & son énergie jointe à celle des Grecs a répandu, sur-tout dans sa dernière Pièce, une chaleur & une éloquence qui manque à quelques-uns de nos Auteurs modernes. On avance à grand pas dans la carrière, quand on y est soutenu par Sophocle & par Euripide. On verra qu'à plusieurs égards, Sénèque mérite d'être placé auprès de ces deux grands hommes.





J. D. Dugore del.

Ph. Triere sculp.

LA NOURRICE.



HIPPOLYTE.

PERSONNAGES.

HIPPOLYTE.

PHÈDRE.

THÈSÉE.

Un Courier.

Une Nourrice.

Chœur d'Athéniens.

Officiers Domestiques.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, Officiers.

HIPPOLYTE à ses Officiers.

ALLEZ, parcourez tous ces bois épais, tous ces sommets de la colline de Cécrops : (*elle fut depuis enclavée dans Athènes, & on y construisit la Citadelle de cette Ville.*) ces réduits formés au pied du Parnès, (*autre montagne de l'Attique.*) les bords de ces ruisseaux qui baignent les champs de Thria : (*Bourgade de l'Attique.*) franchissez tous ces monts

A ;

aussi blancs de neige que le Riphée..... Et vous, pénétrez dans cette forêt aux aunes altiers ; descendez dans ces prairies que zéphir caresse de son haleine pour y appeler les fleurs du printemps, ces belles prairies où doule l'Illisse transparent comme la glace, & le paresseux Méandre qui prive si malignement les plaines de son onde..... Vous, allez reconnaître ces lieux que Marathon découvre sur la gauche, & où les bêtes féroces vont la nuit avec leurs petits chercher la pâture qui leur est nécessaire..... Vous, volez au midi de ces côteaux où le belliqueux Acharnien se met à l'abri des frimats ... Les autres battront les retraites du doux Hymette, celles d'Aphydna..... Il y a long-tems que nous n'avons visité les rivages du Cap de Sanion..... O mes compagnons ! si la gloire de la chasse vous anime, le sanglier de Phylie vous appelle. Depuis trop long-tems, nous épargnons ce monstre, la terreur de nos champs & si souvent blessé par nous..... Conduisez ces chiens en silence & laissez flotter les liens qui les attachent, mais donnez moins de liberté à ces impatiens molosses : dégagez de leurs cordes, les têtes de ces chiens de la Crète ; retenez fortement ces Spartiates, c'est une race indomptable & avide de sang. Un moment encore, & nous leur procurerons le plaisir de remplir ces rochers du bruit de leurs aboyemens. Maintenant, qu'ils se contentent de chercher les traces

récentes : elles doivent être empreintes sur la ro-
lée , puisque la lumière du jour est encore dou-
teuse..... Qu'on me porte ces panneaux avec tous
ces filets , & qu'on montre bien à découvert ces
plumes rouges dont ils sont remplis pour inspirer
une vaine terreur aux bêtes sauvages..... Toi , tu
lanceras les traits..... Toi , prends ce large pieu ,
ta main le tiendra toujours prêt & le balancera de
la gauche à la droite..... Toi , placé en embuscade ,
tu précipiteras en criant , les pas de l'animal pour-
suivi..... Et toi , que je destine à jouir des honneurs
de la victoire , tu enfonceras ce fer dans ses en-
traîles.

Favorise ton imitateur , ô courageuse fille de
Latone ! toi qui règnes dans les lieux les plus retirés
de la terre , toi qui perces de tes inévitables traits
& les monstres dont l'Araxe éteint la soif , & ceux
qui se plaisent à traverser le Danube , en suspen-
dant son cours. Grande Déesse ! ta main terrasse les
lions de Gétulie & les biches de la Crète , tu di-
minues leur force quand tu ne veux percer que le
daim timide. Les tigres variés de tant de couleurs ,
les taureaux sauvages , ces redoutables buffles aux
larges cornes , expirent sous tes célestes dards. Ces
bêtes furieuses qui désolent les plaines solitaires ,
celles qui peuplent le pauvre Garamante , celles
que renferment les riches bois de l'Arabie , les
cimes désertes des Pyrénées , les défilés de l'Hir-

canie, les vastes champs des Sarmates, tous ces fléaux des humains sont effrayés à l'aspect de ton arc.

Quand nous invoquons ta puissante Divinité, soudain la proie désirée tombe dans nos filets, & le char qui la porte, gémit sous son poids : nos chiens lèvent leurs têtes rougies du sang ennemi, & les habitans des hameaux rentrent en triomphe dans leurs chaumières.....

La Déesse exauce mes vœux, & pour signal, j'entends l'aboyement des chiens. Ce présage m'appelle dans les bois, j'y vole & je choisis le sentier le plus court.

S C È N E I I.

P H È D R E, sa Nourrice.

P H È D R E.

O Puissante Crète! souveraine d'une si vaste mer, Ile fameuse dont mille vaisseaux qui entourent tes côtes asservissent l'Empire de Neptune, jusqu'aux bords de l'Assyrie, pourquoi m'avoir envoyée si loin, m'avoir abandonnée à des Pénates odieux, m'avoir donnée à ton ennemi? pourquoi m'avoir condamnée à passer mes jours dans le malheur & dans les larmes? mon époux est absent & me fuit; il me garde sa fidélité ordinaire. Son courage l'a

fait descendre sur la rive infernale ; Soldat d'un ravisseur audacieux, il erre maintenant au ténébreux Empire ; compagnon d'un insensé, il arrache de son trône la Reine des Enfers. Le père d'Hippolyte cherche encore des adultères & des maîtresses jusqu'aux rives de l'Achéron.

Mais un autre soin vient aggraver ma tristesse : la nuit & le sommeil ne sauraient calmer mes peines ; un mal bien plus violent se nourrit, s'accroît & s'allume dans mon cœur : c'est le feu de l'Etna qui s'élance de son antre. Les ouvrages de Pallas n'occupent plus mes doigts, la toile échape à mes mains. On ne me voit plus embellir les Temples de mes dons, ni entourer les Autels en formant des chœurs avec les jeunes Athéniennes. Initiée dans les mystères d'Eleusis, on ne me voit plus entretenir les feux sacrés, ni offrir à la Déesse des fruits, un encens pur & des prières chastes. (*Les femmes honnêtes & les Vierges étaient les seules que l'on admît à ces mystères, Phèdre se croit indigne d'y participer depuis qu'elle brûle pour Hippolyte.*)

Ma passion la plus chère est d'armer d'un trait mon faible bras, & de poursuivre les bêtes féroces.

Malheureuse Phèdre ! que dis-tu ? d'où vient ce fol amour que tu as pour les bois ?

Ah ! Je reconnais le poison fatal qui dévora ma mère infortunée : c'est au fond des bois que l'amour devient criminel dans mon sang. O ma

II HISTOIRE UNIVERSELLE

gis la main de la foudre que l'Ethra lui forge, n'en ferait-il pas instruit? dans l'immensité de ce globe, seule vous tromperiez les yeux infailibles de ces yeux dont vous sortez. La faveur prospère de l'Olympe daignât-elle encore jeter un voile sur vos jouissances criminelles, votre amant vous gardât-il la fidélité dont les grands criminels se disent, pensez donc aux peines déchirantes de chaque instant, à ces frayeurs que le remord inspire, à votre cœur qui serait tout plein de votre faute & qui ne cesserait d'être tourmenté de la crainte qu'il aurait de lui-même. On peut trouver de la sûreté dans le crime, mais jamais on n'y trouve la sécurité.

Eteignez, je vous en conjure, éteignez les flammes de cet indigne amour; chassez de votre cœur l'espoir d'un forfait que nul climat barbare n'a encore vu commettre, & dont on n'a d'idée ni chez les Gètes vagabonds, ni chez les Scythes errans, ni chez les Hordes inhospitalières du Taurus. Rappelez dans votre âme la pureté première, & que la mémoire de votre mère vous représente tous les dangers des unions extraordinaires.

Insensée! vous confondriez le lit du père avec celui de son fils! vous porteriez leur substance mêlée dans vos flancs impies!

Poursuivez, violez par vos détestables feux, les loix sacrées de la Nature: que ne choisissiez-vous

aussi un monstre , & pourquoi laisser si long-tems le labyrinthe vacant par la mort de votre frère ? (*Le Minotaure , monstre né du Taureau & de Pasiphaë : il fut tué par Thésée.*) O Ciel ! toutes les fois qu'une Crétoise aimera , faudra-t-il que soudain l'univers entende parler de quelque prodige révoltant , & que par elle , l'ordre naturel cesse dans le monde.

P H È D R E.

O ma nourrice ! tu me rappelles à la raison , mais une passion furieuse m'emporte loin d'elle. Je reconnais mes devoirs , & mon cœur se précipite vers le mal. Je reviens ensuite & je lutte en vain pour me rendre à la vertu. Hélas ! je suis comme le rautonnier qui s'épuise en efforts pour remonter un torrent , & qui finit par s'engloutir sous l'onde.

Que peut la raison sur moi ? toute la fureur de l'amour m'a vaincue & me domine : un Dieu puissant règne sur mon âme toute entière : il règne également dans l'immensité de la nature : Jupiter est souvent embrasé de son indomptable flamme , le Dieu de la guerre n'est pas à l'abri de ce flambeau qui me dévore , & le feu le plus redoutable pour celui qui forge la foudre aux trois dards , n'est pas celui qui le brûle éternellement dans les fourneaux de l'Éthna. Le fils de Latone dont la main est si sûre , est percé par des traits plus sûrs encore , &

celui qui les lance , parcourt sans fin le ciel & la terre , aussi terrible pour l'un que pour l'autre.

LA N O U R R I C E.

C'est un système honteux & favorable au vice , qui fit un Dieu de l'amour , & qui , pour lui donner plus d'empire , érigea des autels à la plus terrible des passions. Quoi ! la Déesse qu'Eryx adore , enverrait son fils errant & vagabond dans le monde ! il volerait dans le ciel ! sa main téméraire y lancerait des flèches impies ! le plus petit des Dieux ferait le maître de l'Olympe ! la seule imagination des amans enfanta cette chimère ; c'est à elle que Vénus doit sa divinité , & Cupidon son arc.

Reine ! quand on porte un diadème , quand on est environnée de tous les prestiges du luxe , on n'a que des idées & des desirs extraordinaires , on est assailli de tous côtés par les caprices , compagnons cruels des grandes fortunes ; il faut une autre manière de vivre , une magnificence extravagante , une table différemment servie. Pourquoi cette contagion qui ne choisit que les maisons brillantes , respecte-t-elle les chaumières ? pourquoi Vénus est-elle pure sous une cabane & que le peuple n'a que des affections saines ? pourquoi la médiocrité fait-elle se resserrer encore , tandis que les Grands & les Rois ont des dessein infinis ?

La puissance trop vaste tend toujours à vouloir l'impossible.

Reine ! vous savez à quoi ce haut rang vous oblige. Craignez & révérez le sceptre d'un époux qui revient.

P H È D R E.

Je n'ai plus d'autre Roi que l'amour & je ne crains point le retour que tu m'annonces. On ne reparaît point à la lumière, lorsqu'on a pénétré une fois dans le séjour de la nuit éternelle.

L A N O U R R I C E.

Ayez moins de confiance au pouvoir de Pluton : en vain il aura fermé toutes les sorties de son Empire, en vain Cerbère veillera sur les rives du Styx, Thésée aura bien su s'y frayer une route.

P H È D R E.

Peut être il fera grace à mon amour.

L A N O U R R I C E.

Lui ? si cruel à la chaste Antiope qui vous précéda dans son lit & qui tomba sous sa main barbare. Je veux cependant que vous ayez l'art de fléchir un époux ; vous flattez-vous aussi d'attendrir le fils de l'Amazone , ce cœur intraitable dont la haine s'étend sur tout notre sexe , cet insensible qui se voue à un éternel célibat & à qui le seul nom d'hymen inspire de l'horreur ?

P H È D R E.

Je le suivrai du moins sur ces monts couverts de neiges , sur ces rochers qu'il franchit avec tant de légèreté , sur les côteaux , dans les bois....

L A N O U R R I C E.

Et alors il s'arrêtera ? il écouterà vos amours ? Hippolyte si pur deviendra incestueux ? il cessera de vous haïr ? vous triompherez de cette aversion universelle qu'il a pour toutes les femmes ?

P H È D R E.

Ne pourrai-je le dompter par mes prières ?

L A N O U R R I C E.

Dompter un courage si farouche ?

P H È D R E.

L'amour ne dompte-t-il pas les monstres les plus féroces ?

L A N O U R R I C E.

Il vous fuira.

P H È D R E.

Je le suivrai sur toutes les mers.

L A N O U R R I C E.

Fille de Minos , songez à votre père.

P H È D R E.

Songez en même-tems à ma mère.

L A

LA NOURRICE.

Hippolyte abhorre toutes les femmes.

PHÈDRE.

Je n'aurai point de rivales.

LA NOURRICE.

Votre époux revient.

PHÈDRE.

Pirithoüs l'accompagnera.

LA NOURRICE.

Votre père y fera aussi.

PHÈDRE.

Mon père pardonna ses amours à ma sœur;
(*Ariane enlevée & délaissée ensuite par Thésée.*)

LA NOURRICE.

O Reine ! par le respect que doivent inspirer
ces cheveux blancs , par ce cœur que vous déchirez ,
par ce sein qui vous a nourri , bannissez cette pas-
sion horrible , essayez vous-même un remède à vo-
tre mal. Le désir de la guérison en est le prélude.

PHÈDRE.

Nourrice chérie ! la pudeur n'est pas encore bannie
de mon ame. O ma gloire ! je ne souffrirai point
que tu sois flétrie. Mon seul remède , mon unique
guérison , c'est d'aller rejoindre Thésée dans l'Em-

Tome VII. Part. I.

B

pire des ombres : pour n'être pas criminelle , il faut que je meure.

L A N O U R R I C E .

Etouffez , mon enfant , étouffez cette affreuse pensée , & réglez mieux sur votre ame. Vous mériterez de vivre , puisque vous vous croyez digne de mourir.

P H È D R E .

Non , le dessein en est pris , & je ne suis occupée que du genre de mort que je choisirai. Un lien fatal terminera-t-il mes jours ? le fer abrégera-t-il ma triste destinée ? vaut-il mieux me précipiter du haut de la citadelle de Minerve ?.... C'est ma main qu'il faut armer pour venger ma pudeur.

L A N O U R R I C E .

Et vous croyez que ma vieillesse malheureuse vous permettra de rompre le cours de vos jeunes années ? renoncez , cruelle , renoncez à ce projet barbare. (*A part.*) Oh ! qu'il est difficile de rappeler les cœurs désespérés à l'amour de la vie !

P H È D R E .

Quand on a résolu de mourir , & que la mort est un devoir , rien ne peut y mettre obstacle.

L A N O U R R I C E .

O ma chère maitresse ! l'unique & seul intérêt de mon ame usée ! si cette détestable passion vous

tyrannique avec tant de fureur..... Eh bien , j'y consens , abandonnez le soin de votre gloire : la renommée, sans cesse favorable & contraire à la vertu, la renommée pardonne à peine aux intentions les plus pures. Essayons de toucher ce cœur intraitable & dur à qui vous voulez plaire. Je me charge d'attacher ce fier vainqueur , & d'amollir enfin son ame opiniâtre.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

O Déesse , née d'une mer orageuse ! toi , dont l'un & l'autre amour se vantent d'être les fils : (*Les anciens Philosophes distinguaient deux Amours , l'un Divin , l'autre Terrestre.*) oh ! comme le plus cruel des deux , cet enfant téméraire & brillant de beauté , lance des traits inévitables ! il fait circuler dans nos veines tout le feu des passions , il nous ravage en silence par ses flammes furtives. Ce n'est pas notre front qu'il blesse , c'est notre cœur qu'il brûle en le minant. Le barbare ! il ne connaît que la guerre , l'univers entier est en butte à ses coups. Toutes les plages qu'éclaire le Soleil naissant , toutes celles de l'Hespérie où il va finir sa carrière ; celles que le cancer brûlant rend arides ; celles même , où l'Ourse glaciale ne voit que des peuplades

errantes. Toutes ressentent ses chaleurs fatales. Il fait bouillonner le sang de la jeunesse, il ranime les feux éteints des vieillards; il force les Dieux de descendre du ciel & d'habiter la terre sous des formes mensongères. Par lui, Apollon devient Pasteur en Thessalie, il quitte sa lyre divine & prend le chalumeau rustique pour rallier son troupeau. En combien de formes plus viles déguise-t-il celui qui régit l'Olympe & les nuages? il le couvre de plumes blanches, & lui donne une voix plus harmonieuse que celle du cygne mourant. Il en fait un taureau téméraire qui se prête aux jeux des Nymphes, franchit l'humide Empire de son frère, imite les rames avec la corne de ses pieds, & lutte de toute sa poitrine contre les flots qui veulent l'engloutir, tremblant seulement pour le précieux fardeau qu'il porte. Il enflame la Déesse de la nuit, (*La Lune, ou Diane.*) & à sa voix, cette amante d'Endymion donne à son frère la conduite de son char. Le Soleil apprend à conduire seulement deux chevaux pendant les ténèbres, & à réduire ses rênes, mais la Nuit frappée de l'éclat du Dieu, la nuit s'abrège, & le jour réparaît dans les contrées orientales, tandis que le char de la Lune tremble sous le poids du Dieu.

L'Amour arrache au fils d'Alcmène & son carquois, & la dépouille menaçante du lion de Némée; il orne ses doigts de diamans, il embellit sa

chevelute négligée, chauffe sa jambe d'un cothurne d'or, lie cette brillante chaussure avec des rubans jaunes, & ne laisse qu'un fuseau à la main qui portait la redoutable massue. (*Le jaune était la couleur des jeunes mariés. Hercule en était paré aux pieds d'Omphale qu'il aimait.*) La Lydie, (*C'était le Royaume de cette Princesse.*) la Lydie a vu traîner sur la terre la peau du monstre vaincu par Alcide, elle a vu le manteau de pourpre Tyrienne sur ces mêmes épaules où le Ciel s'était reposé.

Le feu de l'Amour, croyez-en ses victimes, le feu de l'Amour est un vrai feu sacré. (*Le mot sacré veut dire exécration. C'est la signification propre de cet adjectif chez les Romains, quand il est joint au terme feu.*) Un feu tyrannique, funeste à la terre, à l'onde, au firmament. Le barbare enfant étend par-tout son empire. La troupe des Néréides ressent ses traits dans ses grottes profondes, & la mer ne suffit pas pour éteindre les feux qu'il lance. Il persécute les habitans de l'air.

Animés par Vénus, quels combats terribles les animaux ne se livrent-ils pas dans les plaines! le cerf timide se précipite avec fureur sur le rival qui lui ravit sa biche chérie, & sa voix en *bramant* expire toute la rage dont il est rempli. Quelle horreur les tigres dans leurs amours n'inspirent-ils pas aux habitans décolorés de l'Inde! le sanglier que cette passion emporte, aiguise ses dents meurtrières.

res & présente sa tête écumante ; les lions de l'Afrique agitent plus horriblement leurs crinières ; toutes les forêts retentissent alors des gémissements & des murmures cruels des monstres amoureux.

Toutes les bêtes de l'onde , toutes les louves des bois sont sensibles à l'amour , nul Etre n'en est exempt. La haine expire quand l'amour le commande , & les vieilles inimitiés tombent devant ses feux. Que dirai-je de plus ? l'amour triomphe des jalouses marâtres.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE , la Nourrice , le Chœur.

LE CHŒUR.

QUE venez-vous nous apprendre , ô nourrice de Phèdre ? dans quelle situation est l'ame de cette Reine ? quelle mesure garde-t-elle dans ses flames cruelles ?

LA NOURRICE.

Il n'y a plus d'espoir d'adoucir son mal , & ses feux infensés sont éternels ; elle se consume en secret ; avec quelque soin qu'elle dérobe l'amour effréné que renferme son cœur , il échape encore & se peint sur son visage ; on le voit briller dans ses

yeux, elle ne supporte plus l'éclat de la lumière. Troublée, indécise, tout lui déplaît, le mal qui la déchire, agite, tourmente son corps & l'épuise. Tantôt, annonçant l'image de la mort dans tous ses traits, elle soutient à peine sa tête défaillante; tantôt, elle rentre dans un état plus calme dont elle sort au même instant. Oubliant alors le sommeil, elle passe les nuits à se plaindre. Elle se lève, elle se couche, elle détruit & répare tour-à-tour l'ordre de sa chevelure : toutes les situations la gênent, elle en change à toute heure : elle ne veut plus manger, elle ne veut plus vivre. La pâleur sur le front, les jambes chancelantes, vous la verriez marcher d'un pas incertain. Ses forces l'ont abandonnée, les roses n'embellissent plus ses traits, le chagrin ravage sa santé. Tout son corps frémit, toute sa fraîcheur s'est évanouie. Ses yeux qu'on ne pouvait regarder qu'avec surprise, ses yeux n'ont plus rien de l'éclat que leur avait transmis son aïeul. (*Le Soleil.*) Ses joues sont baignées de larmes, semblables à la rosée des côteaux du Taurus.... Mais voilà son palais qui s'ouvre. Assise sur son trône d'or, la voilà qui dans son égarement fatal, rejette sa parure ordinaire.

PHÈDRE.

Esclaves ! ôtez-moi cette pourpre, ces riches vêtements qui me pèsent. Que me fait l'éclat de la

couleur Tyrienne? ai-je besoin de ces fils précieux tissés par les Serres? je ne veux plus sous mon sein qu'une ceinture commune. Détachez ce collier : qu'on délivre mes oreilles de ces pierres brillantes que nous donne la mer de l'Inde. Que je hais ces parfums d'Assyrie que l'on répand sur ma tête ! laissez flotter mes cheveux ; je vais les abandonner aux souffles des vents. Ce carquois doit être placé sur mon épaule droite , ce dard de Tessalie armera ma main. Je veux ressembler à la mère d'Hippolyte , alors que sortie des plages glacées de l'Euxin , menant fièrement ses Amazones , elle faisait retentir les champs de l'Attique sous ses pieds belliqueux. Cette Reine du Tanais , ou des Méotides , ne contraignait point sa chevelure qu'elle assujétissait avec un simple nœud : un bouclier formé en croissant , la garantissait des traits de ses ennemis : parée comme elle , je veux parcourir les forêts.

LA NOURRICE (*au Chœur.*)

Finissons nos plaintes : elles ne soulagent point les malheureux. Ne pensons qu'à fléchir la grande Déesse de la chasse,

(*A la tête du Chœur & la main sur l'autel, elle adresse la prière suivante à Diane , au nom de Phèdre.*)

Reine des bois ! la seule des Divinités célestes qui habite les montagnes & la seule aussi qu'on y adore , tournez à notre avantage tous les maux qui

nous menacent ! Astre brillant du ciel , ornement de la nuit , toi qui alternativement avec ton frère , dispenses la lumière au monde , Déesse aux trois formes ! grande Hécate ! ne sois pas contraire au projet que nous formons ! daigne dompter l'inflexible cœur du triste Hippolyte. Qu'il apprenne à aimer , qu'il nous écoute. Adoucis , ô Diane ! adoucis sa férocité , donne un charme à son cœur. Que ce courage altier , austère , sauvage , fléchisse sous le pouvoir de l'amour , & puisses-tu pour un tel bienfait , avoir toujours ton disque lumineux , pur & sans tache ; puissent tous les enchantemens de la Thessalie ne plus te faire descendre des cieux , lorsque tu fournis ta carrière nocturne , que nul berger téméraire ne se vante de tes faveurs. (*Selon la Fable , les charmes des Magiciennes de la Thessalie faisaient descendre la lune sur la terre.*) Tu nous exauces , ô Dêité propice ! tu favorises nos vœux. Je vois Hippolyte , il s'approche de ton autel sacré , il est seul..... Pourquoi balancer ? le tems , le lieu sont favorables..... Ufons d'adresse..... Je tremble..... Il est bien dur d'exécuter le crime d'un autre..... Mais quand on veut plaire aux têtes couronnées , il faut renoncer à la justice , il faut bannir la vertu de son ame , & l'honneur est un ministre odieux pour les Princes. (*Sénèque écrivait sous le règne de Néron qu'il voulait désigner ; sans cela , cette phrase ne serait pas excusable.*)

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, la Nourrice.

HIPPOLYTE.

FIDÈLE nourrice, à quel dessein portez-vous ici vos pas appésantis par l'âge ? pourquoi ce trouble sur votre front & cette tristesse dans vos yeux ? Mon père est en sûreté : rien n'altère le bonheur de Phèdre, & les soutiens du trône sont pleins de vie. (*Démophoon & Antigone, fils de Thésée & de Phèdre, & Hippolyte lui-même.*)

LA NOURRICE.

Oui, le royaume d'Athènes est dans la splendeur, dans la prospérité, & le sort de votre maison ne nous cause aucune alarme. Mais vous, que ne goûtez-vous notre bonheur ? Hippolyte ! vous affligez mon ame, lorsque je vois que vous-même vous faites votre tourment. On est excusable, quand c'est le destin qui nous persécute, mais vivre dans la privation volontaire des biens qui nous environnent & n'en savoir faire aucun usage, c'est mériter de les perdre. Dans la fleur de vos ans, ouvrez votre ame au plaisir : comme tous ceux de votre âge, allumez des flambeaux pendant les nuits & célébrez les joyeuses fêtes. (*Les jeunes gens*

faisaient ces fêtes la nuit à la clarté des flambeaux , en l'honneur de Comus , de Bachus & de Vénus.)
Que le Dieu du vin vienne chasser vos peines , jouissez de la jeunesse , sa durée est si courte. Abandonnez votre cœur aux charmes ravisseurs que Vénus inspire. Quoi ! toujours seul dans votre lit ? Bannissez cette tristesse austère qui n'est pas faite pour vous , commencez à connaître la volupté , & sans effort , livrez-vous à tous ses attraits ; craignez de laisser échaper les plus beaux instans de la vie. Un Dieu suprême nous a tracé nos goûts & nos devoirs pour tous les âges : il fait briller la joie sur les fronts des jeunes gens , il sillonne la tristesse sur ceux des vieillards.

Pourquoi vous tyranniser & vous mettre au supplice pour vaincre la nature ? La moisson qui , jeune encore , pousse & développe librement sa tige dans les plaines fécondes , remplit avec usure l'espérance du cultivateur. L'arbre dont on ne détourne point la sève , s'élance dans nos bois & fait briller sa tête altière. Avec plus de noblesse encore , un cœur généreux & libre s'élève à la véritable gloire.

Triste & sauvage habitant des forêts , vous ignorez encore tout le charme de la vie ; rebelle à Vénus , la tristesse ouvre votre carrière. Vous croyez donc que c'est la destinée , la tâche imposée aux mortels d'endurer de telles souffrances , de dompter

des courriers, d'exposer ses jours dans des guerres sanglantes.

Non, non, le Souverain du monde, en voyant les mains du destin toujours prêtes à nous entraîner au Ténare, a sagement pourvu à la conservation des humains par des amours nouvelles, il veut que nous réparions tout le ravage de la mort. Retranchez Vénus à la terre, vous lui ôtez tous ses charmes, vous la rendez hideuse & déserte. Nulle voile ne couvrira plus l'immensité des mers, l'air fera privé d'oiseaux, les forêts de leurs habitans, les vents seront les seuls citoyens de ce globe.

Pensez donc à tous ces genres de mort qui nous ravissent & nous moissonnent à toute heure, aux naufrages, au glaive, à la perfidie. Eh ! quand le destin ne nous entraînerait pas de nous-mêmes, nous tendons tous au Styx. Que la jeunesse se voue à la stérilité, qu'elle adopte le célibat, bientôt les siècles seront terminés, tous les hommes mourront ensemble.

Prenez donc, Hippolyte, prenez la nature pour guide, venez à la ville & vivez en société avec vos citoyens.

HIPPOLYTE.

Il n'est point de vie plus libre, plus innocente, plus propre à nous donner les mœurs des anciens habitans du monde, que celle qu'on mène loin des villes & dans les bois ; on n'y connaît point

cette fureur de l'avarice qui enflame les cœurs ,
cette ambition qui fait ramper devant le peuple ,
cette haine atroce contre les gens de bien , cet em-
pressement pour la faveur mensongère. On n'y est
pas esclave des Rois , on n'aspire pas à leurs scep-
tres. Les vains honneurs , les richesses fragiles y
sont sans attrait. On y est sans espérance comme
sans crainte : les dents noires & livides de l'envie
n'y attaquent personne ; tous les crimes des Cités
brillantes sont ignorés dans les champs ; on n'y
tremble pas au plus léger tumulte ; rien n'oblige à y
déguiser ses paroles : on n'y sent pas ce besoin im-
périeux d'étayer ses maisons de mille colonnes ,
ni de couvrir ses poutres d'ornemens d'or , ni de
faire couler tant de sang sur les autels des Dieux ,
ni de faire tomber cent taureaux blancs sous le
glaive du sacrificateur.

Les seules jouissances que l'on y connaisse , ce
sont les plaines : on les parcourt librement , on ne
nuît à personne , on ne tend de pièges qu'aux
animaux malfaisans. Fatigué d'un travail pénible ,
on repose ses sens auprès de l'onde limpide de
l'Illisse , ou sur les rives du rapide Alphée. On me-
sure , en les traversant , ces bois épais & profonds
qu'arrose la source glaciale & pure de Lerna.
(*Fontaine près de Corinthe , & qu'il ne faut pas con-
fondre avec le marais de Lerna , voisin d'Argos.*) On
change fréquemment de lieu. Ici murmurent les

oiseaux plaintifs , là on entend le frémissement des hêtres , le treffaillement des feuilles que les vents agitent : on aime à suivre les bords d'un ruisseau qui serpente , à prendre un doux sommeil sur le gazon auprès d'un impétueux torrent , ou d'une onde légère qui fuit entre les fleurs. Les fruits qui se détachent des arbres appaisent la faim , & les fraises suivans la main qui les cueille , présentent une nourriture facile. On y dédaigne le luxe ambitieux des Rois : que ces superbes boivent en tremblant dans leurs coupes d'or : avec combien plus de volupté dans les champs on éteint sa soif avec l'eau qu'on puise dans sa main ! comme on goûte avec plus de sécurité le sommeil sur un lit dur ! là , on ne recèle point ses injustices & ses rapines dans des asyles impénétrables : là , il ne se rencontre pas de maisons vastes & remplies de retraites où l'on ait peur , même de soi. On vit au grand jour , à la face du Ciel , & l'on a les Dieux pour témoins. *(Cette description de l'Age d'Or se trouve dans l'Épître dix-neuvième de Sénèque le Philosophe : Remarque de Delrius qui prouve encore que cette Tragédie est de ce même Sénèque auquel elle est attribuée.)*

Telle fut , je crois , la vie de ces grands Héros que l'Antiquité a placés dans le Ciel. La passion de l'or ne les éblouit jamais. Nulle pierre sacrée établie dans les champs , ne divisa leurs possessions : alors les crédules navires ne fondaient pas les eaux de

L'Océan, on ne connaissait que les mers voisines. Les villes n'étaient point revêtues de fossés profonds, ni flanquées d'orgueilleuses tours; les bras n'étaient point chargés d'armes meurtrières, la baliste n'enfonçait pas les portes, la terre assujétie à un maître, n'avait pas encore le bœuf pour compagnon d'esclavage, elle se fertilisait d'elle-même & nourrissait les peuples qui lui demandaient peu. Les richesses naturelles des hommes étaient dans les bois, les voutes des cavernes leur offraient des maisons.

La fureur impie du gain, l'impétueuse colère, la passion qui agite & brûle les cœurs, rompirent ce traité avec la Nature. La rage de l'empire vint s'établir dans l'univers, & soudain le faible est devenu la proie du puissant, la force a pris la place du droit. Alors paraît la guerre; les pierres, les branches des chênes sont converties en armes, mais le cornouiller n'était pas surmonté d'un fer, le glaive ne ceignait pas encore les côtés, les casques n'avaient point d'aigrettes menaçantes: c'était la passion seule qui armait dans ces premiers tems.

Bientôt Mars invente des traits tout nouveaux, il imagine millegens de mort: la terre est baignée de sang, les flots de la mer en rougissent, les crimes qui n'ont plus de frein, les crimes se répandent dans toutes les maisons, tous les forfaits ont des modèles; le frère expire par le frère, le père par le

32. HISTOIRE UNIVERSELLE

fil, la femme égorge son époux, les mères dénaturées poignardent leurs enfans.... Je ne parle point des marâtres : les monstres maintenant, les monstres nous surpassent en humanité. Mais les femmes sont bien plus barbares encore que les hommes, elles inventent toutes les horreurs qui obsèdent nos âmes. C'est par les flâmes impures qui les environnent, que tant de villes sont réduites en cendres, que tant de Nations se détruisent par les guerres, que tant de Royaumes sont abîmés avec leurs habitans..... Sans parler des autres, l'épouse d'Egée..... Médée seule rend tout son sexe odieux.

L A N O U R R I C E.

Le crime d'un petit nombre doit-il les rendre toutes criminelles ?

H I P P O L Y T E.

Je les déteste, je les abhorre, je les fuis. Soit raison, soit antipathie, soit aveuglement, j'aime à les haïr. Oui, l'eau ferait amie du feu, les Syretes seraient favorables aux navires qui s'enfoncent dans leur dangereux gravier, les loups épargneraient le daim timide, que nulle femme n'arracherait cette aversion de mon cœur.

L A N O U R R I C E.

L'amour fait dompter les plus rebelles & déconcerter toute leur haine. Voyez les Amazones dont votre mère était la maitresse : ces orgueilleuses

Les ne subissent-elles pas le joug de Vénus? & vous, généreux fils d'Antiope, n'en êtes-vous pas la preuve?

HIPPOLYTE.

La seule consolation qui me reste après la mort de ma mère, c'est de haïr toutes les femmes.

LA NOURRICE (à part.)

Comme un rocher dur, insurmontable de toutes parts, résiste éternellement aux flots & rejette au loin les ondes qui l'attaquent, le cruel dédaigne mes paroles..... Mais voici Phèdre qui se précipite en ce lieu, qui cède à son impatience. Quel sera son sort? quel sera l'évènement de sa flamme?... O Dieux! elle chancelle.... Elle est tombée! quelle pâleur mortelle!.... (À Phèdre.) Mon enfant! ouvrez les yeux, reprenez l'usage de la voix : votre Hippolyte vous relève, vous êtes dans ses bras.

SCÈNE III.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, la Nourrice,
Officiers Domestiques.

PHÈDRE.

Qui me rend à ma douleur amère, & remet dans mon amé ce fardeau qui me pèse? ma défaillance avait tant de douceur. (Elle aperçoit Hippolyte.) Ranimons nos forces, essayons, trai-

Tome VII. Part. I.

C

tons nous-même cette importante affaire ; mettons de la hardiesse & de l'ordre dans nos discours. Une prière timide engage au refus. J'ai consommé la plus grande partie de mon crime, la pudeur serait déplacée maintenant, j'ai trop aimé ma faute. Si je parviens à mon but, peut-être le flambeau de l'hymen épurera mes amours. Le succès légitime bien des forfaits..... Le voilà. Commençons. (*A Hippolyte.*) Voulez-vous m'écouter un instant & faire retirer votre suite ?

H I P P O L Y T E.

Parlez, nous sommes seuls.

P H È D R E.

La parole s'arrête dans ma bouche : une forte impérieuse m'oblige de parler, & une force bien plus grande encore retient ma voix captive. J'atteste tous les Dieux que dans cet instant, ma volonté même contredit mon désir le plus cher.

H I P P O L Y T E.

Remplie d'un grand objet, votre ame ne saurait donc s'exprimer ?

P H È D R E.

Les peines légères parlent, les afflictions profondes sont muettes.

H I P P O L Y T E.

Ma mère, confiez-moi les vôtres.

P H É D R E.

Ce nom de mère est trop sévère, trop respectueux. Un moins superbe titre conviendrait mieux à mon cœur. Hippolyte, appelez-moi plutôt votre sœur, votre sujette même : oui, j'aime mieux être votre sujette : cette dépendance me sera douce, & si vous me l'ordonniez, j'irais affronter avec joie, les neiges profondes & les sommets glacés du Pinde, je braverais les flammes & les glaives : pour vous, mon sein s'exposerait à tous les traits ennemis. Recevez ce sceptre que votre père dépose dans ma main, réglez sur moi comme sur le reste des Athéniens, donnez la loi, je m'y soumettrai sans bassesse. Appartient-il aux femmes de régir les rênes d'un Empire ? Vous, si brillant & si fort par cet éclat que donne la jeunesse, gouvernez avec le courage de votre père, écoutez une suppliante, protégez une infortunée, ayez pitié d'une veuve.

H I P P O L Y T E.

Une veuve ! que les Dieux vous préservent de ce malheur. Non, non, mon père vit, il revient.

P H É D R E.

Le Souverain des ondes noires ne lâche point sa proie & ne permet plus de retour, lorsqu'on a passé les rives silencieuses du Styx. Pluton ren-

verrait sur la terre le ravisseur de sa femme !
ce Dieu austère aurait cette indulgence pour l'amour !

HIPPOLYTE.

Les Divinités du ciel seront plus propices & nous rendront Thésée : mais tant que le ciel balancera nos vœux pour une tête si chère, j'aurai pour vos enfans la tendresse que je leur dois. Je mériterai que vous m'aimiez comme eux : vous ne vous croirez jamais veuve, je remplacerai mon père.

PHÈDRE (à part.)

O crédulité de l'espérance quand on aime ! ô trompeur amour ! en a-t-il assez dit ?.... Il faut donner une nouvelle force à mes paroles. (Haut.) Prenez pitié de moi, lisez dans mon cœur, il vous prie, exaucez-le : je veux & j'ai honte de parler.

HIPPOLYTE.

Quel mal vous tourmente ?

PHÈDRE.

Un mal peu commun aux marâtres.

HIPPOLYTE.

Toutes vos paroles sont embarrassées, équivoques : parlez ouvertement.

PHÈDRE.

Un feu..... L'amour brûle mon cœur & l'égaré..... Il pénètre jusqu'à la substance de mes

os, il les dévore..... Il circule dans mes viscères, il se plonge dans mes veines, il s'y cache & me consume intérieurement, comme une flamme qui, sans être aperçue, réduit des poutres en cendres.

HIPPOLYTE.

L'excès de votre amour pour l'heureux Thésée produit cette agitation.

PHÈDRE.

Oui, j'aime ces traits qui embellissaient sa jeunesse, je l'aime tel qu'il vint briller dans notre Crète pour combattre le monstre, & tenant à la main les fils qui devaient guider ses pas dans l'infidieux labyrinthe. Quel éclat! un simple nœud arrêtait sa chevelure flottante, la pudeur colorait ses joues & leur donnait de nouveaux charmes : ses muscles nerveux annonçaient la vigueur de son bras : c'était Diane que vous chérissiez, c'était Apollon l'auteur de ma race, c'était vous plutôt, oui, tel était Thésée, tel brilla ce fier ennemi quand il devint mon vainqueur. C'est ainsi qu'il portait sa tête altière. Avec moins de parure, vous êtes plus séduisant encore : vous avez tous les traits de votre père, & la fierté de votre mère vous a prêté des attraits qu'il n'avait pas. Avec toute la douceur d'une bouche Grecque, la pudeur d'une Amazone vient se confondre dans la vôtre.

Que n'avez-vous suivi Thésée sur les mers de la

Crète ! c'est pour vous que ma sœur aurait filé.
 (*Ariane placée au Ciel par Bachus.*) O sœur
 chérie ! dans quelque climat du Ciel que tu brilles
 maintenant , j'invoque ta Divinité nouvelle , notre
 cause est la même..... Hélas ! une seule famille a
 séduit deux sœurs. Le père triompha d'Ariane , le
 fils triomphe de Phèdre..... Hippolyte , vois tom-
 ber en suppliant à tes genoux la fille de tant de
 Rois.... Pure , vertueuse , innocente , toi seul me
 fais perdre ces titres. J'ai résolu de descendre à la
 prière pour terminer en ce jour , ou ma peine , ou
 ma vie. Prends pitié d'une amante.

H I P P O L Y T E.

Grand Roi du Ciel ! tu entends ces horreurs
 avec tant de patience ! tu les vois avec cette tran-
 quillité ! si le firmament est encore serein , quand
 voudras-tu donc lancer le tonnerre ? Que l'Olympe
 s'ébranle enfin , que les orages nous dérobent le
 jour , que la foudre sillonne les airs. O Soleil !
 pour ne pas être témoin de ce forfait , plonge ta
 lumière dans l'onde & dans les ténèbres : maître
 des Dieux & des hommes ! tonne du moins sur
 moi , je suis prêt , perce-moi , brûle-moi de tes
 feux rapides. Je suis coupable , je dois mourir , j'ai
 plu à ma marâtre. Elle a pu me juger digne d'un
 adultère , d'un inceste ! Elle m'a cru capable de
 partager cette infamie ! Mon aversion générale

pour son sexe m'a mérité cette horrible préférence.

O la plus criminelle des femmes ! vous les surpassez toutes en opprobres , vous ajoutez aux amours exécrables de votre mère , de cette infâme qui porta un monstre dans ses flancs , qui vous y porta vous-même.

Que j'envie dans ce moment le sort de ces heureux mortels qui ne sont persécutés que par la haine & par la perfidie ! de ces hommes dont le dessein prospère a précipité les jours !... Mon père ! je vous envie vous-même. Votre marâtre (*Médée.*) ne chercha qu'à vous faire périr. La mienne ne m'est pas si favorable.

P H È D R E.

Je reconnais la destinée de ma maison. Tout ce que nous devrions fuir , nous le recherchons : mais je ne suis plus ma maîtresse : je te suivrai par-tout , à travers les flammes , sur les vagues furieuses , dans les rochers , sur les plus impétueux torrens ; ma passion effrénée bravera tous les dangers..... Superbe ! regarde moi encore prosternée à tes pieds.

H I P P O L Y T È.

Ecartez ces bras impurs qui révoltent ma vertu. (*A part.*) Elle se précipite dans les miens !..... Tirons mon épée... Tranchons sa vie... Elle l'a bien mérité. (*Haut.*) Voyez comme ma main envelopant vos cheveux , tient inclinée votre tête incestueuse...

Déesse des bois ! jamais sang plus agréable n'aura coulé sur tes Autels.

P H É D R E.

Hippolyte ! tu combles tous mes vœux ; tu guéris ma fureur : en sauvant ma vertu , je suis trop heureuse de mourir de ta main.

H I P P O L Y T E *la rejetant.*

Non , retire-toi , vis : tu n'obtiendras pas même la mort de moi , & ce fer qui t'a touchée , ce fer n'approchera plus de mon côté. Les ondes du Tanais & des Méotides suffiront-elles pour me purifier ? l'Océan tout entier pourra-t-il effacer cette tache ? ô forêts ! ô monstres ! (*Il s'enfuit.*)

L A N O U R R I C E (*à Phèdre.*)

Votre fatal secret est dans ses mains... O mon enfant ! pourquoi cet abattement stupide ? rejettons tout votre crime sur le cruel , imputons-lui nous-même cette flamme impie. C'est par le crime qu'il faut voiler le crime. On ne marche jamais plus sûrement que lorsqu'on craint. Que nous ayons fait ou effuyé cet attentat , soyons les premières à le divulguer.... Votre faute est secrète. Quel témoin avons-nous à redouter ?

(*Aux Athéniens.*)

Au secours , citoyens ! Ministres fidèles accourez tous , & secondez-nous. Hippolyte , vil adultère , Hip-

polyte fait en ce lieu des instances criminelles ; il presse , il menace de la mort ; le fer à la main , il oublie le respect qu'il doit à votre vertueuse Reine : le voilà , il s'échape , il abandonne ce fer dans sa fuite ; nous tenons cette preuve de sa violence..... Calmez d'abord la tristesse mortelle de cette infortunée , mais laissez sa chevelure sanglante , déchirée , marques infailibles d'un si grand forfait..... Reconduisez - la dans la ville..... O ma maitresse ! reprenez vos sens..... Pourquoi fuyez-vous tous les regards ? c'est le cœur , non la violence étrangère , qui nous rend coupables.

S C È N E. I V..

LE CHŒUR.

(Il n'est pas composé des mêmes personnes que la Nourrice appelle dans la scène précédente.)

IL s'enfuit dans les bois comme l'orage impétueux , comme le vent rapide qui dissipe les nuages , comme la flamme qui presse sa course , ou les étoiles qui traversent les nuës en laissant de longues traînées de lumière. O Hippolyte ! que la renommée qui nous vante les Héros des vieux âges , les compare avec toi ; tu les surpasseras par ton éclat , comme la lune efface au ciel tous les astres

de la nuit , lorsque ses croissans sont pleins & qu'elle montre avec fierté sa tête radieuse.

Vainqueur de l'Inde qui t'adore , Dieu du Thyrsé ! Dieu toujours jeune ! avec ta chevelure flottante , avec ce dard invincible qui régit tes tigres , avec cette mitre éclatante qui couvre ta tête , ta parure n'effacerait pas la négligence d'Hippolyte.

Cependant , ô fils de Thésée ! ne sois pas trop fier de ta beauté : don fragile que la Divinité fait aux humains , elle luit un instant & s'évanouit soudain. Plus rapidement les vapeurs brûlantes de l'été ne dépouillent les prairies de leurs fleurs , alors qu'entré dans le solstice & au milieu de sa course , le soleil commence à précipiter son char vers la nuit. Le lys , aux feuilles pâles , tombe en langueur ; la rose si agréable à nos têtes qu'elle embellit , la rose se fane. Cruelle fatalité qui détruit de même dans un moment la ravissante fraîcheur de nos teints ! Chaque jour en détache un attrait. A toute heure , la beauté nous échape.

Un Sage peut-il avoir confiance dans un avantage si frêle ? il faut en jouir tant qu'on le possède. Le tems le mine & le détruit en silence.

Charmant Hippolyte ! ô vous qui possédez cette faveur céleste ! pourquoi vous cacher dans les déserts ? Les asyles les plus écartés ne sont pas les plus sûrs pour elle. Dans un bois solitaire , lorsque le

Dieu du jour est au milieu de sa course, on peut rencontrer une troupe téméraire, on peut trouver des Nayades qui vous renferment dans les fontaines sacrées auxquelles elles président. Les Divinités des bois, celles des montagnes peuvent vous dresser mille embûches. Cruel ! du milieu des astres de la nuit, alors qu'elle s'élève derrière l'Arcadie, Diane, en vous découvrant, Diane pourrait arrêter son char. Naguère nous l'avons vue rougir cette Déesse, sans qu'aucun nuage couvrît son disque lumineux. Inquiets de cette lumière de sang, nous pensions que c'était l'effet des charmes de Thessalie, & nous avons fait retentir l'airain bruyant. Vous seul étiez la cause de sa peine & de son délai : en vous regardant, elle aura suspendu sa course. (*Les Anciens croyaient que la lune éclipsée était en souffrance, & pour l'alléger, ils faisaient beaucoup de bruit sur l'airain.*)

Epargnez aux graces de votre figure les atteintes de l'hiver, les brûlans rayons du soleil ; elle sera plus brillante que le marbre de Paros. Quels charmes trouvez-vous à renforcer des traits si mâles ? pourquoi, si jeune encore, voulez-vous porter le faix d'un sourcil de vieillard ? votre col a l'albâtre de celui d'Apollon, mais sa chevelure qui flotte négligemment sur ses épaules, sert tout-à-la-fois à les couvrir & à les parer : en coupant la vôtre,

ou en la laissant tomber sans art, vous perdez un ornement précieux.

Vous surpassez en force les Héros les plus magnanimes, votre taille est plus majestueuse encore, votre vigueur est comparable à celle d'Hercule : votre poitrine est large comme celle du Dieu des batailles. Monté sur un généreux coursier, d'une main plus souple & plus sûre que celle de Castor, vous dompteriez le Cyllare de Sparte. Tendez un arc, lancez un trait, le Crétois le plus habile ferait parcourir moins d'espace au frêle roseau. Si, à la manière des Parthes, le javelot à la main, vous attaquez les habitans de l'air ; à chaque coup, l'on verra tomber l'oiseau dont vous aurez percé les entrailles, & du milieu des nuës, vous ferez descendre votre proie.

Mais, Hippolyte ! consultez les siècles. Toujours la beauté est fatale aux hommes rares. Puisse quelque Dieu propice vous affranchir de cette destinée commune & vous montrer d'avance l'image désagréable de toutes les rides de la vieillesse !

A quels excès ne se porte pas la passion effrénée d'une femme ! elle accable de crimes & d'accusations atroces l'innocence du premier âge. Ne voit-on pas ici de quoi elle est capable ! c'est en s'arrachant les cheveux, c'est en mettant en désordre tout l'éclat de sa tête, en couvrant ses joues de

larmes perfides , qu'elle prétend donner à la calomnie l'air de la vérité. C'est la méchanceté des femmes qui invente toutes les trahisons..... Mais qui porte ici sa tête altière , noble , majestueuse ? ce sont les traits de l'ami de Pirithoüs , quand il était jeune encore. Mais il n'a point sa fraîcheur , son visage est pâle , ses cheveux sont hérissés..... C'est Thésée , Thésée lui-même que Pluton a rendu à la terre.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, la Nourrice.

THÉSÉE.

JE me suis échappé enfin du séjour de l'éternelle nuit , ce Ciel obscur des ombres captives. Que mes yeux ont peine encore à soutenir l'éclat du jour ! pour la quatrième fois , Eleusis recueille les dons de Triptolème , pour la quatrième fois la balance égale les jours aux nuits , depuis que les hasards d'un sort douteux me retiennent entre la vie & la mort : j'étais mort en effet , & il ne me restait plus de la vie que le sentiment de mes maux. Alcide me l'a rendue toute entière , lorsqu'arrachant

l'immortel chien du Tartare, il m'a ramené sur la terre avec lui.

Mais mon courage lassé n'a plus sa première vigueur, mes genoux tremblent. Quelles peines il faut endurer pour remonter l'énorme espace qui se trouve du Phlégéon à cette lumière des astres, pour fuir la mort sur les pas d'Alcide!.... (*Il entend gémir la Nourrice.*) Quel frémissement plaintif frappe ici mes oreilles? ne pourrai-je en savoir la cause?.... Le deuil, des larmes, la douleur, de lugubres lamentations à l'entrée de mon palais! Une telle réception convient à un habitant des Enfers.

LA N O U R R I C E.

Phèdre s'opiniâtre à vouloir mourir, elle dédaigne mes pleurs, elle veut trancher ses jours.

T H É S É E.

D'où vient cet horrible dessein? elle veut mourir quand son époux revient.

LA N O U R R I C E.

Ce retour même lui fait hâter sa résolution.

T H É S É E.

Ce discours que je ne comprends pas, renferme quelque grand mystère; il faut l'éclaircir. Quel chagrin s'appesantit sur son cœur?

LA NOURRICE.

Elle ne le confie à personne. Elle cache tristement son secret, elle veut l'emporter avec elle au tombeau. O Roi ! hâtez-vous, hâtez-vous de l'apprendre, il en est tems.

THÉSÉE.

Qu'on ouvre l'asyle de mes Pénates & l'intérieur de ma maison.

(*Le palais s'ouvre.*)

SCÈNE II.

THÉSÉE, PHÈDRE, la Nourrice,
Officiers Domestiques.

THÉSÉE.

COMPAGNE de mon lit, est-ce ainsi que vous recevez un époux & qu'une absence si longue excite votre empressement ? pourquoi ce fer dans votre main ? que tardez-vous à m'ouvrir un cœur qui est à moi, à me dire ce qui vous chaste de la vie ?

PHÈDRE.

Hélas ! par ce sceptre de votre Empire, par l'amour de nos enfans, par votre retour, par mes cendres prochaines, ô magnanime Thésée ! permettez-moi de descendre au tombeau.

T H É S É E.

Qui vous y conduit ?

P H È D R E.

Si j'en dis le sujet, j'en perds le fruit.

T H É S É E.

Vous ne l'apprendrez qu'à moi seul.

P H È D R E.

Une femme pure respecte les oreilles d'un époux.

T H É S É E.

Parlez, épanchez votre secret dans ce cœur fidèle & sûr.

P H È D R E.

Il faut taire tout ce qu'on ne veut pas qu'un autre publie.

T H É S É E.

On vous ôtera tous les moyens de mourir.

P H È D R E.

On meurt toujours quand on le veut.

T H É S É E.

Par quel délit méritez-vous le trépas ?

P H È D R E.

Parce que je vis encore.

T H É S É E.

Quoi ! mes larmes ne sauraient vous toucher ?

P H È D R E.

PHÈDRE.

La mort la plus douce est celle qui en fait répandre aux personnes qui nous sont chères.

THÉSÉE.

Elle s'obstine dans son barbare silence ! mais à son défaut, je saurai bien, à force de tortures, je saurai bien faire parler sa nourrice.... Qu'on l'enchaîne & que la douleur lui arrache cet odieux secret.

PHÈDRE.

Je parlerai. Epargnez son âge. (*On délie la nourrice.*)

THÉSÉE (*à Phèdre.*)

Vous détournez encore tristement vos yeux ; vous essuyez vos larmes !

PHÈDRE.

Je vous en prends à témoin, ô Créateur des Dieux du ciel ! & vous, brillant flambeau du monde, soleil dont je descends, j'ai su résister à toutes les prières d'un audacieux, mais je n'ai pu tenir contre son fer & ses menaces. Je suis deshonorée, mon sang ne peut effacer cette tache imprimée à ma gloire.

THÉSÉE.

Nommez-moi ce monstre qui m'a ravi l'honneur.

PHÈDRE.

Celui que vous soupçonneriez le moins.

Tome VII. Part. I.

D

THÉSÉE.

Son nom. Je brûle de le connaître.

PHÈDRE.

Vous l'apprendrez par cette épée laissée près de moi, par l'odieux ravisseur fuyant le tumulte, craignant le concours des citoyens.

THÉSÉE,

Quel crime j'entrevois ! quelle abomination ! C'est l'épée à la garde d'yvoire dont on arme les mains des jeunes Princes de mon sang. C'est la cigale, emblème brillant de la maison d'Athènes. (*La cigale était le symbole, ou les armes de Pandion & des autres Rois de l'Attique.*) Où est-il le scélérat ?

PHÈDRE.

Mes Officiers l'ont vu tremblant, agité, fuir avec précipitation dans les bois.

SCÈNE III.

THÉSÉE *seul.*

QU'ÊTES-VOUS devenue, piété filiale ! ô Souverain de l'Olympe ! ô mon père ! (*Neptune.*) après lui, le second des immortels en partage, d'où vient cet opprobre qui infecte ma famille ! ce crime

est-il d'un enfant de la Grèce, ou du Taurus, ou du Phase de Colchos ? Cet indigne Scythe retourne au caractère de sa race ; mon sang dégénère dans ses veines, & celui de sa mère y domine. Toutes ces Amazones abhorrent par nature le saint contrat de l'hymen, & chez elles, la prostitution suit une longue chasteté. Race exécrationnelle que des climats plus purs ne sauraient assujétir à leurs loix ! Les bêtes elles-mêmes n'ont point de ces flames incestueuses ; sans le savoir, elles observent cette loi de la nature. Le malheureux ! avec cette image de la candeur, avec ce perfide caractère de vertu empreint sur son front, avec cette négligence dans ses habits, cette affectation de parure antique, cette triste austérité de la vieillesse, ce maintien si grave !... O trompeuse humanité ! comme tu recèles tes véritables sentimens ! comme tu donnes une apparence honnête aux cœurs les plus corrompus ! La pudeur voile l'impudence ; le calme, l'audace ; la piété, le crime. Les fourbes vantent la vérité, les lâches, le courage. Farouche habitant des bois, homme pur, chaste, innocent, c'est ainsi que tu préludes à devenir mon successeur ! C'est en sortant de mon lit que tu débutes dans la carrière des Héros ! Je rends grâces au Maître des Dieux de ce que ta mère est déjà tombée sous ma main, de ce qu'en revenant des enfers, je l'ai laissée sur les bords du Styx. Misérable fugitif ! va, pé-

nêtre dans les climats étrangers. La dernière contrée du monde te recélât-elle loin des plages de l'Océan, fusses-tu caché dans l'autre hémisphère opposé à nos pieds, dans l'asyle impénétrable du globe, au-delà du Pôle glacial, du séjour des neiges, des frimats, des souffles impétueux & menaçans de Borée, ma fureur te suivra par-tout & saura bien punir ton crime. Ma vengeance opiniâtre franchira les solitudes, les déserts les plus affreux, les lieux les plus inaccessibles; elle ne trouvera aucun obstacle. Tu fais d'où je reviens..... Où mes traits ne pourront pénétrer, j'y enverrai des imprécations contre toi. Le Dieu de la mer, auteur de ma naissance, a juré sur l'onde inviolable du Styx, d'accomplir trois vœux que je formerais à mon gré : Souverain des flots ! accorde-moi cette triste faveur & que ce jour soit le dernier qui brille pour Hippolyte. Précipite chez les mânes un fils odieux à son père, Neptune ! fais-moi cette grace abominable. Je serais plus économe de ce don suprême de ta Divinité, si mon malheur était moins affreux, & j'en ai été plus avare au fond de l'Erèbe, sous la main de Pluton, au milieu de toutes les menaces de l'Enfer. Accomplis ta promesse, ô Dieu que j'implore !.... Tu diffères ! tes ondes restent paisibles ! Déchaîne les vents rapides, répands sur le liquide élément toutes les ténèbres de la nuit, dérobe à la terre & le Ciel & les Dieux, accumule les va-

gues, rassemble tous les monstres, appelle tes flots de l'extrémité de l'Océan.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

O Nature ! puissante mère des Dieux ! ô souverain moteur de l'Olympe ! toi qui entraînes les astres épars dans le monde , qui presses leur course errante , qui donnes un mouvement si rapide aux pôles de l'univers , pourquoi régis-tu le firmament avec tant d'harmonie ? pourquoi cette vicissitude constante des frimats qui dépouillent nos bois , du printems qui rend l'ombrage à nos arbrisseaux , de la canicule qui par ses feux mûrit les dons de Cérès ? ô Roi des Cieux qui vois à tes pieds ces grands corps parcourir si régulièrement leurs orbites ! pourquoi garder cet ordre admirable & prendre si peu de soin de la conduite des hommes ? d'où vient ton indifférence à récompenser la vertu & à punir le crime ? tu laisses la triste humanité à la discrétion du hasard ; la fortune régit la terre au gré de son caprice , & ne fait aucun choix dans la distribution de ses faveurs. La passion prospère , & l'innocence gémit. La fraude domine dans les palais brillans , le peuple accorde à des infâmes l'honneur & le privilège des faisceaux ;

D 3

34 HISTOIRE UNIVERSELLE

on se prosterne aux genoux de ceux qu'on abhorre;
La triste probité gémit d'être si mal récompensée.
L'affreuse pauvreté devient le partage des bons, &
l'adultère que le vice rend puissant, l'adultère est
Roi.

O vertu ! tu n'es qu'un vain nom , un éclat
stérile..... Mais que vient nous apprendre ce Cou-
rier avec tant de précipitation ? il essuie son visage
inondé de ses larmes.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un Courier, THÉSÉE.

LE COURIER.

O Sort pénible & dur de l'esclavage ! pourquoi
fuis-je forcé de venir déchirer le cœur d'un père
par cette affreuse nouvelle !

THÉSÉE.

Ne crains pas de me l'apprendre, dis, mon
enfant : n'ai-je pas l'habitude du malheur ?

LE COURIER.

La douleur tient ma voix captive.

THÉSÉE.

Parle, & dis quelle calamité afflige encore ma
maison.

LE COURIER.

Hélas ! un accident épouvantable vous enlève Hippolyte : il n'est plus.

THÉSÉE.

Je le savais : c'est un ravisseur puni : raconte-moi les détails de sa mort.

LE COURIER.

Malheureux ! il sortait de la ville après avoir disposé son char à la hâte, attaché au joug & assujéti au frein ses superbes coursiers, après avoir fait entendre beaucoup de plaintes, abhorré cette terre qui l'a vu naître, prononcé souvent le nom de son père.

Il prend les rênes, part & gagne le rivage. Soudain, du fond de ses abîmes, la mer lance des flots impétueux qui touchent aux astres. Aucun vent n'agitait les vagues. Par-tout le ciel était pur & serein ; la mer seule avait enfanté cette tempête ; mais jamais l'Auster n'en suscite de plus furieuse au détroit de Sicile, ni le Corus (*nord-ouest.*) dans les dangereux parages de Leucate qu'il couvre d'écumes & dont il fait trembler les rochers.

Une montagne humide s'élève au-dessus du niveau, & vomit en tumulte sur le rivage un monstre épouvantable dont elle était grosse. Ce n'est pas pour la perte des navigateurs que ce monstre est formé, c'est pour effrayer la terre. O ciel !

quel spectacle affreux se développe du sein de l'onde qui l'apporte & se présente à nous ! C'est une nouvelle Cyclade que l'on découvre. Sa hauteur dérobe à nos yeux & les rochers d'Epidaure , asyle d'un Dieu , (*Esculape.*) & ceux de Scyron fameux par un crime , & l'istme qu'entourent les deux mers.

Nous regardons avec la stupeur qu'inspire la crainte ; toute la mer mugit , tous les rochers retentissent. La cime de cette masse est blanche , l'écume amère avance & recule tour-à-tour ; semblable à la respiration de la baleine qui , au fond de l'Océan , tantôt absorbe l'onde & tantôt la rejette.

Ce globe éclate & se brise dans toute sa concavité : il dépose sur l'arène un fléau plus effrayant que toutes nos craintes ; les flots se répandent sur toute la terre & suivent leur monstre ; l'épouvante glace nos cœurs.

THÉSÉE.

Quelle était la forme de ce monstre extraordinaire ?

LE COURIER.

Taureau impétueux , son col est azuré ; une crinière épaisse ombrage son front verd , un poil livide couvre ses oreilles , ses cornes marquées de différentes couleurs , tiennent de la nature de celles de nos taureaux & de ceux des ondes. Il lance des flammes , & ses yeux étincellent : une longue mar-

que d'azur distingue sa tête farouche : il ouvre en frémissant ses larges nazeaux , une mousse gluante verdit toute l'étendue de sa poitrine ; ses énormes flancs sont teints de safran & de rouge. L'extrémité de son corps est bien plus horrible , c'est un serpent épouvantable , hérissé d'écailles , pareil à cet énorme habitant des mers qui engloutit ou qui rend les navires. (*La baleine.*)

La terre tremble , les troupeaux étonnés ont fui dans les plaines , les pasteurs ont oublié la garde de leurs agneaux , les monstres des bois ont délaissé ce lieu d'horreur , le sang des chasseurs s'est glacé dans leurs veines.

Dans cette alarme générale , le seul Hippolyte est intrépide , il retient ses coursiers d'une main sûre , & calme leur frayeur par le son de sa voix qu'ils révèrent.

Sur la route d'Argos est un chemin formé dans une colline qui touche à ce grand espace voisin de la mer : c'est là que le monstre s'établit , là qu'il anime & presse sa colère : il arme sa rage , il prélude au combat , s'élance en fureur , touche à peine la terre , & se présente à la tête des coursiers effrayés. Votre magnanime fils se lève avec un regard altier & menaçant : sans changer de visage , il déploie toute l'étendue de sa voix. Cette vaine terreur , dit-il , ne peut rien sur mon courage : mon père m'a donné l'exemple de terrasser les

taureaux. (*Thésée avait vaincu celui de Marathon ; & le Minotaure de la Crète.*)

Ses chevaux indociles entraînent son char : écartés de la route frayée, ils se précipitent par-tout où les porte leur aveugle fureur, ils s'embarassent dans les rochers. Comme un pilote qui arrache son navire aux tempêtes & trompe les vagues par son art, le jeune héros gouverne encore son char qui lui échape : il retient les rênes, il lutte pour ralentir ses coursiers en leur tordant les freins dans la bouche. Le monstre ne le quitte point, & tantôt parcourant le même espace, tantôt s'arrêtant soudain devant ses pas, par-tout il lui inspire l'épouvante & l'horreur.

Il n'est plus possible de l'éviter, le monstre de la mer est là, & les coursiers qui ne reconnaissent plus de loi, les coursiers se débattent pour s'affranchir du joug : ils se cabrent, le char est renversé. Embarassé dans les rênes, le malheureux Prince tombe sur le visage. Tous les efforts qu'il fait, resserrent encore les nœuds qui le retiennent. Les chevaux sentent alors leur crime, mais n'ayant plus d'autre maître que leur terreur, ils se livrent à toute la chaleur qui les anime, & le char qui a perdu son guide, le char est emporté loin de sa route. Tel celui de la lumière, ne reconnaissant pas son fardeau ordinaire, & indigné du faux

Soleil qu'on lui faisait porter , s'écarta jadis du pôle
& précipita Phaëton.

La campagne est teinte du généreux sang d'Hippolyte , sa tête frappe & rétentit contre les rochers , ses cheveux sont arrachés par les ronces , les pierres déchirent son visage , ravagent sa beauté , & ses graces qui causent son malheur , ses graces sont flétries par mille blessures. Les roues foulent encore ses membres mourans , son tronc est rejeté sous le timon , & le pieu qui s'y trouve , s'enfonce dans ses entrailles , nouvel & dernier obstacle qui arrête ses courriers , mais qu'ils rompent en brisant leur maître : sanglant , défiguré , il ne conserve plus qu'une partie de son corps.

Ses gardes éperdus sont dispersés dans la plaine , & suivent la trace de son sang : ses chiens gémissans reconnaissent ses pas , mais tous nos soins n'ont pu rassembler les restes malheureux de votre fils. Voilà donc tout l'éclat d'une beauté si rare , voilà le compagnon d'un si grand Roi , son successeur du moins , qui dans ce jour encore , brillait à nos yeux comme un astre. Nous ne pensons plus qu'à son bûcher , à ses funérailles.

T H É S È E.

O Nature ! par quel indissoluble nœud tu enchaînes les pères à leur sang ? je veux braver ton empire , & malgré moi j'en ressens toute la force.

30 HISTOIRE UNIVERSELLE

J'ai demandé le trépas d'un enfant coupable , il n'est plus, & je le pleure.

LE COURIER.

Peut-on pleurer une mort qu'on a désirée avec tant d'ardeur ?

THÉSÉE.

Le plus grand des maux , c'est de voir accomplir le vœu abominable qu'on a formé.

LE COURIER.

Si vous haïssez encore votre fils , pourquoi ces larmes dont votre visage est inondé ?

THÉSÉE.

Je suis fâché de l'avoir tué , non de l'avoir perdu.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

QUELS revers étranges dans la vie des hommes ! comme la roue de la fortune ménage les faibles , & que les Dieux épargnent de maux aux pauvres !

Oui , l'obscur repos nous rend heureux , & dans les chaumières , on vieillit sans alarmes.

Les palais qui s'élèvent orgueilleusement dans les nues , en sont plus exposés aux souffles impé-

meux de l'Eurus & de l'Aquilon ; aux menaces de Borée & des furieux Autans.

L'heureux valon éprouve rarement les sillons de la foudre. L'altier Caucaſe & le ſourcilieux Ida de Cybèle voient ſouvent Jupiter armé de ſes traits ; ce Dieu qui tremble toujours pour l'Olympe, en défend les limites, & ne fait la guerre que dans ſon voifinage.

Le toit d'une maifon Plébéienne ne ſaurait contenir ces grands mouvemens qui font les révolutions. Il ne tonne qu'autour des grands palais.

Le vol incertain des heures mobiles ne montre point l'avenir, & la fortune légère ne donne jamais ſa parole.

Ce grand Théfée qui revoit la pureté du ciel & la clarté du jour, après les ténèbres du Tartare, ce grand Théfée gémit & ſoupire à ſon retour. La Cour de ſes ayeux lui ſemble plus triſte que les bords de l'Averne.

O Pallas ! Divinité puiffante de l'Attique, ſi ce Héros eſt rendu au monde, & ſ'il a fui les-ma-rais du Styx, chafte Déeſſe, ce n'eſt pas à ton on-cle avare que tu dois cette faveur : le tyran des Enfers doit être ſatisfait, Hippolyte lui tient lieu de ſon père.

Quelle voix plaintive retentit au fond de ce palais ! que veut Phèdre, la furieufe Phèdre avec ce glaive dans ſa main ?

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

QUELLE douleur vous agite & vous égare ? pour-
quoi ce fer , ces cris affreux , ces meurtrissures dont
votre corps est couvert ?

PHÈDRE.

Moi , moi plutôt , oui , c'est moi seule que tu
dois attaquer , Neptune , cruel Neptune , tyran des
mers ! déchaîne sur moi tous tes monstres , ceux
que Thétis élève au fond de ses abymes , ceux que
l'Océan détrobe à l'extrémité du globe..... Ô Thé-
sée ! toujours barbare , toujours fatal aux tiens
dans tes retours , assassin jadis de ton père , aujour-
d'hui de ton fils , destructeur éternel de ta maison ,
au gré de l'amour ou de la haine de tes femmes.
(*Thésée revenant de la Crète , & vainqueur du Mi-
notaure , avait oublié d'ôter les voiles noires de son
navire , & d'en arborer de blanches comme il l'avait
promis à Egée son père : le malheureux vieillard
croyant son fils mort , se précipita dans cette mer
qui depuis a porté son nom.*) Hippolyte ! est-ce

ainsi que je revois tes traits , ainsi que je les ai défigurés ! quel Sinnis inhumain , quel Procruste m'a déchiré ses membres ? quel Minotaure échappé du labyrinthe du Dédale , l'a mutilé avec cette barbarie ?..... Que sont devenues les graces de ton front , l'éclat de tes yeux , mes uniques astres !..... Tu es sans vie , retiens un instant ton ame , entends-moi. Je n'alarmerai point ta pudeur : cette main va te venger , je plongerai ce fer dans mon coupable cœur , je m'affranchirai tout-à-la-fois de la lumière & de ma faute ; mon amour te suivra encore dans l'Erèbe , sur l'onde du Styx , sur les torrens enflammés du Phlégéton..... Je veux appaiser ton ombre , reçois cette dépouille de ma tête , ces cheveux que j'arrache sur mon front sanglant..... Nos cœurs n'ont pu être unis , nous unirons du moins notre mort. Chaste , je m'immole à mon époux ; incestueuse , à l'amour..... Je monterais sur la couche de Thésée sans avoir expié ce forfait ! purifiée à ses yeux crédules , il ne me manquait plus , pour comble d'horreur , que d'aller dans ses bras expier cette vengeance de son hymen.. O mort ! seul remède de mon ame désespérée ! seule gloire qui nous reste quand notre vertu n'est plus , je t'appelle , je t'implore : par pitié , ouvre-moi ton asyle.

Athènes ! écoute-moi : écoute-moi , père aveugle & plus coupable encore que la cruelle Phèdre !

j'ai calomnié Hippolyte : ce crime que mon cœur insensé avait conçu , je l'ai rejeté sur lui j'ai menti. Son supplice est injuste , l'innocence la plus pure a porté la peine de l'inceste..... Ombre malheureuse ! reçois cet hommage que je rends à ta vertu..... C'est justement que mon sein se découvre à ce fer , & que tout mon sang va couler pour apaiser des mânes sans reproches..... Meurtrier de tes fils , apprend ton devoir de sa marâtre. Je descends aux rives de l'Achéron. (*Elle se tue.*)

SCÈNE II.

THÉSÉE, Le Chœur.

THÉSÉE.

PALE embouchure de l'Averne , gouffre du Ténare , onde du Léthé si douce aux malheureux , lacs de la mort , entraînez le corps de cette impie , accablez-là de tous vos éternels supplices !..... Impitoyables monstres des mers , sortez des gouffres où Protée vous tient captifs , entraînez-moi avec vous dans la profondeur de vos abymes !..... Et vous , père trop indulgent , trop favorable à ma colère , Neptune ! vous ne devez point ménager mes tourmens..... Par un nouveau genre de mort ,
j'ai

j'ai fait volêr dans mes plaines , les membres de mon malheureux fils : en voulant le punir d'un crime qu'il n'a pas commis , je me suis rendu le plus criminel des hommes : j'ai rempli de mes impiétés le Ciel , les Enfers & les ondes. J'ai profané le triple partage de l'Empire immortel. Que me reste-t-il à fouiller encore ? ne suis-je revenu de l'Empire des mânes que pour trouver ces doubles funérailles sur la terre , que pour allumer avec le même flambeau le bûcher de ma femme & celui de mon fils !

Toi qui m'as rendu ce jour que je respire , Alcide ! reprends ton funeste présent..... Père dénaturé , j'implore envain la mort dont je viens de quitter le séjour..... O Thésée ! cruel auteur de tant de tourmens , tu les mérites mieux , tourne-les contre toi-même. Prends encore un pin altier , abaisse son sommet jusqu'à ses racines , attache tes membres à ses deux extrémités , & que l'arbre te déchire en se relevant. (*Thésée avait imaginé ce supplice par lequel il fit périr un fameux brigand.*) Précipite-toi de ce rocher que tu rendis si fatal à Syron. J'ai vu de bien plus affreux tourmens que le Phlégéton fait souffrir aux coupables environnés de ses vagues enflammées..... Ce destin , cette demeure m'attendent aussi , je le sais..... Cédez-moi vos places , ombres criminelles. Que le vieux Sisyphé dépose son éternel rocher sur mes épaules &

dans mes bras. Que l'onde de Tantale vienne tromper mes lèvres. Que le vautour abandonne Prométhée, & préfère mes entrailles aux siennes. Père de Pirithoüs ! (*Ixion.*) abandonne-moi ta roue. Terre ! entrouvre tes abîmes. Cruel cahos ! engloutis-moi. J'en descendrai plus justement aux Enfers, j'y suivrai mon fils, je serai plus chaste, ô Pluton ! & ce n'est pas ta femme que j'irai ravir encore ; tu me tiendras éternellement dans ton Empire..... Hélas ! les Dieux sont sourds à mes prières. Ils m'exauceraient si je leur demandais des choses criminelles.

L E C H Œ U R.

Thésée ! vous aurez assez de tems pour vous plaindre : maintenant, il ne faut penser qu'à la sépulture de votre fils, qu'à rassembler ses membres si malheureusement éparés.

T H É S É E.

Oui, oui, apportez-moi ces chers & déplorables restes, réunissez-les sous mes yeux..... Voilà donc mon Hippolyte !..... Avec quelle profondeur je reconnais tout mon crime !..... C'est moi qui t'ai donné la mort, & pour n'être pas le seul coupable, pour exécuter mon forfait, j'ai imploré mon père ! c'est ainsi que je jouis de la faveur de Neptune..... Qu'il est dur à mon âge, qu'il est dur de pleurer un fils !..... Rassemblons du moins ces débris mal-

heureux , approchons de mon cœur tout ce qui me reste d'Hippolyte , rétablissons dans leur ordre tous ces membres séparés..... Voici la place où sa va-leureuse main était attachée : l'autre si habile à modérer les gènes , l'autre doit être ici.... Je re-connais le caractère empreint sur son sein gauche... Hélas ! combien de parties de son corps se déro-bent à mes larmes !..... O mes tremblantes mains ! ne vous laissez pas de ce devoir pénible !..... O mes yeux ! suspendez ces pleurs qui coulent de mes joues !..... Que je puisse compter les membres de mon fils , qu'il me soit permis d'en réunir le triste assemblage..... Quel est ce lambeau sans forme distincte , & défiguré par les blessures !..... Je ne sais , mais c'est une partie de toi ; qu'on la dépose ici : ce n'est pas l'endroit , mais la place est vuide... Est-ce donc-là cette beauté céleste qui faisait sou-pirer jusqu'à sa marâtre ? qu'est devenue sa fraî-cheur ?..... O destin cruel ! ô funeste faveur des Dieux ! c'est ainsi qu'ils me renvoient mon fils après les vœux que je leur adresse !..... Vertueux Hip-polyte ! reçois ces devoirs que te rend un père , il t'en rendra bien d'autres & bien souvent..... Que le bûcher s'allume : ouvrez , pour cette pompe funéraire , ouvrez mon fatal palais ; que les toits de Mopsus retentissent de nos lamentations , faites briller la flamme qui doit réduire en poudre le fils des Rois..... Vous cependant , Ministres fidèles ,

errez dans ces campagnes , recherchez ses membres perdus , allégez son ombre..... Que la mienne soit aggravée , & que la terre pèse sur ma tête impie.

(Les Grecs croyaient que la terre qui oppressait la tête des morts , les empêchait de s'élancer au séjour des bienheureux ; que le devoir de la sépulture était rempli en jettant trois fois une poudre légère sur leur corps , & qu'ils en avaient plus de facilité pour aller rejoindre les ombres fortunées.)

» Je ne suis point étonné , dit Racine , que le
» caractère de Phèdre ait eu un succès si heureux
» du tems d'Euripide , & qu'il ait encore si bien
» réussi dans notre siècle , puisqu'il a toutes les
» qualités qu'Aristote demande dans le héros de
» la Tragédie , & qui sont propres à exciter la
» compassion & la terreur. En effet , Phèdre n'est
» ni tout-à-fait coupable , ni tout-à-fait innocente :
» elle est engagée par sa destinée & par la colère
» des Dieux dans une passion illégitime dont elle
» a horreur toute la première : elle fait tous ses
» efforts pour la surmonter , elle aime mieux se
» laisser mourir que de la déclarer à personne , &
» lorsqu'elle est forcée de la découvrir , elle en
» parle avec une confusion qui fait bien voir que
» son crime est plutôt une punition des Dieux ,
» qu'un mouvement de sa volonté.

» J'ai même pris soin de la rendre un peu moins
 » odieuse qu'elle ne l'est dans les Tragédies des
 » Anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser
 » Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avait quelque
 » chose de trop bas & de trop noir pour la mettre
 » dans la bouche d'une Princesse qui a d'ailleurs
 » des sentimens si nobles & si vertueux. Cette
 » bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice
 » qui pouvait avoir des inclinations plus serviles,
 » & qui néanmoins n'entreprend cette fausse accu-
 » sation que pour sauver la vie & l'honneur de sa
 » maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parce
 » qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met
 » hors d'elle-même, & elle vient, un moment
 » après, dans le dessein de justifier l'innocence &
 » de déclarer la vérité.

» Dans Euripide & dans Sénèque, Hippolyte
 » est accusé d'avoir, en effet, violé sa belle-mère.
 » *Vim corpus tulit*, dit l'Auteur latin. Mais ici, il
 » n'est accusé que d'en avoir eu le dessein : j'ai voulu
 » épargner à Thésée une confusion qui aurait pu le
 » rendre moins agréable aux spectateurs.

Sans vouloir contredire le sentiment de Racine,
 nous observerons que les mots *vim corpus tulit* sont
 équivoques & signifient ou qu'Hippolyte avait traîné
 Phèdre de force, ou qu'il l'avait deshonorée :
 c'est vraisemblablement aussi dans cette dernière ac-
 ception qu'elle en parle à Thésée, mais le sens de

ses paroles est douteux, & son accusation en est moins odieuse. Voltaire a donné à la phrase de Sénèque la même interprétation que Racine ; ces deux autorités sont plus que suffisantes pour balancer notre opinion, & nos lecteurs choisiront l'acception qui leur paraîtra la plus convenable.

La *Phèdre* du Poète françois est trop connue pour que nous en fassions une comparaison suivie avec celles que nous avons données : il n'a pris en entier, ni le plan d'Euripide, ni celui de Sénèque, mais il a avec eux des traits de ressemblance qu'il faut saisir à leur place, pour juger de l'effet qu'ils y produisent, & de l'art avec lequel il les a employés. Lorsque nous parlerons de lui, nous donnerons les anecdotes relatives à cette Tragédie, & celles qui regardent les autres ouvrages qui sont sortis de sa plume.

Indépendamment des trois *Phèdre* que nous avons fait connaître, le même sujet a été traité chez les Grecs par Lycophron & par Sopater ; en France, par Garnier, la Pinelière, Gilbert, Segrais, Bidard & Pradon. Les Pièces de Lycophron & de Sopater ont été perdues ; celles de la Pinelière & de Bidard, jouées en 1635 & en 1670, ont eu le même sort, ou du moins elles sont extrêmement rares. L'*Hippolyte* de Garnier & de Gilbert qui parurent en 1568 & 1646, se trouvent dans quelques Bibliothèques, & nous en donnerons une idée : celui de

Garnier jouit dans son tems de quelque célébrité, & cependant ce n'était qu'une mauvaise traduction de l'*Hippolyte* de Sénèque. Ronfard l'admira & la France suivit son exemple. Qu'elle ait eu tort ou non dans le général, il est certain que le fond du sujet dut lui plaire & que les idées du Poète latin, quelque faiblement qu'elles fussent traduites, dûrent trouver des partisans, sur-tout dans un siècle où la Tragédie était encore à son berceau. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Racine a cité Euripide & Sophocle toutes les fois qu'il les a imités, & que très-rarement il a fait mention de Sénèque qui cependant lui a servi de modèle dans plus d'une occasion. La lecture seule de *Phèdre* en est la preuve. La scène dans laquelle Thésée rassemblé les membres de son fils, paraît singulière, & l'on pourra même y trouver de la barbarie, mais pour lui faire grace, il faut se rappeler quel était le caractère de ces anciens Héros accoutumés au sang & au carnage. D'ailleurs, les remords de ce même Thésée sont si vrais, & ses regrets si sincères, que de tems en tems, on est forcé d'oublier l'image qu'il présente, pour ne s'occuper que de sa douleur qui aime à se repaître de tout ce qui lui reste d'*Hippolyte*. A l'égard du désaveu de *Phèdre* sur le crime qu'elle a imputé à *Hippolyte*, il faut convenir que dans Sénèque, il est plus vif & plus intéressant que chez Racine qui, dans une infinité d'endroits, l'em-

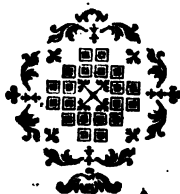
porte de beaucoup sur le Poète latin. (Voyez l'*Hippolyte* d'Euripide & ce que nous avons dit de Pradon, Tome II, première Partie, pag. 50 & suiv.)

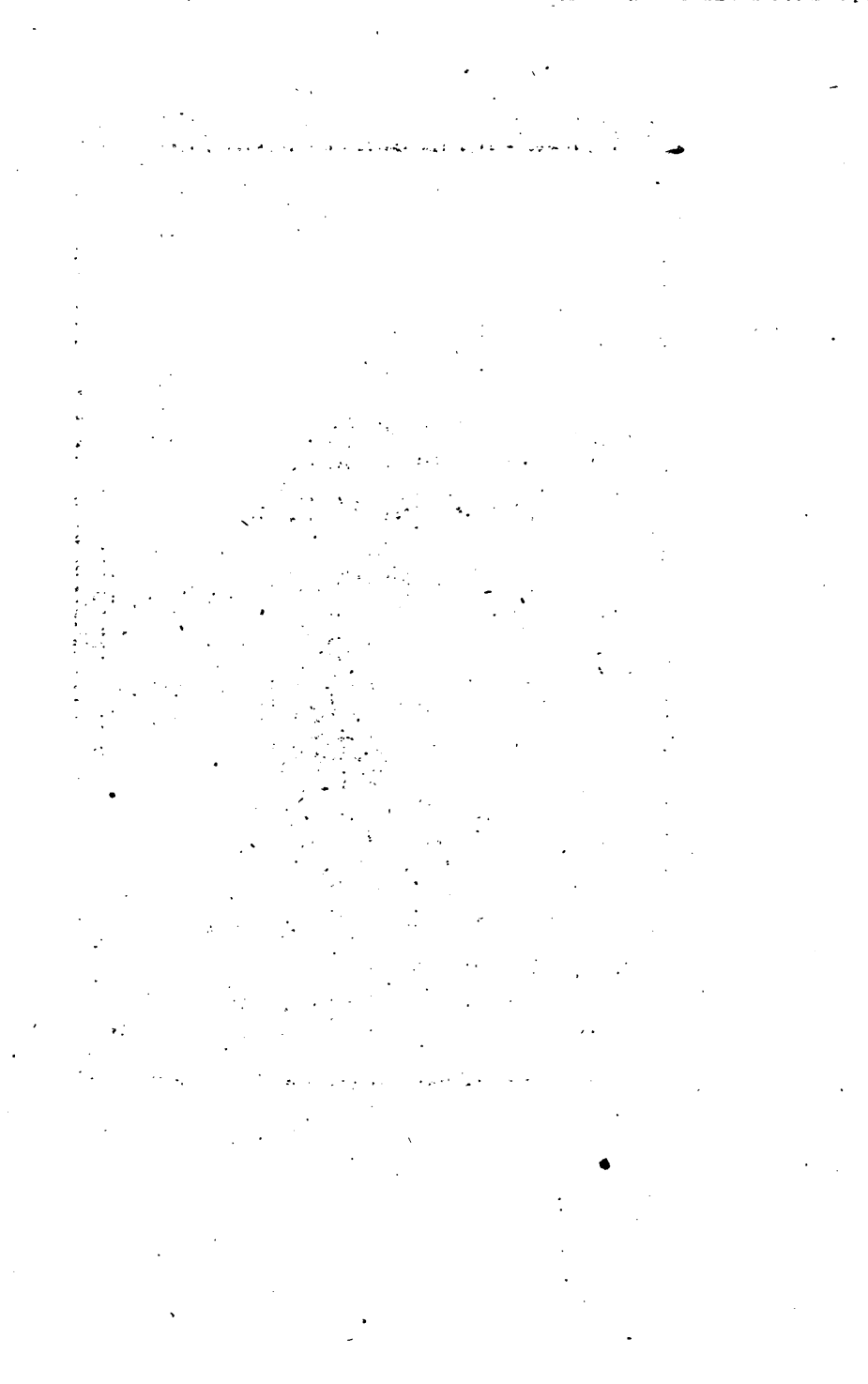
COSTUME de la Nourrice ou Confidente.

La *tunique* de dessous de lin blanc, celle de dessus de laine couleur de safran. La ceinture blanche, & le manteau d'une étoffe légère, de couleur brune ou noire, les deux principales qui étaient en usage parmi les Esclaves & les gens du peuple auxquels il n'était pas permis de porter la couleur pourpre.

La chaussure, ainsi que la coëffure, formée de bandes de laine de couleur à volonté, excepté de la pourpre, comme nous venons de le dire.

Le fond de cette même Planche présente la scène des Anciens.







J. D. Dugouret del.

Ingouf Junior Sculp.

PHORBAS .



ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE.

JOCASTE.

CRÉON.

TIRÉSIAS.

MANTO.

Le vieux PHORBAS.

Un Courier.

Chœur de Thébains.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

LA nuit se dissipe : douteuse encore dans ce triste nuage qui l'enveloppe, la lumière va reparaitre : nous verrons le nouveau deuil que la peste a porté dans nos maisons désertes ; le jour éclairera tout le ravage de la nuit.

Peut-on se plaire sur le trône ? ô Royauté ! trompeuse faveur ! que de maux tu nous causes ! Les monts les plus altiers sont les plus exposés à la fureur des vents ; les plus orgueilleux promontoires , à l'impétuosité des flots ; les plus superbes rangs , à tous les traits de la fortune.

Que j'avais été sage de me dérober au diadème de Polybe mon père , d'aimer mieux vivre sans soucis , exilé , fugitif , & n'ayant d'autre bien qu'un cœur intrépide ! j'en prends les Dieux à témoins , je suis tombé sur le trône comme dans un piège ; je crains d'y commettre le plus grand des crimes , de donner la mort à mon père. Le Dieu de Delphes m'a fait cette horrible menace ; il m'en a fait une autre plus affreuse encore. Egorger son père n'est-il donc pas le dernier des forfaits ? malheureuse piété ! j'ai honte de révéler ma destinée : Apollon m'a déclaré que je profanerais la couche paternelle , & qu'un flambeau impie éclairerait mon hymen avec ma mère.

Soudain j'ai fui , & le Royaume & les terres de Polybe : cette crainte , non le crime , m'a fait abandonner mes Pénates ; je me suis défié de moi-même : ô Nature ! mon exil a mis tes droits sacrés à couvert. Quand un grand malheur nous est annoncé , quelque impossible qu'en paraisse l'évènement , on ne cesse de le redouter. J'appréhende tout , je ne m'en rapporte plus à ma vertu.

Les destins nous préparent je ne fais quoi de sinistre : car enfin cette peste si fatale à tous les enfans de Cadmus, cette peste qui m'enlève tous mes sujets, pourquoi suis-je le seul qu'elle épargne ? à quel autre fléau suis-je donc réservé ? debout, au milieu des ruines de Thèbes, dans le séjour des larmes, de la désolation, de la mort, la contagion me respecte seul !

Condamné par un Dieu au parricide & à l'inceste, pouvais-je me flatter d'un règne prospère ? en trompant le Ciel, je l'ai rendu coupable ; il se venge.

Un vent frais ne rafraîchit plus nos poumons que la flamme dévore ; nous n'avons plus de zéphirs : le soleil redouble encore tous les feux de la canicule & du lion de Némée. Les fleuves ont perdu leurs eaux ; les prairies leur verdure. La source de Dirce est tarie ; l'abondant Ismène se dessèche dans toute la profondeur de son lit. La sœur du Soleil parcourt tristement le Ciel sans l'éclairer : les astres se dérobent à la nuit ; une vapeur noire presse la terre & l'appesantit. Les spectres lugubres des Enfers se font voir sur les Temples des Dieux, & sur les toits de nos édifices. En hâtant nos moissons, Cérès nous en refuse les fruits ; ils expirent sur leurs tiges arides & languissantes.

Rien n'est exempt de cette calamité cruelle ; elle n'épargne ni le sexe ni l'âge ; elle moissonne

un jeune homme à côté d'un vieillard , le fils auprès de son père ; le même flambeau allume le bûcher de l'époux & de sa femme : il ne reste personne dans les familles pour ordonner les funérailles , pour pleurer la mort de ses proches.

Bien plus , ce mal affreux attaque l'organe de la vue , il dessèche les yeux , il ôte jusqu'aux larmes , dernière ressource des malheureux. Les pères mourans , les mères éperdues portent leurs enfans sur un tas de cadavres que la flamme va consumer , & se pressent encore pour aller chercher les autres.

A cette douleur se joint une douleur nouvelle ; les parens tombent en rendant les honneurs funèbres à leurs parens , & les bûchers qu'ils allumaient pour d'autres , brûlent aussi pour eux ; ils y sont jetés par des mains étrangères. On s'arrache le feu , le malheur affranchit de la pudeur , les os si respectables des morts ne sont plus reconnus , on ne pense qu'à brûler les corps. Hélas ! combien de cendres ne sont point ramassées !

La terre ne suffit plus à tant de tombeaux ; les forêts n'ont plus de bois. Ni les prières que l'on adresse aux Dieux , ni l'art qu'employent les Médecins , ne procurent aucun soulagement ; les Médecins tombent eux-mêmes : le mal l'emporte sur tous les remèdes.

Prosterné devant les Autels , j'étends mes mains suppliantes , je demande le trépas , je supplie le

Ciel de m'enlever avant que la patrie expire, de ne pas me réserver pour sa dernière victime, de ne pas me condamner à enterrer mon Royaume : & cependant, ô Divinités cruelles ! ô destin barbare ! je suis le seul à qui vous refusez la mort.....
Œdipe ! dédaigne ce Royaume que ta main pestiférée a souillé sans doute ; arrache-toi à ces lieux de larmes, de douleur, à cette horrible contagion du ciel causée par toi-même, étranger sinistre.....
Fuis tout l'Univers.... Fuis tes parens même.

J O C A S T E.

Epoux malheureux ! pourquoi, par ces plaintes, aggraver encore notre sort ! la première vertu d'un Roi, c'est de supporter l'infortune : plus sa position est pénible, plus son Empire est prêt à tomber, & plus sa marche doit être inébranlable. Jamais un homme ne doit fuir devant la fortune.

Œ D I P E.

Je ne connais pas la crainte ; son opprobre est loin de moi, ma vertu m'en a garanti dans tous les tems : tous les glaives, toutes les horreurs de la guerre seraient suspendus sur ma tête, mon audace les affronterait, & je braverais les géans. Ai-je fui devant le Sphinx, quand il me proposa ses obscurs & dangereux énigmes ? la tête sanglante de ce monstre prophétique, & ces tristes débris du carnage dont il était entouré, m'ont ils inspiré

l'épouvante? lorsque du haut de son rocher, déployant ses ailes rapides, agitant l'énorme serpent de sa queue, montrant la tête d'un lion furieux, il vomissait ses menaces & me regardait déjà comme sa proie, ne lui ai-je pas demandé soudain ses vers insidieux? quand enfin il les eut prononcés d'une voix épouvantable, quand j'entendis le choc de ses dents impatientes, quand il déchirait les rochers en attendant mes entrailles, n'ai-je pas développé tranquillement le sens de ses paroles, n'ai-je pas dévoilé d'un regard fixe, le mystérieux tissu de son oracle?

J O C A S T E.

Vous pouviez périr alors avec gloire; mais aujourd'hui, pourquoi appeler la mort par vos vœux tardifs? jouissez de ce sceptre; c'est le tribut de votre valeur, & le prix réservé au vainqueur de ce Sphinx épouvantable.

E D I P H.

Ce sont les cendres cruelles de ce monstre ennemi qui me persécutent; & cet exploit de ma main est ce qui cause la ruine de Thèbes: il ne me reste plus d'espoir que dans l'Oracle que nous attendons de Delphes.



SCÈNE II.

LE CHŒUR.

RACE malheureuse de Cadmus ! tu périr avec la ville. Tu vois tes champs dépeuplés de citoyens, ô déplorable Thèbes ! Bacchus ! la mort moissonne ces soldats qui t'accompagnèrent à l'extrémité de l'Inde, ces hommes généreux qui osèrent pénétrer dans les climats de l'Aurore, & planter leurs drapeaux sur les premières limites du monde ; qui virent ces heureuses forêts de l'Arabie qu'enrichit le Cinnamon, & les contrées des Parthes si dangereux quand ils lancent leurs perfides traits en fuyant, & la naissance de la lumière dont les rayons trop vifs décolorent l'Indien !

Race invincible ! nous périssons sans ressource, nous tombons flétris sous un fléau dont le destin nous dérobe la cause : chaque jour Thèbes mène à la mort des pompes nouvelles ; nos citoyens en foule, formant une triste & longue file, descendent continuellement chez les mânes : les plus malheureux demeurent. Nos sept portes ne sont pas assez larges pour tant de convois funèbres : le ravage est énorme, la mort ne cesse de presser ses victimes.

La contagion saisit d'abord nos agneaux ; les

plus gras pâturages n'ont plus d'attraits pour eux. Prêt à frapper la victime, le Sacrificateur s'arrête, & lorsque sa main prépare un coup sûr, le taureau, aux cornes dorées, tombe sans vie, son cerveau se dissout en se partageant, & son sang ne teint point le fer; il ne distille de sa plaie qu'une liqueur livide & noire. Plus misérable encore, le coursier succombe au milieu de son évolution, & trompe son maître sous lequel il expire.

Nos prairies sont jonchées de troupeaux morts, dont il ne reste que le taureau qui languit; leur contagion s'est communiquée à leur chef qui n'est plus. Les loups cruels ont cessé d'être redoutables au cerf. Le lion a perdu sa colère frémissante. L'ours ne conserve plus son antique férocité. Le serpent oublie son venin, & périt à son tour par un autre venin qui le dessèche. Dépouillées de leur verdure, les forêts n'ombragent plus les montagnes. Les plaines ne verdissent plus de moissons naissantes. La vigne n'a plus de pampres dont elle puisse couvrir ses grappes.

Tout se ressent de nos maux : les Furies avec leur flambeau fatal, les Furies nous ont ouvert les portes de l'Érèbe. La rive du Styx & celle du Phlégéon sont confondues avec nos bords. La mort nous ouvre tous ses abîmes, nous développe toutes ses aîles. Le dur & vieux Nocher qui garde le
marais

marais infernal avec sa large barque , épuise ses bras à transporter les Thébains.

On dit que le chien du Ténare a rompu sa chaîne , & qu'il erre dans nos climats. On entend la terre mugir sous nos pieds. Des spectres vagabonds , au-dessus de la taille humaine , se répandent dans nos bois. Deux fois le mont de Cadmus ébranlé , a secoué toutes les neiges qui couvraient sa cime. Deux fois la source de Dirce n'a laissé couler que du sang.

Dans le silence de la nuit , on entend heurler les chiens d'Amphion. O spectacle d'une mort étrange , plus affreux que la mort elle-même ! une langueur douloureuse vient engourdir nos membres : des haches imperceptibles environnent nos têtes : une vapeur dévorante s'établit dans les forteresses de nos corps : (*la tête & le cerveau.*) elle teint nos visages & les nerfs de nos yeux du sang qu'elle y fait refluer : un feu sacré se repaît dans nos membres. Un bourdonnement sourd retentit dans nos oreilles. Un sang noir brise nos veines & distille par nos narines. Une toux pénible , semblable à des gémissemens , ébranle & déchire nos poitrines. Nous fatiguons les marbres en les embrassant. Ceux qui trouvent une fontaine libre s'y plongent , & l'eau qu'ils avalent redouble leur soif. Les Autels sont entourés d'une foule de malheureux qui ne demandent qu'à mourir ,

(ce que les Dieux accordent si facilement,) ils ne forment que ce vœu dans leurs Temples, & ce vœu est enfin exaucé..... Mais qui porte ses pas dans ce palais?..... Est-ce le noble, le valeureux Créon? Nos cœurs malades ne voyent-ils que son image?..... Nous ne nous trompons point : c'est Créon lui-même, l'objet de tous nos souhaits.

A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

Œ D I P E , C R É O N.

Œ D I P E.

JE frissonne d'avance, & je crains l'évènement que le destin nous prépare : mon cœur tressaille dans l'une & l'autre attente : dans l'incertitude du plaisir & de la peine, on desire & l'on tremble de s'instruire. O frère de ma femme, hâtez-vous de m'apprendre le bonheur que vous nous rap- portez !

C R É O N.

Un Oracle est toujours équivoque.

Œ D I P E.

Ne donner à des malheureux qu'un Oracle équi- voque, c'est refuser de les sauver.

CRÉON.

C'est ainsi cependant que le Dieu de Delphes a coutume de voiler ses réponses.

ŒDIPÉ.

Quelqu'ambiguë que soit celle-ci, dites-la moi. Œdipe saura peut-être encore expliquer cet énigme.

CRÉON.

Apollon ordonne de venger le Roi, de punir les assassins de Laïus : leur supplice seul rendra son éclat au jour, à l'air toute sa pureté.

ŒDIPÉ.

Quel est l'assassin d'un si grand Roi ? quel est celui que nomme Apollon ? il mourra soudain.

CRÉON.

Je vous conjure de me donner une sûreté entière, pour vous révéler ce mystère horrible ; mes membres sont engourdis & tout mon sang est glacé dans mes veines.

J'ai porté mes pas respectueux dans le temple sacré du Dieu ; j'ai invoqué sa Divinité, en lui tendant, selon l'usage, mes suppliantes mains. Tout-à coup, le double sommet du Parnasse a retenti d'un bruit affreux, le laurier céleste a tremblé, le temple s'est ébranlé dans ses fonde-

mens, l'onde de Castalie a cessé de couler.... Une horreur soudaine hérisse les cheveux de la Pythie ; elle est forcée d'admettre le Dieu dans son sein. A peine elle est au-dessus de l'ancre prophétique , qu'avec une voix plus qu'humaine, elle fait retentir ces horribles paroles :

» Les astres propices luiront encore pour la
 » ville de Cadmus , quand Dirce verra fuir
 » de ses bords un étranger coupable de la mort
 » du Roi , & qu'Apollon connaît dès son enfance.
 » Malheureux exilé ! tu ne jouiras pas long-tems
 » du fruit de ton assassinat impie , tu te feras la
 » guerre à toi-même , tu la laisseras pour héritage
 » à tes enfans : infame ! qui as méconnu les flancs
 » dont tu sortis. «

Œ D I P E.

Cette vengeance que le ciel m'impose , aurait dû être mon premier devoir en montant sur le trône de Laius ; j'aurais dû punir d'abord cet outrage fait à son sceptre : c'est aux Rois à défendre & à venger les Rois ; les peuples ingrats voient toujours sans se plaindre la mort d'un maître qu'ils redoutaient.

C R É O N.

Il eût été trop dangereux de venger Laius.

Œ D I P E.

Eh ! qui pourrait mettre obstacle à ce devoir de la piété ?

CRÉON.

Le Sphinx & ses redoutables menaces.

ŒDIPÉ.

Le Sphinx n'est plus. Expions ce crime, maintenant que le ciel l'ordonne.

Toi, qui régis l'Olympe, toi, son fils, le plus brillant des astres, soleil qui parcoures les douze signes célestes dont la course rapide entraîne les siècles ! Toi, Déesse inconstante de la nuit & qui sans cesse te précipites à la rencontre de ton frère ! Toi, Dieu des flots, qui fais voler ton char sur les plaines liquides ! & toi encore qui gouvernes le ténébreux Empire ! Déeses puissantes ! recevez toutes mes imprécations.

Que l'assassin de Laïus n'ait ni asyle, ni Pénates : exilé sur la terre entière, qu'on lui refuse par-tout l'hospitalité : qu'il rougisse de son hymen & de l'impiété de ses enfans : que sa main immole son propre père ; qu'il commette (eh ! que pourrais-je lui souhaiter de plus horrible ?) qu'il commette tous les crimes que j'ai évités. Il n'obtiendra nul pardon, j'en jure & par ce sceptre que je porte, & par celui que j'ai abandonné ; par les Dieux domestiques, par Neptune qui baigne les deux extrémités de mes Etats.

Reçois ce ferment que je fais, Dieu de Cirrha (ville de Phocide où Apollon avait un temple,) toi qui inspires ta Prophétesse sacrée ! Puisse Polybe

mon père , arriver à la plus heureuse vieillesse & n'avoir rien à craindre sur son trône ! puisse Mérope ma mère , ne connaître jamais d'autre flambeau d'hymen que celui qui l'attache à Polybe , aussi infailliblement que le supplice attend cet indigne assassin ! Mais dans quel lieu a-t-il commis ce crime ? Est-ce dans un combat , ou dans une embuscade que Laïus a trouvé la mort ?

C R É O N.

Il allait dans le bois sacré de Castalie ; un sentier hérissé de ronces se présente à lui , dans cet endroit même où le grand chemin se partage en trois branches : l'une conduit en Phocide , cette terre favorite de Bacchus , & s'élève par une pente insensible jusqu'aux deux sommets du Parnasse , qui fendent les nuës : l'autre guide les pas vers la Cité que Sisyphé établit entre les deux mers , vers les champs d'Olère : (*Corcyre sur l'Isthme de Corinthe.*) enfin la troisième imitant les replis tortueux d'un serpent , suit l'onde errante & fraîche de l'Alphée sur les frontières de l'Elide. C'est - là qu'une troupe de brigands commit & médita de cacher le plus affreux des forfaits. Mais Tirésias avance d'un pas faible & tremblant : c'est lui qui vous apprendra la volonté d'Apollon : Manto régit les pas de ce vieillard aveugle.

SCÈNE II.

ŒDIPE, TIRÉSIAS, MANTO.

ŒDIPE.

MORTEL consacré par les Dieux, & le second après Apollon dans l'art sublime de révéler l'avenir, manifestez-nous les Oracles, & nommez le coupable !

TIRÉSIAS.

Si ma bouche tarde à s'ouvrir & cherche des délais si longs, le magnanime Œdipe ne doit pas s'en étonner : toujours une grande partie de la vérité se cache aux malheureux aveugles. J'obéirai enfin à ma patrie qui m'interroge, au Dieu qui m'inspire : je le recevrais, ce Dieu, je le recevrais tout entier dans mon sein, si mon sang, jeune encore, circulait plus rapidement dans mes veines..... Approchez de l'autel ce taureau blanc dont jamais le joug n'a blessé, ni captivé la tête. (à Manto.) Supplée, ô ma fille ! supplée à l'aveuglement de ton père & dis-moi tous les mouvemens, tous les signes manifestes de la victime.

MANTO.

La victime est grasse, elle est devant l'autel sacré.

T I R É S I A S.

Profère les vœux solennels aux grands Dieux :
couvre l'autel de l'encens que l'aurore nous donne.

M A N T O.

Je l'ai jetté dans le brasier divin.

T I R É S I A S.

La flamme a-t-elle dévoré les viandes sacrées ?

M A N T O.

Nous n'avons vu qu'une lueur brillante qui a
disparu soudain.

T I R É S I A S.

Le feu n'a pas été ardent , durable ? il ne s'est
pas élevé pur & droit vers le ciel ? il n'a pas déve-
loppé de larges ondulations dans les airs ? In-
certain de sa route , serpente-t-il autour des bords
de l'autel ? Troublé , dérangé par la fumée , le
vois-tu vaciller ?

M A N T O.

Cette flamme mobile qui n'est plus , avait plusieurs
mêlanges ; elle offrait toutes les couleurs dont Iris
brille dans les nuages , toutes les variétés que son
arc , annonçant la pluie , trace sur une partie du
pôle & dont on ne distingue qu'imparfaitement les
nuances qu'elle a , de celles qu'elle n'a pas. J'ai vu
dans cette même flamme des taches azurées & des
taches de sang ; elle était toute noire en s'éteignant.....

Mais la voilà maintenant en discorde avec elle-même ; elle se partage en deux ; les cendres se divisent..... O mon père ! je frissonne d'horreur en vous le disant ; le don de Bacchus offert en libation , se change en sang ; une épaisse fumée environne le diadème du Roi : une fumée plus épaisse encore me dérobe les traits de son visage..... Un nuage ténébreux nous a caché enfin cette épouvantable lumière..... O mon père ! expliquez-nous ce prodige.

TIRÉSIA S.

Que pourrai-je dire dans ce tumulte incertain de mon ame égarée ? comment m'exprimer ?... Un mal affreux , mais obscur encore , un mal affreux nous menace. Toujours les Dieux annoncent leur colère par des signes infaillibles : quel est ce nouveau présage ? pourquoi leur épouvantable vengeance se montre-t-elle pour se cacher aussi-tôt ?... Un crime inconnu inspire la honte & l'horreur aux immortels... Approchez les gâteaux sacrés , jetez-les sur la tête du taureau : Se prête-t-il à ce sacrifice , souffre-t-il paisiblement vos mains ?

MANTO.

Il lève sa tête altière : tourné vers l'Orient , il est effrayé du jour , il se dérobe en tremblant aux rayons du soleil.

T I R É S I A S.

Les victimes sont-elles tombées du même coup ?

M A N T O.

La genisse s'est présentée au fer d'elle-même ; elle est tombée à la première blessure. Mais après la seconde , le taureau doutant encore s'il tomberait , le taureau épuisé rend avec peine la vie qu'on lui arrache.

T I R É S I A S.

Le sang sort-il en bouillonnant de sa plaie profonde , ou n'arrose-t-il que lentement l'autel ?

M A N T O.

La blessure qu'il a reçue sous sa large poitrine , est un fleuve : la seconde distille comme une pluie légère.... Mais voilà son sang qui vient en abondance couvrir son front & ses yeux.

T I R É S I A S.

Ce sinistre sacrifice m'inspire le plus horrible effroi... Quels sont les signes que vous distinguez dans ses viscères ?

M A N T O.

Mon père ! que signifie ce phénomène ? Les entrailles n'ont point ce mouvement léger & ordinaire des autres victimes ; elles agitent avec vio-

lence ma main qui les touche. Un nouveau sang se précipite des veines : le cœur desséché , malade , semble se cacher & s'enfoncer ; les veines elles-mêmes sont livides ; je ne trouve point la plus grande partie des fibres , le fiel est noir , le foie est flétri , couvert d'écume ; ce foie , présage toujours funeste pour les Monarchies , ce foie se partage en deux sommets. (*On observait avec une scrupuleuse attention la sommité du foie des victimes. Les Anciens croyaient que la nature n'en produisait communément qu'une , & que lorsqu'on en découvrait deux , c'était un malheur certain qui menaçait les Rois & les Empires.*) Mais cette membrane légère qui cache ces deux sommets , nous annonce que les Dieux envelopent encore un grand mystère dans les ténèbres... La partie des entrailles qu'on jette aux ennemis est gonflée , & les sept veines qui la composent sont horriblement tendues : (*On divisait les entrailles en deux parties : l'une était offerte aux amis , l'autre était jetée aux ennemis. Souvent cette division ne se faisait que mentalement & par la pensée. Quand ces parties étaient tendues , c'était un présage de guerre.*) j'y trouve une ligne oblique qui confond le partage des ennemis & celui des amis..... L'ordre de la nature est détruit : aucune partie n'est en sa place , tout est inversé. Le poumon qui renferme l'ame n'est pas à droite : le cœur n'incline pas sur la gauche. La

membrane qui envelope les intestins (*l'épiploon.*) ne leur présente point la douceur de ses plis mollement arrondis. Quelle monstrueuse confusion ! (*elle regarde la genisse.*) toutes les loix de l'utérus sont violées : examinons quel est ce fardeau qui pèse sur les entrailles de cette genisse.... O crime ! elle a conçu , & le fruit qu'elle porte n'est pas en sa place : dans celle qu'il a usurpée , il surcharge sa mère : il remue ses jointures en gémissant , il fait en tremblant de faibles efforts pour s'affranchir : son sang épanché a noirci les fibres ; son tronc informe essaie de se tenir sur ses jambes débiles : il se lève en vain , il présente aux sacrificateurs ses cornes vouées aux Dieux ; ses viscères échappent à mes mains. Mon père ! ces mugissemens que vous entendez , ne sont point ceux d'un troupeau vivant , c'est la flâme qui mugit en ce moment , c'est le foyer sacré qui fait retentir ces sons.

Œ D I P E.

Dites-moi enfin ce que signifient ces monstrueux augures : je les entendrai d'une oreille intrépide ; les derniers maux rappellent tout le courage.

T I R É S I A S.

Vous envierez ceux que vous souffrez à présent.

Œ D I P E.

Désignez-moi le seul que les Dieux veulent que

je punisse. Qui a souillé ses mains dans le sang de Laïus ?

T I R É S I A S.

Ni les oiseaux planans dans les airs , & dont nous avons consulté le vol , ni les fibres arrachées des entrailles vivantes , ne sauraient encore nous apprendre son nom. Il faut tenter une autre voie , il faut , pour le savoir , évoquer des plages de l'éternelle nuit , l'ombre de Laïus lui-même ; conjurons l'implacable divinité de Pluton , attirons dans cette terre le peuple des Mânes. Chargez quelque Thébain de cette commission sacrée , car le diadème qui ceint votre front ne permet point de descendre vous-même chez les ombres. *(D'autres Rois , tels qu'Enée , Ulysse & Thésée , sont descendus aux Enfers ; mais Grutère croit que c'est ici une allusion flatteuse que le Poète fait aux Empereurs Romains que l'on mettait au rang des Dieux du Ciel après leur mort , & jamais au nombre des Dieux Infernaux).*

Œ D I P E.

Vous , le plus grand après moi , dans cet Empire , Créon ! cet emploi pénible vous regarde encore.

T I R É S I A S (*au Chœur.*)

Peuple ! tandis que l'abîme du Stryx va s'ouvrir pour nous , faites retentir les voûtes de

ce Temple des louanges de Bachus, votre concitoyen.

S C È N E I I I.

LE CHŒUR.

(*Hymne à Bachus.*)

O Dieu à la chevelure flottante , & dont la main porte un pampre fléchissant sous la grappe ; brillant ornement du Ciel ! élève de l'autre de Nyssa , (*ce Dieu y fut élevé par les Naiades , Nymphes des Eaux ; allégorie ingénieuse par laquelle les Anciens ont montré qu'il fallait mêler l'eau avec le vin.*) toi qui armes sans cesse d'un thyrses tes bras si délicats ; ô Bachus ! la noble Thèbes , ta patrie , t'adresse ses prières & ses vœux ! Tourne les yeux vers la terre qui te donna le jour : par l'éclat de ta beauté céleste , viens dissiper nos nuages , ces tristes menaces de l'Erebe , cet avide destin qui nous dévore.

Tu te plais à parer ta tête des fleurs du Printemps , à ceindre ton front d'un lierre chargé de ses grappes noires , à laisser tes cheveux errer à l'aventure , & quelquefois à les captiver avec un nœud , à te montrer avec la parure que tu pris jadis , lorsque craignant ta marâtre jalouse (Ju-

non.) tu voulais déguiser ton sexe , imiter les Vierges vermeilles : depuis ce tems tu préfères cette parure charmante & voluptueuse ; ton sein est découvert , tu portes une robe traînante. Sous ce brillant habit qui cachait les lions , tes courriers , tu parus sur ton char aux yeux des peuples des plages de l'Aurore , peuples fortunés qui boivent les eaux du Gange , & qui franchissent les torrens de l'Araxe.

La tête couronnée de guirlandes , le vieux Silène te suit sur sa ridicule monture : tes Prêtres abandonnés à l'excès de la joie célèbrent tes orgies. Les Bessarides accompagnent ta brillante pompe. Tes Edoniens (*les Thraces.*) font trembler sous leurs pieds la cime du Pangée , (*Promontoire près de la Macédoine.*) & les côteaux du Pinde. Les Ménades mêlées aux filles de Cadmus , les Ménades dénaturées volent sur les pas du Dieu descendant d'Ogyx : (*Roi de Thèbes & l'un des ancêtres de Bacchus.*) elles se couvrent les flancs de la peau de l'animal qu'on lui sacrifie. (*Le bouc. On l'immolait à Bacchus, parce qu'il faisait mourir la vigne dont il mangeait les racines.*)

Les Thyades que ta divinité inspire , répandent leurs cheveux sur leurs épaules : toujours armées du thyrsé , elles l'agitent avec moins de fureur depuis la mort de Penthée , qui calma leur en-

thousiasme , en leur faisant voir l'atrocité de ce crime qui leur paraît étrange.

La tante de notre Dieu , Ino , fille de Cadmus , jointe au chœur des Néréides , maintenant nouvelle Déesse des Ondes , règne dans l'Empire de Neptune avec son fils , le jeune Palémon que le sang unit à Bacchus.

Dieu puissant ! les pirates de la mer Tyrrénienne t'avaient enlevé , & soudain les flots se calment ; cette mer semble une prairie aux yeux des brigands ; les mâts , des pampres ; les cordages , des lauriers ; les bancs , des branches sur lesquelles les oiseaux viennent faire éclater leur ramage ; les rames , des lierres ; le haut du navire , l'extrémité d'une vigne. Sur la proue , les ravisseurs croient entendre frémir le lion d'Ida ; & sur la poupe , voir étendu le tigre du Gange : tous alors éperdus se jettent dans les flots ; ils y déposent leur forme première ; leurs bras tombent , leurs poitrines s'affaissent & diminuent , leurs mains racourcies s'attachent à leurs flancs , leurs dos nagent sous l'onde sans être submergés ; l'extrémité de leurs corps n'est plus qu'une queue en croissant , qui fend les vagues. Nouveaux dauphins , ils s'attachent encore à suivre les vaisseaux dont ils aperçoivent les voiles.

Le riche fleuve de Lydie (*le Pactole.*) te transporta sur ses riches ondes , & te déposa sur ses rives après avoir franchi son cours impétueux. Le barbare
Messagète

Messagète qui s'abreuve de sang mêlé avec du lait, détendit ton arc, laissa reposer tes traits, & t'offrit l'hospitalité. Le Royaume de Lycurgue (*Roi de Thrace.*) sentit la force de ton courage, tu fis trembler les Daces féroces, & les enfans de Borée, ces Scythes cruels & changeant sans cesse de demeures : tu donnas l'alarme à ces peuples que baignent les Méotides glacés, à ceux que dominant l'astre de l'Arcadie, & le Boote. (*Le premier est l'Ourse, ou Calisto ; le second est le Bouvier.*)

Notre Dieu a dompté les Gélon errans. Par lui, les superbes filles du Thermodon ont quitté leurs armes, abandonné leurs flèches, pris le Thyrsé, & sont devenues de nouvelles Ménades. Il a couvert le Cythéron sacré du sang des enfans d'Ophion. (*un des Thébains, né des dents du serpent de Cadmus.*) Par sa puissance, les filles de Prétus sont devenues habitantes des bois, & par leur punition, Bachus s'est vu adoré dans Argos en présence de sa marâtre. (*Les filles de Prétus Roi d'Argos, fières de leur beauté, se préférèrent à Junon. Bachus, pour les en punir, aliéna leur raison. Elles se crurent changées en vaches & s'enfuirent dans les bois. Junon en fut si touchée, qu'elle oublia la haine qu'elle avait eue jusques-là pour Bachus.*)

Naxos que les flots d'Egée couronnent, Naxos mit dans son lit une Princesse délaissée qui trouva dans le Dieu de Thèbes un amant plus digne d'elle. Par

lui, le rocher de Nyctelie donna naissance à une onde pure dont le ruisseau en murmurant alla fendre le gazon, & fertiliser les fucs de ces plaines : plaines heureuses de Lesbos que ce Dieu enrichit encore de sources de lait & du délicieux présent du miel.

Mais on conduit en pompe dans les Cieux sa nouvelle épouse. Le bel Apollon chante l'épithalame divin, les deux Amours secouent tous leurs flambeaux, Jupiter dépose la foudre qu'il cesse d'aimer alors que Bacchus paraît.

Tant que les astres brillans du monde continueront de parcourir leurs orbites, tant que l'Océan environnera la terre de ses flots, que la Lune en son plein diminuera ses croissans, que l'étoile du jour nous annoncera l'approche de l'aurore; tant que l'Ourse immortelle craindra de se plonger dans l'onde, nous ne cesserons d'adorer les graces & les charmes du Dieu de la liberté. (*Liber, surnom de Bacchus.*)



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, CRÉON.

ŒDIPE.

QUELQUE malheur qu'un visage si triste m'annonce, dites-moi cependant quelle tête il faut frapper pour apaiser les Dieux.

CRÉON.

Vous voulez que je parle : la crainte veut que je me taise.

ŒDIPE.

Si Thèbes expirante ne saurait vous émouvoir, ferez-vous insensible à la chute d'un trône auquel vous pouvez prétendre ?

CRÉON.

Vous ferez dans la peine la plus cruelle quand vous ferez ce que vous voulez savoir.

ŒDIPE.

Non, l'ignorance où je suis est un remède trop lent pour nos maux. Voulez-vous donc me cacher le secret du salut public qui est dans vos mains ?

G 2

C R É O N.

Quand le remède est si honteux, il est bien dur de guérir.

Œ D I P E.

Parlez enfin, ou vous apprendrez ce que peut un Roi irrité.

C R É O N.

Souvent les Rois haïssent les explications qu'ils ont exigées.

Œ D I P E.

J'enverrai dans l'Erèbe ta vile tête pour tout mon peuple, si tu ne m'apprends soudain cet affreux secret.

C R É O N.

Permettez-moi de me taire : c'est la plus légère grace qu'on puisse demander à un Roi.

Œ D I P E.

Le silence obstiné est quelquefois plus fatal aux têtes couronnées, que tout ce que l'on cherche à leur déguiser.

C R É O N.

Que peut-on obtenir, si l'on n'obtient pas de se taire ?

Œ D I P E.

Ne pas répondre à son Roi qui l'ordonne, c'est le trahir.

CRÉON.

Vous le voulez : écoutez-moi du moins sans colère.

ŒDIPÉ.

Peut-on en avoir contre ceux à qui l'on fait tant de violence pour parler ?

CRÉON.

Assez loin de cette ville , est un bois rempli d'yeuses noires , auprès du vallon que Dirce arrose : des cypres plus hauts que ces yeuses , y donnent un ombrage toujours verd & lient de leurs têtes chênues toute la forêt qu'ils couvrent. On y trouve des chênues courbés qui étendent leurs branches languissantes que les années & le tems destructeur réduisent en pourriture ; leurs racines sont détachées de la terre ; ils ne se soutiennent plus qu'en s'appuyant sur les troncs d'alentour. On y voit des lauriers sauvages aux feuilles amères , des tilleuls légers , des Myrtes de Paphos , des aulnes qui doivent ramer sur les vastes mers , des pins exposés au soleil , & présentant aux zéphirs leurs troncs sans aucuns nœuds. Au milieu du bois , est un arbre énorme dont l'ombre épaisse est fatale à tous ceux qui l'entourent ; ses branchent occupent un vaste espace ; il descend & protège seul toute la forêt. Dans le bas , une eau triste & dormante , toujours privée des rayons du soleil , croupit

& garde un froid éternel ; un marais bourbeux environne cet odieux étang. A peine le vieux Tiréfiàs y a mouillé son pied , que soudain la nuit a paru : on y construit un bûcher , on y porte la flamme : le Devin couvre son corps d'un vêtement lugubre , il se frappe de front : son manteau noir tombe jusqu'à terre , il s'avance tristement sous cet habit funèbre ; avec l'Être mortel , il forme une couronné qui couvre ses cheveux blancs. Par son ordre , on traîne par derrière des brebis & des génisses noires : la flamme dévore les viandes sacrées , les victimes vivantes se débattent dans le feu.

Tiréfiàs évoque les mânes , ainsi que le Dieu qui les préside & qui régit le lac de la mort ; il commence les hymnes magiques : d'une voix terrible & menaçante , il chante tout ce qui peut appaiser ou contraindre les ombres légères. Il jette en libation le sang sur le foyer sacré , il brûle les victimes entières , l'âtre est inondé de leur sang. Sa main répand en abondance le lait & la liqueur de Bachus : développant enfin toute l'étendue de sa voix , & regardant la terre , il implore l'Enfer par des sons effrayans.

Soudain nous entendons aboyer tous les chiens d'Hécate , & trois fois le vallon retentit de leurs clameurs horribles ; la terre tremble sous nos pieds.

» On m'écoute , s'écrie le Devin ; on se rend

» à mes vœux. L'aveugle cahos s'entr'ouvre, on
 » fraye aux sujets de Pluton une route vers la terre,
 » la forêt s'abaisse, les sommets des arbres sont
 » ébranlés, les chênes se fendent, l'horreur a failli
 » toute l'étendue du bois; la terre se retire, elle
 » gémit dans ses fondemens, & soit que l'Achéron
 » souffre impatiemment de se voir révélé au jour,
 » soit que la terre se prépare à donner un passage
 » aux morts, ce tremblement annonce une dissolu-
 » tion éclatante : ou c'est peut-être le chien aux
 » trois têtes qui de fureur secoue ses chaînes
 » effrayantes..... "

La terre se fend, & forme une ouverture
 immense. J'ai vu moi-même les pâles Divinités se
 promener avec les Ombres; j'ai vu le lac de l'oubli
 & la véritable nuit : mon sang glacé s'est arrêté dans
 mes veines. Les cruelles furies s'élancent; tous les
 frères sortis de la dent du dragon de Dircé sont
 sous les armes. Nos yeux découvrent le Sphynx,
 fléau vorace des enfans d'Ogyx; la farouche Erinny
 agitant son fouet retentissant, & l'aveugle fureur
 & l'horreur; tout ce que produisent & recèlent les
 ténèbres éternelles; le deuil qui s'arrache les
 cheveux, la maladie qui soutient avec peine sa tête
 appesantie, la vieillesse fâcheuse à elle-même, la
 crainte dont les pas chancellent.

Le courage nous abandonne. Manto elle-même,
 accoutumée aux évocations infernales du vieillard,

Manto est saisie d'épouvante : mais son intrépide père , devenu plus audacieux encore par la perte de ses yeux , appelle toutes les ombres légères : nous les voyons voltiger soudain comme des nuages légers , & respirer l'air que nous respirons. Elles surpassent le nombre des feuilles de l'Eryx & des fleurs que l'Hybla produit au printemps. Cet essain volumineux des mânes est plus serré que tous les flots de la mer Ionienne , que tous les oiseaux passagers que les menaces de l'hiver rassemblent sur les bords du Strymon , que toutes les neiges qui tombent sous l'astre de Calisto. Tremblans , éperdus à la voix de Tirésias , ils remplissent toutes les retraites du bois de Dircé. Le premier qui a paru , c'est Zéthus tenant encore par ses cornes le taureau redoutable : Amphion nous montre cette lyre harmonieuse dont les sons élevèrent nos murailles. La superbe Niobé réunie enfin à tous ses enfans , porte devant nous sa tête altière , & sans rien craindre désormais , elle compte orgueilleusement les quatorze ombres qui suivent ses pas. Mère dénaturée , la furieuse Agavé la suit avec ses Ménades qui mirent en pièces un de nos Rois. (*Penthée.*) Ce Prince malheureux vient lui-même après elles , déchiré encore , & le visage toujours menaçant.

Enfin , appelé plusieurs fois , baissant la tête de honte , éloigné des autres mânes & se cachant

lui-même , le triste Laïus , forcé par les vœux redoublés du Devin , nous montre aussi ses traits , & découvre son visage. Je frissonne d'horreur en vous rapportant ce que j'ai vu : tous ses membres sont encore souillés d'un sang si indignement versé ; ses cheveux dans le plus affreux désordre , d'une malpropreté révoltante , ses cheveux ombragent son front : il s'écrie d'une voix furieuse : » O race barbare de Cadmus ! race qui te plais sans relâche à » répandre le sang de tes proches ! que ne te contentes-tu de les immoler avec des Thyrses ? tu ferais bien » moins coupable si tu déchirais seulement ses enfans dans la fureur de Bacchus.

» L'amour d'une mère pour son fils est le plus grand crime de Thèbes. O ma patrie ! ce n'est » pas la colère du Ciel , c'est un forfait abominable » qui te perd. Le fléau qui te désole ne vient point » des souffles fatals & destructeurs de l'Auster , ni » de la sécheresse mortelle dont tu te plains : ton » Roi sanglant en est l'unique cause ; il est mon » assassin , & pour prix de ma mort , il usurpe » mon sceptre , il me ravit ma femme... Sa mère... » Fils odieux ! mais sa mère est plus odieuse encore : » enfant toujours funeste au sein malheureux qui » t'a porté ! il renverse la nature , il donne des fils » à sa mère , & ce qu'on voit à peine dans les » animaux , il se donne des frères à lui-même.

» Assemblage monstrueux, & plus incompréhensible
 » que ce Sphynx vaincu par lui-même !

» C'est toi, malheureux, dont la main sanglante
 » régit mon sceptre ! toi que ton père, sans ven-
 » geance encore, va persécuter avec toute ta ville :
 » je conduirai les Furies armées de tous leurs
 » monstres pour éclairer ta couche nuptiale, je
 » détruirai ta maison incestueuse, j'écraserai tes
 » Pénates dans une guerre impie....

» Thébains ! éloignez de vos frontières, exilez
 » votre Roi : quand ses pieds funestes ne souilleront
 » plus votre terre, vous la verrez se couvrir de
 » verdure & de fleurs nouvelles, l'air deviendra
 » pur, les forêts reprendront tous leurs attraits,
 » & la mort, la peste, la maladie, les souffrances,
 » la douleur, ses dignes compagnes, sortiront de
 » Thèbes avec lui.

» Envain il voudra s'arracher à la vie ; je rendrai
 » tous ses efforts impuissans, il vivra : je le retiendrai
 » sur la terre : il faudra qu'il y rampe, incertain
 » de sa route, cherchant tristement son chemin,
 » comme les vieillards, à l'aide d'un bâton.

» Privez-le de la terre, je le priverai du Ciel «.

Œ D I P E.

L'épouvante & l'effroi me saisissent. On m'accuse
 d'avoir commis tout ce que je craignais de com-
 mettre. Mais Mérope toujours & fidèlement unie

à la couche de Polybe , Mérope me justifie ; Polybe vivant encore , atteste que je ne suis point un parricide : les deux auteurs de mes jours me défendent contre tous les soupçons de meurtre ou d'inceste. Qui pourrait m'en accuser ? Laïus n'était plus , long-tems avant que j'aie porté mes pas en Béotie..... Est-ce Tirésias qui s'est trompé ? est-ce quelque Divinité jalouse qui veut m'accabler sous un tel soupçon ?... Je commence à deviner l'intrigue. Créon ! Tirésias fait parler les Dieux en votre faveur ; mon sceptre où vous aspirez vous a fait imaginer cette perfidie.

C R É O N.

Moi , que je chasse ma sœur de son trône ! quand même la foi sacrée que je dois aux Lares de mes ancêtres , ne me contiendrait pas inviolablement dans mon devoir , la fortune des Rois éternellement agitée , m'ôterait seule l'envie de régner. Affranchissez - vous vous - même de ce fardeau , tandis que vous le pouvez encore avec sûreté ; n'attendez pas qu'il vous opprime , & allez chercher le repos dans un rang moins brillant.

Œ D I P E.

Quoi ! vous m'exhortez à quitter ma couronne !

C R É O N.

C'est un avis que je donnerais à ces Rois mêmes que rien ne forcerait d'abdiquer la Royauté. Pour

vous, Œdipe, il est nécessaire que vous subissiez votre sort.

Œ D I P E.

Cette marche dérobée est le plus infailible moyen des ambitieux : c'est en louant la médiocrité , en vantant les douceurs de la paix , le calme du sommeil , qu'ils se fraient un chemin au trône ; personne ne parle mieux du repos que les esprits inquiets & turbulens.

C R É O N.

Quoi ! une fidélité si longue n'est pas à l'abri de vos soupçons ?

Œ D I P E.

C'est par la fidélité que les perfides applanissent d'abord leur route pour nuire plus sûrement.

C R É O N.

Exempt des peines qui surchargent les Rois , je jouis de leurs dons ; les citoyens abondent dans mon palais ; il ne se passe pas un jour où je ne reçoive quelques faveurs nouvelles de votre sceptre ; souvent mon crédit procure encore aux autres les dignités , les richesses , la vie : que pourrait-il manquer à mon bonheur ?

Œ D I P E.

La première place. Jamais on n'est content de la seconde.

CRÉON.

Vous m'imputez un crime dont je n'ai jamais eu l'idée.

ŒDIPÉ.

Et vous, que ne m'imputez-vous pas ? Savez-vous l'histoire de ma vie ? Tirésias est-il bien convaincu que je sois coupable ? je le suis cependant à vos yeux..... Vous voulez me punir : eh bien ! je suis votre exemple, vous serez puni vous-même.

CRÉON.

Si je suis innocent ?

ŒDIPÉ.

Un crime douteux devient certain, quand il inspire la crainte aux Rois.

CRÉON.

Être effrayé par des craintes chimériques, c'est en mériter de véritables.

ŒDIPÉ.

L'accusé à qui l'on fait grace, est toujours en défense & devient l'ennemi de celui qui lui pardonne.

CRÉON.

Cette maxime rend odieux les Rois qui la suivent.

ŒDIPÉ.

Quand on craint si fort d'être odieux, on ne

fait pas régner : la crainte est la sauve-garde des Rois.

C R É O N.

Un Roi doit craindre , à son tour , ceux qui le craignent , & la crainte revient à son auteur.

Œ D I P E (*à ses Gardes.*)

Enchaînez ce coupable ; vous m'en répondez sur vos têtes..... Je retourne au palais.

S C È N E I I.

LE CHŒUR.

N O N , Œdipe ! vous n'êtes point la cause de nos maux. Ce n'est pas la destinée des Lambda-cides qui nous poursuit , c'est l'éternelle vengeance des Dieux irrités.

Depuis que le bois de Castalie a donné une ombre hospitalière aux enfans de Sidon ; que les citoyens de Tyr se sont baignés dans la source de Dirce ; depuis que fatigué de chercher dans le monde par l'ordre de son père , l'amoureux larcin du maître des Dieux , (*Europe.*) le fils du grand Agénor (*Cadmus.*) est venu se reposer sur nos terres , y adorer le pirate (*Jupiter.*) qui avait ravi sa sœur , y suivre , pour obéir à l'Oracle de Delphes , une vache errante qui n'avait jamais porté le joug ,

y fixer enfin sa demeure , & donner à cette contrée le nom de Béotie , de celui de cette vache fatale : hélas ! depuis ce tems , la terre ne produit plus que des monstres pour nous ; c'est un serpent énorme plus haut que nos chênes , que tous les arbres de Chaonie , & dont la tête horrible est dans les Cieux , tandis que son corps rampe encore sur la terre : c'est une armée impie sortie des dents de ce monstre , qui vient couvrir les champs Thébains , effrayer les oreilles du bruit des clairons & du son retentissant de l'airain recourbé , faire entendre d'abord , au lieu des paroles si faibles de l'enfance , ces clameurs terribles que poussent les ennemis dans les batailles , & joncher nos guérêts des cadavres de leurs frères , digne race de serpent , race affreuse dont la carrière ne fut que d'un jour , & qui née avec l'étoile du matin , n'était déjà plus quand Hespérus annonça le retour de la nuit , race monstrueuse qui épouvanta l'étranger de Sidon par ses combats atroces. Elle fut retranchée enfin , & la terre fit rentrer dans son sein cette jeunesse dénaturée qui venait d'en sortir.

Hélas ! pourquoi la triste semence de nos guerres civiles n'est-elle pas anéantie avec ces monstres ? Noble patrie d'Hercule , ô Thèbes ! pour quoi vis-tu encore des guerres fraternelles !

O petit-fils de Cadmus ! (*Actéon.*) l'éclat de ton front s'est évanoui : nouveau cerf , tu précipi-

tes ta fuite : pour éviter tes chiens avides , tu par-
cours les montagnes , les bois , les défilés , les
rochers ; tu crains la plume légère que Zéphyre
emporte , tu as peur des pièges tendus par toi-
même , tu arrives enfin au bord de cette même
fontaine où tu vis tous les charmes de la Déesse
dont la pudeur est si sévère , tu n'y découvres plus
que tes bois & ta triste métamorphose.

A C T E I V.

S C È N E P R E M I È R E.

ŒDIPE, JOCASTE.

Œ D I P E.

MON ame se replie sur mes chagrins , & re-
prend toutes ses frayeurs. Les Dieux du Ciel &
de la Terre s'accordent à me rendre coupable de
la mort de Laius ; mais mon cœur , garant plus
sûr que tous les Dieux , mon cœur proteste de
son innocence. Je me rappelle pourtant qu'un
jour dans un passage étroit , je rencontraï , jeune
encore , un vieillard superbe qui voulut m'éloi-
gner de son char ; je le frappai avec ma massue ,
& l'envoyai à Pluton. Mais c'était loin de Thè-
bes , & dans l'endroit où la Phocide montre trois
chemins aux voyageurs. Epouse adorée ! éclair-
cissez

tissez mon doute. Dans quels climats expira Laïus ? Termina-t-il sa carrière à la fleur de ses années , ou déjà courbé sous leur poids ?

J O C A S T E.

Il était entre les deux âges , plus près cependant de la vieillesse.

Œ D I P E.

Votre premier époux marchait-il environné de gardes ?

J O C A S T E.

Oui , mais ils s'étaient égarés dans une route tortueuse & pénible : il n'en avait plus qu'un petit nombre quand il fut frappé.

Œ D I P E.

Quelqu'un d'eux mourut-il en défendant son maître ?

J O C A S T E.

Un seul , vertueux & fidèle , un seul eut cette triste destinée.

Œ D I P E.

Je tiens le coupable. . . le nombre & le lieu s'accordent. . . Combien d'années se sont écoulées ?

J O C A S T E.

Depuis ce malheur , nous sommes dans la dixième moisson.

SCÈNE II.

Un Vieillard, ŒDIPE.

LE VIEILLARD.

LE peuple de Corinthe vous appelle au trône de votre père. Polybe vient d'obtenir l'éternel repos.

ŒDIPE.

En combien de manières la fortune cruelle me poursuit !... Quel sort m'a privé de mon père ?

LE VIEILLARD.

Son ame usée s'est détachée sans douleur.

ŒDIPE.

Mon père n'est donc pas assassiné ! en voici le garant ; je suis donc pieux encore , je puis lever au ciel mes mains pures , je ne suis point souillé du crime dont on m'accuse... Mais hélas ! la plus redoutable partie de ma destinée reste douteuse.

LE VIEILLARD.

Venez. L'héritage paternel dissipera bientôt toutes vos craintes.

ŒDIPE.

En rentrant dans cet héritage , je redoute ma mère.

LE VIEILLARD.

Vous redoutez cette mère si tendre qui ne forme plus de vœux que pour votre retour ?

ŒDIPÉ.

C'est sa tendresse même qui m'éloigne d'elle.

LE VIEILLARD.

Vous délaissez une veuve infortunée.

ŒDIPÉ.

Tu me rends toutes mes craintes.

LE VIEILLARD.

Eh ! quelles sont donc ces craintes étranges qui oppressent votre cœur ? Parlez : mon ame est accoutumée à garder les secrets des Rois.

ŒDIPÉ.

L'oracle de Delphes m'a prédit que je serais l'époux de ma mère.

LE VIEILLARD.

Frayeur vaine ! chimérique terreur ! Mérope n'est point votre mère.

ŒDIPÉ.

Eh ! quel fruit attend-elle d'un enfant supposé !

LE VIEILLARD.

Le trône. Les enfans donnent aux têtes couronnées une confiance superbe.

ŒDIPÉ.

Révèle-moi le secret de la couche qui m'a fait naître.

LE VIEILLARD.

Ces mains que vous voyez vous présentèrent à votre père.

ŒDIPÉ.

Tu me présentas à mon père ? Eh ! de qui me tenais-tu ?

LE VIEILLARD.

D'un berger du Cythéron glacé.

ŒDIPÉ.

Quel hasard t'offrit à sa rencontre dans les bois de cette montagne ?

LE VIEILLARD.

J'y gardais mes troupeaux.

ŒDIPÉ.

Quelles marques distinctives as-tu trouvées sur mon corps ?

LE VIEILLARD.

Vos pieds sont percés : vous tirez votre nom de cette enflure & de cette difformité.

ŒDIPÉ.

Qui m'a pu donner à toi ?

LE VIEILLARD.

Un pâtre des troupeaux du Roi, le chef des autres pâtres.

ŒDIPÉ.

Son nom ? . .

LE VIEILLARD.

Je ne fais. La mémoire s'éteint dans la vieillesse ; tout languit & se perd à cet âge.

ŒDIPÉ.

Pourrais-tu reconnaître cet homme ?

LE VIEILLARD.

Peut-être. La plus légère marque rappelle souvent ce qui est effacé de la mémoire.

ŒDIPÉ (*à ses Gardes.*)

Que tous mes pasteurs amènent leurs troupeaux devant cet autel. Allez, volez, appelez les ministres fidèles.

LE VIEILLARD.

Laissez ce mystère que la raison ou la fortune vous dérobe : souvent la vérité est bien funeste à qui la découvre.

ŒDIPÉ.

Peut-elle me révéler rien de si abominable que ma crainte ?

LE VIEILLARD.

Un malheur annoncé par tant d'alarmes, ne

peut être qu'un malheur effroyable. L'intérêt de l'Empire est lié à celui de son Roi : sachez vous arrêter au bord du précipice ; les destins s'expliqueront assez sans vous. Il y a trop de danger à vouloir fonder un état malheureux.

Œ D I P E.

Il n'est plus de danger dans l'extrémité.

L E V I E I L L A R D.

Quoi ! vous ambitionnez un sang plus noble que celui des Rois ! Ah ! contentez-vous du père que le hasard vous donna.

Œ D I P E.

Dussé-je m'en repentir , je veux m'assurer de mon véritable sang..... J'apperçois le vieillard qui régissait les troupeaux de Laïus : c'est Phorbas : te rappelles-tu son nom & ses traits ?

L E V I E I L L A R D.

Mon cœur sourit à sa vue. Sans le remettre entièrement , son visage ne m'est pas inconnu..... (à Phorbas.) Berger ! quand Laïus vivait encore , n'as-tu jamais guidé tes troupeaux aux pâturages du Cytéron ?



SCÈNE III.

PHORBAS, le Vieillard, ŒDIPE.

P H O R B A S.

CHACQUE été, ils y bondissaient sur l'herbe nouvelle.

L E V I E I L L A R D.

Me connais-tu ?

P H O R B A S.

Ma mémoire hésite & chancelle.

L E V I E I L L A R D.

N'as-tu jamais exposé d'enfans ?..... Tu te troubles ! Parle..... Pourquoi ton visage change-t-il de couleur ?..... Tu cherches des paroles ! Ah ! la vérité hait les détours.

P H O R B A S.

Pasteur ! tu me rappelles une aventure bien ancienne, & que les ans avoient effacée.

, Œ D I P E.

Explique-toi, ou la douleur t'y forcera

P H O R B A S.

J'ai donné un enfant à ce berger : mais, inutile don ! Il n'a pu vivre, & sans doute il est privé du jour.

LE VIEILLARD.

Que les Dieux écartent ce préface ! Il vit cet enfant précieux , & puisse-t-il vivre long-tems encore !

ŒDIPÉ (à *Phorbas*.)

Pourquoi es-tu en doute sur sa vie ?

P H O R B A S.

A sa naissance , ses deux pieds furent percés d'un fer brûlant qui les liait ensemble. Une enflûre , effet naturel de cette plaie , porta la suppuration dans le corps de l'infortuné.

LE VIEILLARD (à *Œdipe*.)

Cessez enfin vos demandes ; votre destinée s'éclaircit.

ŒDIPÉ (à *Phorbas*)

Cet enfant , quel était-il ?

P H O R B A S.

C'est un secret confié à ma fidélité.

ŒDIPÉ (à *ses Gardes*.)

Hola , des flammes. Les tourmens sauront bien t'arracher ce secret..... Pardonne-moi , ô vieillard ! pardonne-moi ces cruelles extrémités. La vengeance est sous ma main , tu le vois : dis-moi la vérité, Quel est mon père ? quelle est ma mère ?

PHORBAS.

Votre mère ! c'est votre femme.

ŒDIPÉ.

O terre ! ouvre tes abîmes. Dieu des ténèbres, Souverain des Ombres, entraîne-moi au fond du Tartare !... J'ai fait rétrograder l'ordre de la naissance.... Citoyens ! amassez des pierres , écrasez ma tête criminelle... Percez-moi de tous vos traits... Femmes ! frères ! armez vos mains contre un monstre.... Peuple que la peste dévore ! embrâsez-moi de tous les feux de vos bûchers.... Horreur de mon siècle , vagabond , odieux au ciel , perturbateur de la nature , & dévoué à la mort dès l'instant que j'ai vu le jour.... O ma mère ! rends ton ame , ose faire ce sacrifice pour un si grand forfait.... Œdipe ! retourne en ton palais , & félicite Jocaste d'avoir augmenté sa famille.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

S'IL m'était permis de me faire une destinée selon mes desirs , je ne voudrais confier mes voiles qu'aux zéphirs , & mes antennes ne trembleraient jamais sous le soufle impétueux des Autans. Un air doux & frais tiendrait mon navire en équilibre ,

& le conduirait sans crainte sur les flots. Une vie paisible verrait couler mes jours sereins.

Un jeune téméraire (*Icare.*) fuyant le Roi de Gnoffe (*Minos.*), veut s'élancer dans les airs à l'aide d'une invention nouvelle; il prend un essor plus sublime que les oiseaux véritables, & pour prix de son audace, il tombe dans une mer à laquelle il fait prendre son nom. Son père plus sage soutient son vol dans le milieu des nues; là, il attend son fils, malheureux oiseau, & semblable au rossignol qui tremblant à la vue d'un épervier menaçant, rassemble ses petits, il gémit en voyant se précipiter dans l'onde le compagnon chéri de son voyage audacieux.

Tout ce qui n'est plus en mesure, penche au bord d'un précipice..... Mais qu'entends-je? le portique du palais retentit! un Ministre d'Œdipe se frappe tristement la tête!..... Quelle calamité nouvelle nous apportez-vous?



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COURIER.

INSTRUIT de la destinée de sa naissance fatale, Œdipe s'accusant, se condamnant lui-même, Œdipe est accouru dans ce palais, aussi égaré, aussi furieux qu'un lion de Lybie, alors qu'il dresse sa crinière sur son front menaçant : la fureur est sur son visage, la rage est dans ses yeux ; il gémit, il éclate en murmures, son corps est inondé d'une sueur glacée : il écume, il menace, il exhale sa douleur profonde ; sa cruauté annonce je ne fais quoi d'horrible & de conforme à son destin. » Pourquoi retarder » mon supplice, s'écrie-t-il ? enfonçons ce glaive » dans mon cœur scélérat. Qu'on me brûle, qu'on » m'enfouisse sous un tas de pierres. Quelle » tigresse ou quel vautour daignera se jeter sur » mes entrailles ? O repaire de monstres ! Cythéron » maudit ! déchaîne-les contre moi : fais sortir de » tes bois des chiens enragés qui me dévorent : » par pitié, donne-moi une Agavé. O mon ame ! » pourquoi crains-tu la mort ! la mort seule peut » sauver mon innocence.

A ces mots, il tire son épée cruelle : » Pourrai-

» je, ajoute-t-il , pourrai-je expier un forfait si
 » énorme par le peu de peine qu'il en coûte pour
 » mourir ? un seul coup est-il capable d'effacer tant
 » de crimes ? mon père sera satisfait par mon trépas ,
 » mais , ma mère , mes enfans dont la naissance est
 » une abomination , ma déplorable patrie qui est
 » si horriblement punie pour moi ! comment
 » acquitter toutes mes dettes ? par le plus monf-
 » trueux assemblage , toutes les loix si distinctes
 » de la nature se sont vues réunies sur le seul
 » Œdipe. Imitons cette confusion dans mon sup-
 » plice. Que sans cesse je puisse vivre , mourir
 » & renaître pout éterniser mes tourmens. Mal-
 » heureux ! réunis toutes tes lumières , rends
 » durable ce qui ne peut se répéter , fais choix
 » d'une mort lente , invente un moyen pour
 » ne pas être confondu avec les morts , pour ne
 » pas vivre avec les vivans , meurs un peu moins
 » que ton père.... Tu balances , ô mon ame ! les
 » pleurs baignent mon visage , inondent mes joues..
 » Me contenter de pleurs ! mes yeux en ont assez
 » versé. Détachez de leurs orbites , qu'ils aillent
 » trouver leurs larmes. Arrachons-les , ils ont plu
 » à ma mère «.

Il dit , & sa fureur augmente. Un feu cruel est
 peint sur son visage menaçant , ses yeux impatiens
 s'empressent de subir leur sort. Plein de violence ,
 d'audace , de colère , de férocité , il gémit , frémit ,

lance ses mains sur ses joues ; ses yeux fixés se présentent, ils se prêtent à ses doigts cruels, & vont au-devant de leurs coups : il les arrache, les déracine, montre leurs globes, les déchire, ravage encore la retraite vuide qui les recelait, & se livre en désespéré aux plus affreux, aux plus inutiles transports.

Telle est son horreur pour la lumière du jour. Il lève ensuite la tête, & ne trouve plus que la nuit en regardant les Cieux. Rompant alors tous les lambeaux qui tenaient encore à sa vue, il dit à toutes les Divinités : » Épargnez du moins ma
» malheureuse patrie ; j'ai accompli vos décrets,
» j'ai subi mon sort, je me suis procuré une nuit
» digne de mon hymen. Voyez cette pluie de sang
» qui baigne mon visage, & ces veines rompues
» qui inondent ma tête «.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

VAINS jouets des destins, cédonz à leurs arrêts.
Tous les soins de l'humaine prudence ne sauraient
changer nos trames. Mortels, tout ce que nous
souffrons, tout ce que nous faisons, vient d'en-
haut. Les fuseaux que file l'impitoyable main de
Lachésis, sont invariables. Tout a sa marche cer-

taine dans la nature, & le premier de nos jours en détermine le dernier. Dieu lui-même ne saurait ôter leurs effets aux causes, & nulle prière ne saurait arrêter l'ordre du mouvement donné. Il est fatal à plusieurs de craindre leur destinée; cette crainte elle-même les y précipite..... La porte s'ouvre..... Hélas! c'est le malheureux aveugle qui vient ici sans guide.

S C È N E I I I.

ŒD I P E, le Chœur, J O C A S T E.

Œ D I P E.

C'EN est fait, je suis content, j'ai apaisé mon père, j'aime ces ténèbres. Quel Dieu propice a couvert ma tête de ce voile impénétrable? qui a donné ce prix à mon crime? le jour était mon complice, je me suis dérobé à lui.... O parricide! ce n'est pas à ta main que tu dois ce bienfait, c'est la lumière qui te fuit & qui t'abhorre.... Enfin ce visage, tel qu'il est, convient à Œdipe.

L E C H Œ U R.

Voici Jocaste furieuse, éperdue, qui porte ici ses pas rapides, semblable à la mère de Penthée portant la tête de son fils..... Elle est incertaine, elle souhaite & craint de parler à cet infortuné: son

désir l'emporte sur la pudeur , & la parole est sur les lèvres.

J O C A S T E (à *Œdipe* .)

Quel nom te donner ?... Mon fils ?... tu re-
cuses !... tu es toujours mon fils ,.... tu en rougis ,
tu détournes ta tête , & tes yeux qui ne sont plus ?

Œ D I P E .

Qui m'empêche de jouir de la douceur des ténè-
bres , qui me rend la vue ?... J'entends la voix de
ma mère , mon supplice est vain.... Il ne nous est
plus permis de nous trouver ensemble : criminels
tous deux , la vaste étendue des mers , la terre en-
tière doit nous séparer à jamais. S'il est un monde
au-delà des astres , au-delà du soleil , un de nous
doit l'habiter.

J O C A S T E .

Notre faute est celle du destin , la volonté seule
fait les coupables.

Œ D I P E .

O ma mère ! faites grâce à mes oreilles ; épar-
gnez-moi le son de votre voix : je vous en conjure
par ces tristes débris de mon corps mutilé , par les
fruits de nos fatales amours , par tout ce que nos
deux noms renferment de sacré & d'impie.

J O C A S T E .

O mon ame ! tu restes engourdie ! complice de
son crime , je n'ai pas encore partagé son supplice !

incestueuse, j'ai profané tout ce que la nature a de plus saint.... Mourons, chassons de mon corps mon ame criminelle. Mère exécration, quand le maître des Dieux lancerait sur moi les trois dards de sa foudre, je serais encore trop peu punie. Ne nous occupons plus que du genre de ma mort. Œdipe ! si en effet tu es parricide, prête ta main à ta mère, & ton crime sera entier : prends ton épée, elle a ravi l'ame de mon époux.... Mon époux ! pourquoi lui donner ce nom ? il est mon beau-père (*elle avait épousé le fils de Laïus*).... Est-ce moi-même qui plongerai ce fer dans mon flanc ? l'enfoncerai-je dans ma gorge ?.... ma main ! tu ne saurais choisir la place convenable, perce plutôt ce sein qui fut fécond pour mon époux & pour mon fils.

(*Elle se tue.*)

L E C H Œ U R.

Elle est tombée sans vie, sa main est morte sur sa blessure..... L'abondance de son sang a rejeté cette épée.

Œ D I P E.

Dieu des Oracles ! Interprète de la vérité, tu ne m'avais condamné qu'à tuer mon père : voici cependant un second parricide ; je suis plus coupable que je ne craignais ; je tue encore ma mère. Dieu trompeur ! j'ai surpassé ton oracle impie.

Œdipe ! porte désormais dans le monde tes pas incertains & tremblans, marche dans une obscurité ténébreuse,

ténébreuse , & régis la nuit avec le seul secours de ta main ; va , précipite-toi , fuis , malheureux banni !.... prends garde encore de tomber sur ta mère....

O Thébains que la peste dévore & qui expirez sous ce fléau destructeur ! Je pars , je m'exile : relevez vos têtes que la douleur accable : sorti une fois de vos terres , l'air y redeviendra pur. Vous , dont l'ame échape , un moment encore , & vous vivrez , citoyens ! allez , secourez ces malheureux , j'emporte avec moi la contagion..... exhalaison cruelle ! frisson de la mort ! intempérie ! peste ! tous les maux de Thèbes ! venez , venez tous avec moi , je ne veux point d'autres guides que vous pour me conduire.

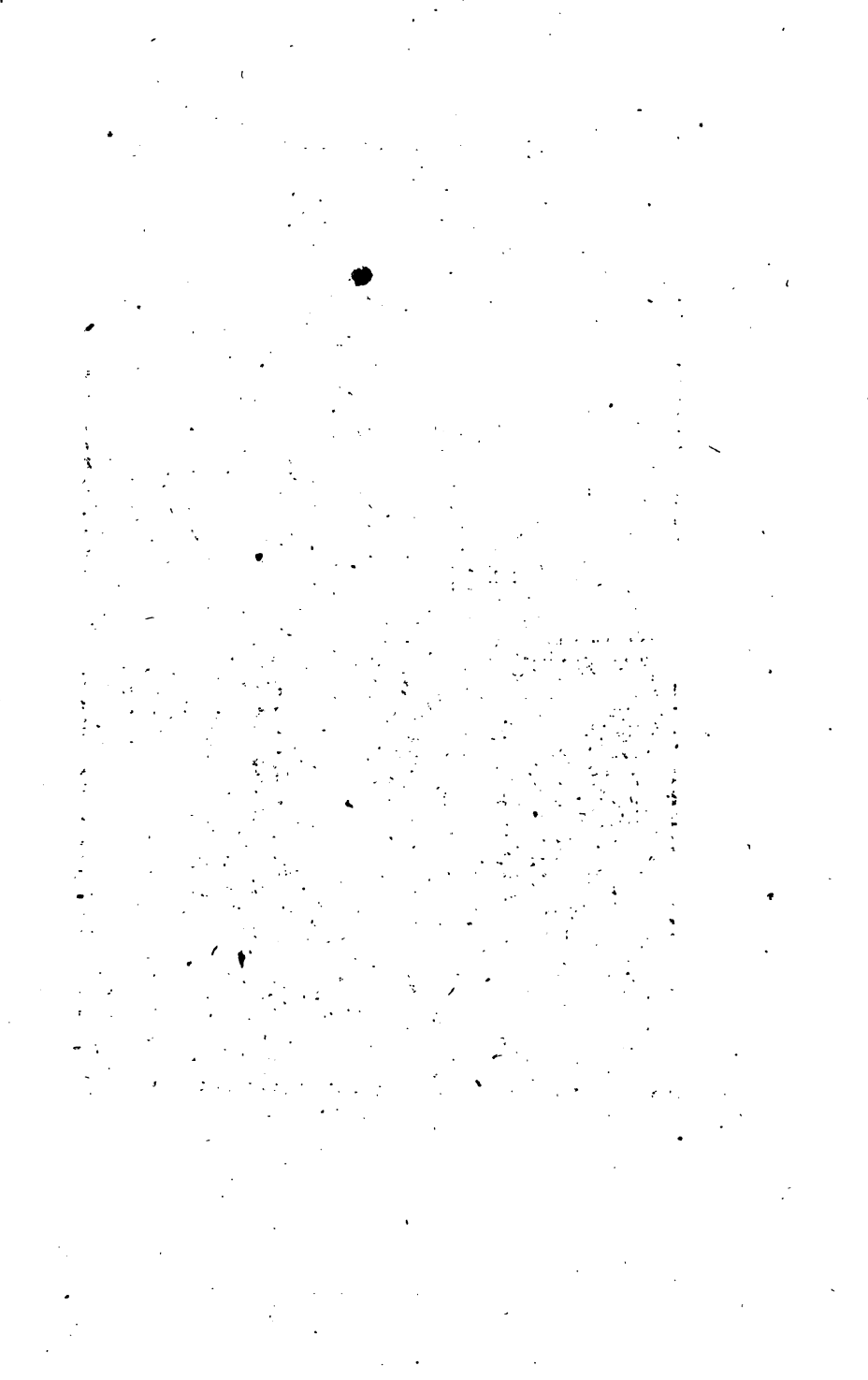
Si la richesse du style & l'abondance des images suffisaient pour faire le mérite d'une Pièce Dramatique , celle-ci devrait être mise au rang de nos meilleures Tragédies ; mais nous voulons plus de mouvement , plus de rapidité dans l'action , & ces deux qualités ne peuvent se trouver avec la déclamation. Il ne faut donc , comme nous l'avons déjà dit , il ne faut point juger Sénèque d'après l'ensemble de ses Ouvrages , mais apprécier ses idées ; faire attention à sa Poésie , & dépouiller ses beautés véritables des ornemens superflus sous lesquels il les étouffe à chaque instant. Il y a dans

son *Œdipe* des scènes très-intéressantes, & Sophocle qu'il a pris pour modèle, les lui a fournies presque en entier. On peut le comparer avec son original, & nous renvoyons à l'analyse que nous en avons donnée : c'est à-peu-près la même marche, la même simplicité dans le sujet ; mais la manière d'écrire est absolument différente, & l'énergie du Poète grec est préférable à toutes les fleurs de l'Auteur latin qui, de son côté, l'emporte par une précision souvent imitée, & rarement faisie.

Dans l'Histoire du Théâtre Français, nous parlerons des différens *Œdipe* que l'on a faits, tels que celui de Prévost, en 1605 ; celui de Sainte-Marthe, en 1614 ; ceux de Pierre Corneille, de Lamothe, & enfin celui de Voltaire, en 1718. Ce ne fut qu'après avoir vaincu des obstacles de tous les genres, que ce grand homme parvint à entrer dans la carrière, & son début sur la scène française nous fournira des anecdotes aussi curieuses qu'intéressantes.

C O S T U M E de Phorbas, ou Citoyen.

La tunique de dessus, de laine rouge & qui couvre les bras : celle de dessous, de lin : la ceinture bleue : le manteau ou *tribonnion* de couleur brune & découpé sur les bords : la chaussure noire, fermée & laissant voir la forme des doigts.





J. D. Dugouart del.

J. Goussier sculp.

CALCHAS .

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

HÉCUBE.	Un Vieillard.
TALTYBIUS.	ULYSSE.
AGAMEMNON.	ASTYANAX.
CALCHAS.	Un Courier.
HELÈNE.	POLIXÈNE, per-
PYRRHUS.	sonnage muet.
ANDROMAQUE.	Chœur de Troyennes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉCUBE (*seule.*)

QUICONQUE se croit bien assuré sur son trône,
 & dont une florissante cour suit aveuglément les
 loix ; qui vit sans crainte de la plus légère des
 déités, (*la Fortune.*) & dont le cœur crédule s'en-
 vre dans le bonheur ; qu'il jette les yeux sur moi
 & qu'il contemple Iliou : le sort ne donna jamais

aux Rois superbes de preuves plus éclatantes de leur fragilité.

Elle n'est plus cette Ville fameuse, l'ouvrage des Dieux & le rempart de la puissante Asie. (*Troye avait été bâtie par Apollon & par Neptune.*) En vain l'on vit arriver à son secours les habitans des sept embouchures du Tanais glacé, (*les Thraces conduits par Rhésus, leur Roi.*) ceux du Tigre qui recevant les premiers rayons du jour, va se perdre dans une mer que rougit l'aurore; (*le golphe Persique : Memnon, fils de l'Aurore, amena à Troye des secours de ces contrées.*) en vain pour nous défendre, les héroïnes de la Scythie ont délaissé les bords du Thermodon : (*les Amazones, conduites par Penthésilée.*) Pergame est détruite, ses pompeux édifices sont renversés, ses palais enflammés, la maison d'Assaracus est embrasée; cet horrible incendie n'arête pas les mains avides du vainqueur, & Troye brûlante est encore sa proie. La fumée de nos toits nous dérobe le ciel, & les cendres d'Illion ont terni le jour. Le Grec maintenant sans colère, le Grec contemple sa conquête : il est là debout, mesurant des yeux ses dix années de peines, & les croyant assez vengées, il est enfin sensible à l'affliction de notre ville : touché de son désastre, il se persuade à peine que ce soit son ouvrage. De toutes parts on entraîne, & on défigure les dépouilles de Dardanus : mille

carènes ne contiennent pas tant de riches butins.

O Dieux ennemis de ma patrie ! cendres d'Ilion ! mânes sanglans de mon époux enterré sous les débris de ton trône ! Ombres chéries de mes enfans ! c'est vous tous que j'en atteste : ces maux affreux qui nous accablent, & qu'annonça ma fille ; Hécube les avait déjà vus dans sa grossesse. Je ne craignis point de les publier : on n'ajouta pas plus de foi à mes oracles qu'à ceux de l'infortunée Cassandre. (*Cette fille de Priam & d'Hécube avait promis ses faveurs à Apollon, s'il lui accordait le don de prédire l'avenir. Le Dieu le lui accorda, & Cassandre ne voulut pas tenir son engagement. Pour l'en punir, Apollon ne pouvant lui ôter la science prophétique, empêcha qu'on n'ajoutât foi à ses oracles. On trouve dans Lycophron les prédictions de cette Princesse ; il y en a aussi quelques-unes dans Cicéron. (Liv. I. de la Divination.)*)

Peuple malheureux ! ce n'est ni le perfide Ulysse ni le fourbe Sinon, qui allumèrent contre toi ces feux destructeurs : c'est moi. Troye ne brûle que du flambeau que je portai dans mon sein. (*Hécube, grosse de Paris, rêva qu'elle portait dans ses flancs un flambeau qui mettrait sa patrie en cendres. On exposa son fils, il fut sauvé, il enleva Hélène & perdit Ilion.*)

Mais pourquoi retracer les ruines d'une ville

anéantie ? tournons plutôt nos regards vers cette calamité récente & réservée encore à mon éternelle vieillesse. Troye est déjà un malheur ancien : j'ai vu le carnage exécrable de tous les enfans du Roi, & le furieux Ajax commettre aux pieds des autels le plus odieux de tous les crimes. J'ai vu le barbare porter ses mains impies sur ma fille, la saisir par ses cheveux qu'il lui arrachait, renverser sa tête magnanime, menacer d'un fer homicide son sein qu'elle offrait à ses coups ; & ma fille malheureuse, digne sang de tant de Rois, braver le trépas sans se plaindre. (*Ajax viola Cassandre dans le temple de Minerve.*) Hélas ! ce glaive inhumain sortait, fumant encore, de la gorge de son père, vieillard infortuné qui de lui-même descendait dans la tombe : ni les Dieux vengeurs des forfaits, ni le diadème, autrefois si sacré ; rien n'a pu sauver Priam, & ce Roi fameux est privé de sépulture ; il ne trouve point de bûcher au milieu des flammes de Troye.

C'est peu, trop peu encore de tant de malheurs : voilà qu'une urne, en remuant les noms des filles de Priam, va décider de leur sort & leur donner des maîtres. De qui deviendrai-je la vile esclave à mon tour ? Ces Grecs odieux se disputent ; l'un, la femme d'Andromaque, l'autre, celle d'Antenor ; l'autre encore, celle d'Helenus. Mille rivaux se disposent à se battre pour ob-

tenir Cassandre. Tous sont dans la frayeur que je ne leur tombe en partage : moi seule je suis la terreur des Grecs.

Et nos lamentations ont cessé ! captives , qui m'accompagnez , faites retentir vos seins sous les blessures , poussez des gémissemens , faites les funérailles de Troye , & que tous les Echos d'Ida où le fatal Pâris rendit ce jugement qui nous perd , répondent à vos accens plaintifs.

SCÈNE II.

CHŒUR DE TROYENNES (à Hécube.)

REINE ! vous nous commandez les pleurs ; nos malheurs , hélas ! nous rendent vos ordres trop faciles. Il y a bien des années que nous pleurons. Depuis que le berger de Phrygie (*Pâris.*) a pénétré dans Amycle , & qu'un pin consacré à Cybèle a vogué sur les mers de la Grèce , la douleur nous accable.

Dix fois l'Ida a été couvert d'une neige nouvelle & dépouillé pour former nos bûchers ; dix fois les plaines de Sigée ont vu couper leurs moissons , & durant cet espace , tous nos jours sont signalés par quelque calamité ; sans cesse nous avons de nouveaux sujets de larmes.

Reine ! levez votre main infortunée pour vous

frapper : troupe vile, nous imiterons notre souveraine, & jamais vous ne nous trouverez indociles pour pleurer.

HÉCUBE.

Fidèles compagnes de mes malheurs ! arrachez vos cheveux, ou laissez les flotter sur vos épaules après les avoir souillés dans les cendres fumantes de Troye. Découvrez vos bras prêts à vous frapper, découvrez vos seins, soyez nues jusqu'à la ceinture : (pour quel hymen votre pudeur captive voilerait-elle vos gorges?) détachez vos tuniques, ne gardez que vos manteaux, meurtrissez vos appas..... J'aime cette obéissance prompte, elle me plaît : je reconnais mes fidèles Troyennes..... Répétons nos anciennes lamentations, & donnons-leur une nouvelle horreur : c'est Hector que nous pleurons. (*Cette formule de deuil est tirée d'Euripide, & ce morceau choquera la délicatesse française. Mais il faut donner Sénèque tel qu'il est : d'ailleurs, ces flagellations étaient usitées chez les Anciens, & quand on ne pouvait pleurer dans les funérailles, on louait des hommes pour remplir cet office : ils répandaient plus de larmes que ceux qui étaient véritablement affligés.*)

Ut qui conducti plorant in funere, dicant

Et faciant prope plena dolentibus exanimæ. (Horat.)

LE CHŒUR.

A votre voix, voyez déjà nos chevelures en

désordre , voyez-nous rejeter ces nœuds qui les treffaient ; voyez cette poussière qui couvre nos visages.

HÉCUBE.

Emplissez vos mains de cette cendre ; voilà tout ce qui nous reste de Troye. Faites tomber de vos épaules ces vêtemens qui les couvrent , ne cachez que vos flancs..... Vos seins nus appellent maintenant vos mains. O douleur ! déploye sur nous toute ton énergie : que les rochers du Rhétée retentissent de nos coups : (*Promontoire près de Troye.*) que l'Echo qui habite les antres de ces montagnes ne se contente point de répéter nos derniers mots , qu'il nous rende tous les gémissemens plaintifs d'Illion ; que l'onde & le firmament les entendent. Nos mains ! animez-vous d'une fureur nouvelle , faites gémir nos poitrines ; les coups ordinaires sont trop peu pour moi : c'est Hector que nous pleurons.

LE CHŒUR.

Valeureux fils d'Hécube ! c'est pour toi que nous frappons nos épaules ; que nos dos rougissent de notre sang ; que nos têtes sont meurtries de blessures ; que nos doigts cruels déchirent nos gorges ; c'est pour toi que nous r'ouvrons toutes nos cicatrices : ô soutien de ta patrie , le seul obstacle au sort qui nous perd , l'appui de la malheureuse

Phrygie, le plus fort rempart de Pergame ! Pendant dix années entières, toi seul as retardé notre ruine ; Ilion n'est tombé qu'avec toi, & le dernier jour d'Hector a été le dernier jour de sa patrie.

H É C U B E.

Donnez un autre objet à vos sanglots : pleurez maintenant Priam, c'est assez pleurer Hector.

L E C H Œ U R.

Roi de Phrygie ! reçois nos gémissemens, reçois nos larmes, ô Roi deux fois captif ! (*Il fut pris d'abord par Hercule & ensuite par les Atrides.*) — Hélas ! sous ton règne, tous nos malheurs furent doublés : deux fois les Grecs assiégèrent les murs de Dardanus ; deux fois nous avons été en butte aux traits d'Alcide. (*Les flèches d'Hercule étaient nécessaires pour prendre Troye. Ce Héros avait assiégé cette Ville sous Laomédon, & Philoctète, possesseur de ces fleches fatales, vint l'assiéger encore sous Priam.*) Après la mort de tous les fils d'Hécube, de ce troupeau de Rois, tu fermes la marche de tant de funérailles. Victime immolée à Jupiter, ton corps majestueux tombe en expiation sur le rivage de Sigée.

H É C U B E.

Finissez vos larmes, filles d'Ilion ! ce n'est pas la mort de Priam qui me semble lamentable :

chantez toutes le bonheur dont il jouit. Libre désormais, il descend paisiblement chez les Mânes ; sa tête ne pliera point sous le joug d'Argos. Il n'a point vu les Atrides, il n'a point vu le perfide Ulysse lui donner la loi ; esclave d'un Argien, il ne se verra point conduire en triomphe, il ne verra point former d'orgueilleux trophées avec ses armes : ses mains accoutumées à régir un sceptre, ne seront point chargées de chaînes d'or ; attaché au char d'Agamemnon, on ne le présentera pas en pompe à Mycènes, aux regards d'un peuple enchanté de son malheur.

LE CHŒUR.

Chantons toutes l'heureux Priam : en quittant la terre, il entraîne encore sa royauté avec lui. Paissible habitant de l'Elisée, il erre maintenant dans ses bois heureux ; il cherche son Hector parmi les ames fortunées. Heureux Priam ! heureux celui qui meurt à tous ses maux en mourant à la guerre.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TALTHYBIUS, Chœur de Troyennes.

TALTHYBIUS.

QUE les Grecs attendent volontiers dans le port,
soit qu'ils partent pour la guerre, soit qu'ils retour-
nent dans leur patrie !

LE CHŒUR DES TROYENNES.

Qui peut causer ce retard à leurs navires & à
eux-mêmes ? quel Dieu s'oppose à leur retour ?

TALTHYBIUS.

Mon cœur tremble de vous l'apprendre , &
l'horreur glace tous mes sens : à peine pourrez-
vous croire le prodige dont je vais vous instruire ,
mais je l'ai vu moi-même. Le soleil effleu-
rait déjà la cime des montagnes , & le jour
avait vaincu la nuit , lorsque la terre s'est ébran-
lée soudain , a mugé en frémissant , & décou-
vert à la lumière ses retraites les plus profondes :
les forêts agitent tous leurs feuillages ; un bruit
éclatant se fait entendre sur tous les côteaux , dans
le bois sacré , & les rochers de l'Ida en répètent
les sons effrayans.

L'univers ne tremble pas seul ; la mer qui sent son Achille , la mer étend les ondes sous ses pieds ; elle forme pour lui un vallon qui s'abaisse & montre ses cavernes immenses. La terre s'entrouvre & fait voir cette route infinie qui communique de l'Erèbe aux climats que nous habitons. Le tombeau est débarassé de tout ce qui le couvre : l'ombre du demi-Dieu de Thessalie s'élance , comme on le vit briller jadis , lorsque triomphant des Thraces , il préludait au malheureux destin de Troye , ou lorsqu'il terrassa le fils de Neptune , si brillant par ses cheveux blancs ; (*Cycnus.*) ou lorsque précipitant toutes ses victimes dans les fleuves Troyens , il suspendait leur cours , & forçait le Xanthe de se former un nouveau lit ; ou enfin lorsque traînant Hector & Pergame à la suite de son char orgueilleux , il faisait retentir ces rivages de l'éclat de sa colère.

Sortant de son tombeau , Achille s'écrie : *allez , lâches , & retournez dans la Grèce , sans avoir rendu à mes mânes des honneurs si bien mérités : levez les ancres de vos vaisseaux ingrats qui doivent voguer sur l'empire de ma mère.* (*Thétis.*) *La colère d'Achille , déjà si fatale à la Grèce , lui sera plus fatale encore. Polixène promise à mes cendres , Polixène doit être immolée de la main de Pyrrhus , & rougir mon tombeau de son sang.*

Après avoir prononcé ces mots d'une voix forte ;

le fils de la Déesse nous dérobe le jour ; il retourne chez Pluton , il se jette dans le gouffre & la terre se rejoint. A l'instant même la mer est calme , toutes les menaces des vents s'évanouissent , un silence profond règne sur l'empire liquide , & le chœur des Tritons chante l'hyménée d'Achille & de Polixène.

SCÈNE II.

PYRRHUS, AGAMEMNON, CALCHAS.

PYRRHUS (à Agamemnon.)

LORSQUE, vainqueur d'Ilion , vous détendiez vos voiles avec tant d'allégresse pour retourner à Mycènes , Achille nous est ravi ; Achille qui en triomphant d'Hector , a seul triomphé de Troye. Privée de son appui , incertaine de sa chute , elle n'a plus cherché dès-lors que le côté vers lequel elle tomberait.

Roi ! en vain vous hâtez votre départ ; tous les généraux ont reçu le prix de leur valeur : mon père a-t-il reçu le sien ? tant de courage fera-t-il sans récompense ? N'en doit-on pas à un héros à qui l'on avait ordonné de fuir cette guerre , cette guerre sans laquelle il aurait atteint une longue vieillesse & passé les ans du Roi de Pylos ? (Nestor.)

insensible à ce bien , il a trahi toutes les ruses d'une mère tendre , il a quitté l'habit trompeur qu'on lui avait donné , & montré l'homme à l'aspect d'une épée. Le tyran , l'inhospitalier Télèphe refusant à votre armée le passage dans sa fière Mysie , n'a-t-il pas éprouvé tour-à-tour la force & l'humanité de la main de mon père ? (*Thélèphe blessé par Achille , consulta l'oracle sur sa guérison. Le Dieu lui répondit qu'il fallait implorer la main qui l'avait blessé ; il obéit , & Achille lui donna un remède qui opéra sur-le-champ.*) Engagé dans votre querelle , n'avez-vous pas vu Thèbes expirer sous ses coups , Étion dépouillé de son Royaume , Lyrnèssè , malgré la hauteur qui la mettait à l'abri , Lyrnèssè renversée & détruite , la terre de Briséis conquise , & Briséis elle-même avec elle ? Par lui , Chrysé , sujet de discorde pour les Rois , Chrysé n'est plus. (*Ville de Cilicie & patrie de Briséis fille de Chrysès Prêtre d'Apollon : Achille devint amoureux de cette Princesse & l'enleva : Chrysès pria le Dieu de punir son ravisseur , & Apollon envoya la peste dans le camp des Grecs. L'Oracle consulté répondit que le seul moyen de la faire cesser était de rendre Briséis à son père : de-là , cette querelle fameuse entre Agamemnon & Achille qui fut forcé d'obéir , & qui dès-lors refusa de combattre.*)

Achille a subjugué la célèbre Ténédos , & Scyros

si abondante en troupeaux répandus dans ses belles prairies , & Lesbos qui partage la mer d'Égée , & Cilla si chère à Apollon. Il a signalé son courage dans ces contrées où le Caïque entretient un printemps éternel. (*Fleuve de Mysie.*) Tant de victoires , tant d'alarmes inspirées aux ennemis , tant de villes emportées par son bras , comme par un tourbillon rapide , feraient la gloire & l'immortalité d'un autre : pour Achille , ce n'est que l'entrée dans la carrière , ce n'est que le premier degré qui amena mon père aux pieds de Troie : par ces exploits brillans , il s'élevait à une conquête qui devait l'égalier aux Dieux.

Hector tout seul ne rend-il pas son vainqueur supérieur à tous les héros ? Mon père a triomphé de Troie & vous l'avez détruite :

Hector tomba sous lui , Troie expira sous vous. (*Racine.*) Mon père est le modèle , l'exemple que mon courage se propose.

Priam a vu périr de la même main & son fils & son neveu (*Memnon.*) qui causa tant de larmes à sa mère : (*l'Aurore.*) La Déesse , à cette mort , ne montra au monde qu'un visage pâle , Achille fut effrayé lui-même de sa victoire ; victoire fatale en effet , & qui apprit à mourir aux enfans des Divinités : mais avant d'expirer , Achille a pour jamais délivré la terre de la terreur des Amazones.

Si Agamemnon pèse bien le mérite de ce héros ,
il

il doit à ses mânes jusqu'au sang des beautés d'Argos & de Mycènes..... Il balance !..... Vous ne déférez pas à mes vœux ! père d'Iphigénie dont vous avez fait couler le sang pour Hélène , vous refusez d'immoler une fille de Priam au fils de Pélée ! ce que je vous demande vous est-il donc étranger ? n'en avez-vous pas donné l'exemple aux Grecs ?

AGAMEMNON.

Le vice des jeunes gens est de ne pas contenir leur ame , & ce n'est chez eux que la fougue de l'âge , mais dans Pyrrhus , c'est l'emportement de son père. Ma modération a pu passer cette violence & ces orgueilleuses menaces au petit-fils d'Eacus : la patience doit accompagner la puissance suprême.

Jeune homme ! pourquoi cette cruauté d'immoler une vierge malheureuse à l'ombre d'un héros ? Le premier devoir du vainqueur est de se faire la loi , & d'avoir pitié des vaincus ; un Empire violent n'est jamais durable , un Empire modéré l'est toujours. Plus la fortune élève les humains , plus les fortunés doivent se rapprocher de la terre , appréhender les chûtes si communes & redouter les Dieux alors qu'ils les comblent de leurs dons. La victoire m'a montré qu'un moment anéantit les plus sublimes grandeurs. Est-ce Troye en cendres qui nous inspire

cet orgueil ? Enfans de Danaüs, (*un des premiers Rois de la Grèce.*) nous sommes dans la place d'où elle est tombée. Je vous l'avouerai ; superbe , impérieux moi-même , ce grand nom de Roi a souvent exalté mon cœur ; mais le caprice du sort , cause unique de mon élévation , aurait pu porter ailleurs cet excès de gloire ; & cette réflexion a modéré mon orgueil.

Priam m'avait rendu fier , il me rend timide. Le sceptre n'a rien d'imposant que le nom ; le diadème n'est qu'un vain ornement qui pare nos têtes ; le malheur d'un moment peut nous ravir cet éclat mensonger , sans avoir besoin de mille carènes , ni de dix ans de combat.

Non , non , toutes les fortunes ne s'anéantissent pas si lentement que celle de Troye. J'ai désiré avec ardeur d'affaiblir & de vaincre la puissance Phrygienne , mais , (que la Grèce ne s'offense point de mon aveu :) j'aurais voulu empêcher sa ruine déplorable : je n'ai pu mettre un frein à la colère , à la fureur guerrière , aux excès qui accompagnent les victoires nocturnes. Jusqu'ici tous les désastres , toutes nos cruautés peuvent paraître encore les effets naturels du ressentiment , les ouvrages des ténèbres qui égarent la valeur , les exploits d'une épée heureuse qui teinte une fois de sang , ne connaît plus de loix.

Faisons grace du moins à tout ce qui reste de

Troie : assez & trop de carnage a signalé notre victoire. Je ne souffrirai point qu'une jeune Princesse déjà si misérable , devienne encore notre victime , qu'on l'immole sur un tombeau , qu'on fasse couler son sang sur des cendres froides : non , la faute de tous les Grecs retomberait sur moi : ne pas empêcher un crime , quand on a la force en main , c'est le commettre.

P Y R R H U S.

On n'accorderait nul prix aux mânes d'Achille !

A G A M E M N O N.

L'ineffimable prix qu'on lui décerne , c'est d'être chanté désormais par toutes les bouches ; c'est que son grand nom sera connu dans les régions les plus lointaines : si ses mânes demandent du sang , nous ferons couler pour lui celui des troupeaux de la Phrygie ; mais il ne coûtera plus une larme à nulle mère Troyenne. Quelle est cette coutume barbare d'immoler leurs semblables à ceux qui ne sont plus ? Cessez de rendre votre père odieux , & de vouloir honorer ses cendres par un crime.

P Y R R H U S.

Orgueilleux quand tu es dans le bonheur , lâche alors que tu es près du danger , tyran des Rois tes égaux , une nouvelle flame vient-elle encore d'entrer dans ton ame impure ? Seul , te verrons-

nous paré de tant de butins , ouvrages de nos bras ? Cette main te ravira la victime demandée par mon père , & si tu la retiens , je lui en voue une plus grande , digne de lui être donnée par Pyrrhus..... C'est différer trop long - tems de verser ce sang Royal , & Priam , immolé par moi , Priam me demande encore sa fille.

A G A M E M N O N .

Priam , dont les prières avaient défarmé Achille , & si cruellement égorgé par son fils , Priam est un exploit digne , en effet , de la main de Pyrrhus.

P Y R R H U S .

Je connais ceux à qui mon père a fait grace , & je connais aussi mes ennemis. (*Achille avait pardonné à Priam suppliant , & Pyrrhus tua ce même Priam armé contre lui.*) Ce Priam , plus brave au moins que toi , est venu prier mon père en personne ; tu n'osas l'imiter , & lâchement renfermé dans ta tente , tu le fis solliciter par Ajax & par Ulysse.

A G A M E M N O N .

Je l'avouerai , ton père alors n'était pas si timide que moi : au milieu du carnage des Grecs , & de l'embrasement de nos vaisseaux , il restait mollement couché dans sa tente , oubliait les combats , & tirait des sons harmonieux de sa lyre.

P Y R R H U S .

Il est vrai , mais le grand Hector qui bravait tes

armes, tremblait au seul bruit de son chant, & tandis qu'on brûlait tous les navires d'Argos, ceux de notre Thessalie étaient dans une paix profonde.

A G A M E M N O N.

Si profonde, en effet, que le père d'Hector y entra & ne trouva plus qu'un ami dans ton père. (*Il venait demander le corps d'Hector : Achille lui accorda.*)

P Y R R H U S.

Il est d'un grand Roi d'être sensible au malheur d'un Roi.

A G A M E M N O N.

Ce Roi malheureux n'est-il pas tombé sous ta main?

P Y R R H U S.

Il est des occasions où un homme sensible donne la mort au lieu de la vie.

A G A M E M N O N.

Ta sensibilité demande aujourd'hui des Princesses pour les brûler.

P Y R R H U S.

Eh ! c'est toi qui m'en ferais un crime? (*Agamemnon avait sacrifié Iphigénie.*)

A G A M E M N O N.

Un Roi doit toujours immoler ses enfans à la patrie.

P Y R R H U S.

Nullé loi favorable au vaincu n'empêche de le punir.

A G A M E M N O N.

Ce que nulle loi n'empêche, la conscience peut le défendre.

P Y R R H U S.

Il est toujours permis au vainqueur de faire ce qui lui plaît.

A G A M E M N O N.

Plusieurs choses qui plaisent sont injustes.

P Y R R H U S.

Tu prêches cette morale à des Grecs que tu opprimes depuis dix ans, & que Pyrrhus vient d'arracher enfin à ton joug tyrannique!

A G A M E M N O N.

Est-ce Scyros, ton ignoble patrie, qui t'inspire cette audace?

P Y R R H U S.

Scyros ne connaît point les horribles forfaits des frères de Mycènes (*Atrée & Thyeste, l'un père, l'autre oncle d'Agamemnon.*

A G A M E M N O N.

C'est que, de toute part, elle est environnée de la mer.

P Y R R H U S.

La Déesse qui préside à cette mer, a donné la

jour à Achille : je connais bien la noble race d'Atreée & de Thyeste.

A G A M E M N O N.

Indigne fruit de la fille qui t'a donné l'être, enfant d'Achille, lorsqu'il n'était pas homme encore ! (*Deidamie corrompue par Achille, lorsqu'il portait l'habit de femme, & devenue mère de Pyrrhus.*)

P Y R R H U S.

Oui, enfant de ce grand Achille dont le nom remplit le monde, de ce demi-Dieu qui tient à l'Empire des Flots par Thétis, à celui des Enfers par Eacus, au Ciel par Jupiter.

A G A M E M N O N.

Enfant de cet Achille qui est tué par un Pâris.

P Y R R H U S.

De cet Achille qu'aucun immortel n'osa combattre de près.

A G A M E M N O N.

Je pourrais châtier ton insolence & punir cet excès d'audace ; mais je fais pardonner, même aux captifs Troyens : je veux bien m'en rapporter à Calchas l'interprète des Dieux. J'abandonne Polixène à Pyrrhus, si le destin le demande. Toi qui jadis fit voguer nos vaisseaux, & qui nous amenas auprès de Pergame ; toi qui nous ouvres le ciel, qui lis l'avenir dans les entrailles palpitantes des victimes, dans le tremblement du globe ;

toi qui vois les décrets de l'Olympe dans les longues traînées des étoiles enflammées, parle ! tes Oracles m'ont déjà coûté assez cher. Quelle est la volonté du ciel ! éclaire-moi.

C A L C H A S.

Les Dieux accordent le retour aux enfans de Danaüs, mais ils exigent le sang d'une vierge, pour apaiser les mânes du héros de Thessalie ; ils veulent qu'elle soit parée pour ce grand sacrifice, comme les filles d'Ionie & de Mycènes, quand elles vont former les nœuds de l'Hymen. Il faut que Pyrrhus donne une femme à son père, & qu'il la lui donne, selon cet usage sacré. Ce sang que les Dieux revendiquent, n'est cependant pas l'unique cause qui arête ici nos navires : il faut encore une victime plus noble que Polixène : ô Grecs ! précipitez le fils d'Hector du haut d'une tour : la mort d'Astyanax remplira toutes vos voiles du vent prospère que vous desirez.

S C È N E I I I.

CHŒUR DE TROYENNES.

Nos ames sont-elles bien immortelles, ou l'espoir que nous en avons n'est-il qu'une vaine chimère enfantée par notre timidité ? Quand une épouse à

fermé les yeux de son époux, qu'elle lui a ôté pour jamais l'éclat du soleil, & que dans une urne funèbre elle a renfermé les cendres de ce qu'elle aime, l'ame de l'infortuné vit-elle encore? mourons-nous tout entiers? Ne reste-t-il plus rien de nous? Notre esprit confondu avec les nuages, se dissipe-t-il pour jamais dans les airs avec notre fugitive haleine? Le flambeau funéraire ne consume-t-il qu'une dépouille insensible?

Toutes les générations que le soleil naissant, que le soleil mourant verra dans tous les siècles sur l'immensité du globe, fuiront de la terre avec la rapidité du coursier de l'Hippocrène. (*Pégase.*)

Tout ce qui est éclairé par les douze Constellations, (*le Zodiaque.*) tous les climats que parcourt le père des Astres, en entraînant les âges, tous ceux que visite l'inégale courrière de la nuit; tout se précipite à ce terme fatal, & quiconque a touché une fois le lac de l'Erèbe, n'est plus rien. Nous ressemblons à ces fumées, vaines exhalaisons des feux, & qui s'évanouissent soudain, ou bien à ces nuages épais que dissipe le souffle impétueux de Borée.

Cet esprit qui nous anime est prêt à s'envoler de même.

Non, il n'est rien après la mort, & la mort elle-même n'est rien : ce n'est que le dernier degré de la carrière.

Mortels ambitieux , rejettons nos espérances ;
esprits inquiets , laissons-là nos craintes.

Où serons-nous après la mort ?

Où fera ce qui n'est pas né ?

Le tems avide nous dévore & nous ensevelit
dans le cahos. La mort , compagne inséparable de
nos corps , la mort les ravage en silence , sans épar-
gner nos ames.

Et le Ténare , & la Royauté sévère de Pluton ,
& cet impitoyable Cerbère qui garde le Styx , ne
font que de vains bruits , des systêmes menfon-
gers , des illusions trompeuses comme nos songes.

(Il est bien étonnant que Sénèque qui était con-
vaincu de l'immortalité de l'ame , comme l'étaient
tous les Stoïciens & les vrais Philosophes de l'Anti-
quité , se permette d'attaquer ici ce grand principe
établi par lui-même dans plusieurs endroits de ses ou-
vrages. Etais-ce pour rendre odieux & ridicules les
Epicuriens dont Rome alors était remplie , & qui dé-
velopaient leurs paradoxes en opposition avec la pure
& consolante morale du Portique ? nous l'ignorons ,
mais nous n'en trouvons pas ce Chœur moins étrange
& moins blâmable.)



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, un Vieillard, ULYSSE.

ANDROMAQUE (au Chœur.)

PHRYGIANNES malheureuses ! pourquoi vous arracher les cheveux, meurtrir vos seins, & vous inonder de larmes éternelles ? Nos calamités sont bien légères ; si elles nous permettent les pleurs. Troie n'est perdue pour vous que d'aujourd'hui ; elle l'est pour moi depuis ce jour fatal, qu'un char du Pélion. (*Montagne de Thessalie, Royaume d'Achille.*) traîna le corps de mon époux, que l'effieu d'un barbare trembla & gémit sous son poids. Depuis ce moment affreux, accablée, anéantie par mes maux, il ne me reste plus de sentiment pour tout ce qui nous arrive. J'aurais déjà ravi aux Grecs une de leurs captives, j'aurais rejoint mon époux, si lui-même ne me retenait ici, & ne m'empêchait de mourir. C'est lui qui me force d'adresser encore des prières aux Dieux ; il éternise mes peines, il me prive de leur unique remède, celui de m'affranchir de toute crainte. Il n'est plus possible qu'il m'arrive rien d'heureux, & mes malheurs peuvent augmenter encore. Oh ! qu'il est cruel de craindre, alors qu'on a perdu tout espoir !

LE VIEILLARD.

Quelle nouvelle frayeur vient aggraver vos misères ?

ANDROMAQUE.

Mes maux font toujours suivis de maux plus déchirans. La destinée de Troie en cendres n'est pas encore arrêtée.

LE VIEILLARD.

Eh ! quel Dieu , quand il le voudrait , quel Dieu aurait le pouvoir de nous rendre plus malheureux ?

ANDROMAQUE.

Les demeures profondes du Styx , les habitations infernales s'ouvrent encore pour notre perte , & afin que la terreur continue d'affliger un peuple qui n'a plus d'asyles , voilà de nouveaux malheurs qu'on nous suscite du fond du Tartare. (*L'ombre d'Achille qui demandait des victimes Troyennes.*) Les Grecs font-ils donc les seuls qui aient le privilège de revenir du séjour des Ombres pour persécuter leurs ennemis ! Tous les humains ne devraient-ils pas avoir le même droit ? Les mânes de notre destructeur portent la consternation & l'alarme dans tous nos cœurs. Hélas ! le songe affreux de la nuit dernière , jette l'épouvante dans le mien.

LE VIEILLARD.

Révélez-nous ce nouveau prodige qui vous cause tant d'effroi.

ANDROMAQUE.

La nuit avait parcouru plus de la moitié de sa carrière, & les sept astres de l'Ours inclinaient leur char radieux : un léger sommeil commençait à calmer mes peines, si l'on peut appeller sommeil l'abattement de mon ame anéantie. Tout-à-coup mon Hector paraît à ma vue, non plus avec la fierté qu'il avait quand il portait la flamme & le ravage sur la flotte d'Argos, ou qu'il rentrait dans nos remparts, couvert du sang des Grecs & des trompeuses dépouilles d'Achille ; (*Il croyait l'avoir vaincu, & n'avait défait que Patrocle.*) privé de son éclat & de son feu, son visage était triste & abattu. Il gémissait comme moi, il avait les cheveux en désordre... J'éprouve cependant de la douceur à le revoir. Il agite sa tête : *écarte. ce sommeil perfide, me dit-il : sauve mon fils, ô ma chère Andromaque ! cache bien ce gage de notre amour ; c'est l'unique moyen de le conserver. Sèche tes yeux. Tu gémis de ce qu'Ilion est tombé : puisse sa ruine ne pas devenir plus déplorable encore ! hâte-toi, dérobe le seul reste de notre sang.*

À ces mots, l'horreur, un tremblement général font cesser mon sommeil : tremblante, égarée, portant les yeux par-tout, j'oublie mon fils, je ne cherche qu'Hector : son ombre vaine échape à mes embrassemens.

O mon enfant ! vrai sang d'un si généreux père,

seule, espérance de la Phrygie, d'une maison détruite, dernier rejetton d'une race si fameuse, enfant trop semblable à ton père ! Tels étaient les traits de mon Hector, telle sa démarche, son air noble ; ainsi il portait ses mains & sa tête ; voilà la fierté de son front, voilà ces beaux cheveux qui flottaient sur ses épaules. O mon fils ! quand viendra ce tems trop tardif aux vœux des Troyens, mais non à ceux de ta mère, cet heureux jour, où défenseur d'Ilion & vengeur de ta patrie, tu rebâtiras Pergame & réuniras tes citoyens épars ; où tu rendras leur nom & leurs terres aux malheureux Phrygiens ? toutes mes adversités sont trop bien gravées dans ma mémoire, pour me permettre un espoir si flatteur. Vivons seulement, c'est l'unique vœu permis à d'infortunés esclaves. Hélas ! où te cacher maintenant ; quel abri fidèle à ma crainte pourrai-je trouver pour toi ? Pergame, citadelle si fameuse, l'ouvrage des Dieux, si redoutée des Nations & si digne de leur envie, Pergame n'est plus qu'un tas de poussière ; la flâme a ravagé toutes nos demeures, & d'une ville si vaste, il ne me reste plus où cacher un seul enfant. Quel lieu me répondra de ce trésor ? ne pourrai-je pas le déposer dans le tombeau de mon époux ? c'est un lieu sacré, vénérable à nos ennemis mêmes, superbe édifice de Priam, monument touchant d'un Roi prodigue à éterniser son deuil. En y cachant mon fils, c'est

à Hector que je le confierai.... D'où vient qu'une sueur froide se répand dans tout mon corps ? malheureuse ! je crains que ce lieu funèbre ne me soit d'un sinistre présage.

LE VIEILLARD.

Reine ! plusieurs ont du la vie au bruit qu'on a répandu de leur mort.

ANDROMAQUE.

J'ai peu d'espoir dans un pareil moyen : mon fils est trop connu. Ah ! qu'un grand nom est souvent un poids fâcheux !

LE VIEILLARD.

Pour qu'il ne soit point découvert , cachez ce secret à tout le monde.

ANDROMAQUE.

Si les Grecs cherchaient mon fils ?

LE VIEILLARD.

Vous direz qu'il vous a été ravi dans la destruction de Pergame.

ANDROMAQUE.

Ils le découvriraient.

LE VIEILLARD.

Vous l'aurez mis à l'abri des premiers mouvemens de la fureur.

ANDROMAQUE.

Je ne pourrai le cacher qu'avec une frayeur horrible ; elle me trahira.

LE VIEILLARD.

Quittez cette crainte fatale, & déposez l'infortuné dans le premier asyle ; il y sera plus sûr qu'auprès de vous.

ANDROMAQUE.

Nomme-moi donc un lieu inaccessible, impénétrable. Hélas ! qui viendra nous assister dans nos misères, nous protéger ? cher Hector ! digne soutien de ton sang, défends-nous donc encore ! recèle bien le pieux larcin de ta femme, & que tes cendres fidèles sauvent la vie de ton enfant. Viens, Astyanax ! entre dans le tombeau de ton père... Tu recules d'horreur, & tu dédaignes une retraite ! je reconnais-là ta race ; tu aurais honte de craindre.... O mon fils ! dépose maintenant cette fierté, oublie ton premier caractère, & prends celui de ta destinée actuelle : vois tout ce qui te reste d'un peuple si nombreux que tu devais régir ; une captive, un tombeau, ton enfance. Il faut céder à ton sort : ose entrer dans la sainte demeure où reposent les cendres de ton père. Si les Dieux sont pour les malheureux, tu vivras ; s'ils te proscrivent... Du moins, tu auras une sépulture.

(Elle fait entrer Astyanax dans le tombeau d'Hector.)

LE VIEILLARD.

Cet asyle couvre votre dépôt : mais vos frayeurs pourraient le trahir, retirez-vous, allez plus loin.

ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

On craint moins pour ce qu'on aime , quand on
en est plus près. Mais tu le veux , & je m'éloigne.

LE VIEILLARD.

Contraignez un instant votre douleur , étouffez
vos plaintes... Le chef des Céphalonien^s porte ici
ses pas perfides. (*Ulysse.*)

ANDROMAQUE (*bas.*)

Terre ! entr'ouvre-toi : Hector ! abaisse-la jus-
qu'aux rives du Styx , cache profondément tout mon
bien... Le voilà donc cet Ulysse ? ses pas sont in-
certains comme son visage. Son esprit si fertile en
perfidie , en trame sans doute de nouvelles contre
nous.

ULYSSE (*à Andromaque.*)

Ministre d'un Oracle cruel , je me prête à regret
à vous le faire entendre : ma bouche en doit être
l'organe ; mais croyez que mon cœur en gémit. Ce
n'est pas moi qui parles , c'est toute la Grèce dont je
suis malgré moi l'interprète. Le fils d'Hector est
l'unique obstacle qui nous empêche de retourner
dans notre patrie après tant d'années. Les destins
le reclament ; ils nous déclarent que , sans lui , nous
ne devons jamais compter sur une paix durable :
toujours la crainte nous forcera de regarder der-
rière nous , & nos hostilités ne peuvent finir , An-
dromaque , tant que votre fils sera là pour ranimer
le courage des Phrygiens vaincus.

ANDROMAQUE.

C'est votre Calchas qui vous annonce encore cet oracle ?

U L Y S S E.

Quand même Calchas se tairait , Hector nous en ferait une loi ; je redoute son' sang ; il n'est plus , mais un de ses rejettons lui survit. Dans un grand troupeau , un taureau jeune encore , & dont le front est à peine armé , élève & montre tout - à - coup sa tête menaçante : à la place d'une yeuse abattue , une faible racine croît avec le tems , succède à sa mère , & donne de l'ombre à la terre , de la verdure au ciel : étouffée sous les ruines d'un grand incendie , la cendre mal éteinte se fait jour & répand une nouvelle activité.

Andromaque ! j'augmente votre douleur , & la douleur est toujours injuste : avec de l'équité , vous nous excuserez. Depuis dix hivers & dix mois , nous vieillissons sous les armes , redoutant sans cesse de nouveaux périls , & craignant éternellement Iliou qui n'est pas encore bien détruit. Tout ce que les Grecs appréhendent , c'est de voir renaître un Hector : affranchissez-nous de cette terreur : c'est elle qui enchaîne nos navires sur ces rivages , elle qui tient toutes nos flottes captives. Ne m'accusez point de cruauté , si je vous demande un fils par l'ordre du destin ; j'aurais demandé de même Oreste à Agamemnon : souffrez

te que ce Roi des Rois a souffert. (*il avait permis qu'on immolât sa fille.*)

ANDROMAQUE.

O mon fils ! que n'es-tu encore dans les bras de ta mère ! que ne fais-je du moins le malheur qui t'a ravi à mon amour , ou le lieu qui te possède ! Ni les traits de tous les Grecs prêts à me percer le sein , ni les chaînes qui auraient soumis mes mains à leurs tortures , ni les flames dont ils auraient pu me brûler les flancs , rien n'aurait ébranlé la foi maternelle , & ton asyle eût été un mystère impénétrable. O mon unique bien , où es-tu , & quel est ton sort ! Erres-tu dans un désert ! Est-ce l'incendie de Troie qui t'a consumé aussi ! Un vainqueur barbare a-t-il pris plaisir à verser ton sang ! Es-tu devenu la pâture des monstres de l'Ida ?

ULYSSE.

Ayez plus de franchise , Andromaque ; il n'est pas facile de tromper Ulysse ; laissez ces vains artifices. Où est votre fils ?

ANDROMAQUE.

Hector , Priam , tous les Troyens , où sont-ils ? Ulysse ! tu ne demandes qu'une tête , & j'en réclame mille.

ULYSSE.

On pourra vous contraindre de parler.

ANDROMAQUE.

Il est difficile de l'être , quand on peut , qu'on doit , & qu'on veut mourir.

U L Y S S E.

Quand on a la mort de bien près sous ses yeux,
on rabaisse de beaucoup ces pompeuses maximes.

A N D R O M A Q U E.

Ulyffe ! si tu veux inspirer de la crainte à An-
dromaque , menace-la de la vie , car la mort est
son unique vœu.

U L Y S S E.

La douleur vous forcera malgré vous d'avouer
votre secret ; les blessures , le feu , les tortures ,
vous l'arracheront : la nécessité est toujours plus
forte que l'amour.

A N D R O M A Q U E.

Menace - moi de la flamme , de tous les exécra-
bles artifices de la douleur , de la faim , des
rigueurs de la soif , de tous les fléaux , du fer brû-
lant que tu mettrais dans mes entrailles , de l'hor-
reur des cachots , de toutes les atrocités qu' imagine
un vainqueur orgueilleux & insolent , l'ame d'une
mère n'admet aucune de ces craintes.

U L Y S S E.

C'est folie de cacher ce que vous allez décou-
vrir..... Cet amour étonnant que vous avez pour
un fils , est lui-même un avertissement pour les
Grecs ; ils doivent trembler pour leurs enfans :
(*Calchas avait déclaré qu' Astianax serait fatal à la
Grèce.*) après une guerre si longue , je serais moins
effrayé de tous les malheurs que nous annonce

Calchas , de la part de votre fils , si je ne craignais que pour moi. Vous m'épouvantez encore pour Télémaque.

ANDROMAQUE.

C'est bien malgré moi que j'affranchirai Ulysse & les Grecs de cette crainte , mais il faut les en délivrer. O ma douleur ! avoue donc le deuil que tu renfermes !..... Attrides ! soyez contents ; & toi , Ulysse ! va , selon ta coutume , apprendre d'agréables nouvelles à tes Grecs : le fils d'Hector n'est plus.

ULYSSE.

Quel garant leur donnerai-je de votre sincérité ?

ANDROMAQUE.

Celui-ci. Je consens qu'on exerce sur moi les plus horribles menaces qu'on puisse faire à des vaincus..... Puis-je , ô Ulysse ! finir un jour ma destinée paisible , avoir une sépulture dans ma patrie , comme il est vrai que mon fils est privé du jour , qu'il est avec les morts , & que son tombeau a reçu les honneurs funèbres. *(Il était renfermé dans celui de son père.)*

ULYSSE.

Jé vais donc apprendre à nos Généraux que les destins sont remplis , que la race d'Hector est retranchée , & que la paix est enfin assurée..... *(bas)* Que fais-tu , ô Ulysse ! Les Grecs voudront-ils te croire ? Eh ! toi , qui crois-tu ? Une mère ?..... Cette femme me tromperait-elle ?..... Aurait-elle

eu l'audace d'attester la mort par un parjure abominable ?.... On ne craint les supplices que quand on n'a pas de plus grandes craintes. Elle s'est liée par un serment ; mais si elle le viole , que peut-il lui arriver de plus fâcheux ?.... Rappelons toutes nos ruses , nos détours , nos artifices , montrons ici Ulysse tout entier. La vérité perce toujours : c'est une mère que nous examinerons.... Elle est triste , elle pleure , elle gémit..... Elle porte de côté & d'autre des pas incertains & tremblans..... Son oreille inquiète recueille tous les sons..... Elle craint plus encore qu'elle n'est triste.... J'ai besoin de toute ma pénétration.

(*Haut à ANDROMAQUE.*)

Les autres mères font parler leurs douleurs..... Dans vos peines , je vous félicite : vous êtes privée d'un fils , vous ne verrez plus la mort cruelle qui l'attendait.... précipité du haut de cette tour , la seule qui reste de Troye.....

ANDROMAQUE (*bas.*)

Mon ame m'abandonne... je tremble... je chancelé... mon sang se glace.

ULYSSE (*bas.*)

Elle a tremblé !.... voilà , voilà le vrai côté de l'attaque. La crainte m'a décelé la mère... redoublons cette crainte.

(*Haut aux Céphalonien.*)

Compagnons ! allez , répandez-vous dans tous

ces lieux , cherchez par-tout l'ennemi , la dernière peste des Grecs , cet enfant que nous cache cette mère artificieuse , découvrez-le , amenez-le au milieu des Grecs.....

(*Il feint qu'il est trouvé.*)

Le voilà , nous le tenons enfin..... Hâtez-vous ; traînez-le devant moi.....

(*à Andromaque.*)

Vous regardez derrière vous !... vous tremblez , pourquoi ? il est mort.

A N D R O M A Q U E .

Je voudrais bien connaître encore cette frayeur que vous m'attribuez : ce n'est que la suite de mon état naturel ; j'ai contracté l'habitude de la crainte , & l'on oublie fort tard ce quel'on a long-tems appris.

U L Y S S E .

Puisque la mort de votre fils a prévenu le sacrifice lustral que nous devons à nos remparts , & que ravi par un destin plus doux , il échape maintenant à Calchas ; ce Devin respectable nous dit que la seule condition à laquelle nous pourrons remettre à la voile , c'est d'appaîser les ondes en y jettant du moins les cendres d'Hector & en rasant son tombeau. Oui , si votre fils ne peut plus être la victime qui nous était dûe , il faut que nos mains démolissent cet édifice sacré.

A N D R O M A Q U E (*bas.*)

La crainte partage mon cœur. Ici , mon fils ;

là , les cendres d'un époux ! Qui des deux sera vainqueur ? J'en atteste & le ciel barbare & ces cendres même , mes véritables Dieux , oui , cher Hector ! j'atteste que dans mon fils , je n'ai jamais aimé que toi..... qu'il vive pour me rappeler tes traits..... Ton urne serait arrachée de ton tombeau ! je souffrirais que l'on fît voler dans la mer ce précieux reste de mon époux !..... Non , que mon enfant meure plutôt..... qu'il meure..... je le verrais conduire à cet exécrable supplice & tomber en roulant du haut de cette tour !..... Je le pourrai , je le souffrirai , je l'endurerai plutôt que de voir profaner des cendres adorées..... Hélas ! mon fils sentira son supplice ; & le destin a ôté le sentiment à mon époux..... Pourquoi cette incertitude coupable ? décidons à qui je dois faire grace..... Ingrate ! tu balances : tu n'as plus d'Hector que son fils..... Je m'égare , j'ai toujours deux Hector..... Je ne fais ; mais j'ai là un sentiment , une voix intérieure qui me crie que mon fils vengera la mort de son père..... Je ne puis cependant les ménager tous deux..... Que faire ?.... ô mon cœur ! sauvons celui que les Grecs redoutent le plus.

ULYSSE (*interrompant le monologue d'Andromaque*.)

Pour obteir de vous une réponse , je vais renverser ce tombeau.

A N D R O M A Q U E.

Il est à nous : vous nous en avez vendu le ser-

rein. (*Les Grecs n'avaient consenti à l'édification du tombeau qu'en en vendant le terrain , parce qu'ils se flattaient de conquérir Troie & qu'ils s'en appropriaient dès-lors tout le domaine.*)

U L Y S S E.

Peu m'importe , je le détruirai jusques dans ses fondations.

A N D R O M A Q U E.

J'implore contre cet attentat les Dieux témoins de la parole d'Achille. O Pyrrhus ! viens nous garantir la faveur de ton père.

U L Y S S E.

J'unirai ce tombeau à la plaine.

A N D R O M A Q U E.

C'est un crime qui manque encore à la fureur des Grecs. Déjà vous avez violé les temples & les Divinités mêmes qui nous favorisent ; (*Minerve.*) votre rage avait respecté les sépultures..... J'arrêterai cette impiété. Oui , barbares ! j'opposerai mes mains à toutes vos armes : la colère me donnera des forces. Les Amazones ont bien mis en déroute vos orgueilleux escadrons , & chez vous , les Ménades , inspirées par un Dieu , armées du Thyrsé seul , les Ménades savent vous inspirer la frayeur , anéantir leur sentiment & vous donner la mort. — Je me précipiterai au milieu de vos ba-

taillons , & protectrice de ces cendres que j'adore ;
je ne mourrai qu'en les défendant.

U L Y S S E.

Céphalonien ! vous restez interdits ! les clameurs plaintives d'une femme glacent votre courage ! exécutez promptement mes ordres.

A N D R O M A Q U E.

Cruels ! immolez-moi plutôt... Ils me repoussent..... Hector ! dérobe-toi aux destins qui t'enchaînent aux Enfers , repousse la terre qui t'opresse , viens dompter cet Ulysse : ton ombre seule suffit..... J'ai entendu les armes de mon époux ; il lance des feux : Grecs ! revoyez-vous Hector , ou n'apparaît-il qu'à moi ?

U L Y S S E (*à ses soldats.*)

Jetez à bas toutes ces masses.

A N D R O M A Q U E.

Ciel ! que faites-vous ? voulez-vous donc accabler sous les mêmes ruines une mère , son fils & son époux ?.... Hélas ! les Grecs sont-ils donc inflexibles ?... (*bas.*) Ce bâtiment énorme va écraser mon fils..... Ah ! qu'il périsse plutôt par-tout ailleurs : qu'un père n'écrase pas son enfant ; qu'un enfant ne tombe pas sur son père.... (*haut.*) Ulysse ! je suis à tes genoux : tes pieds sont les premiers que cette main a touchés. Prends pitié d'une mère : reçois mes supplications avec douceur,

avec humanité : plus les Dieux t'ont agrandi , plus tu dois être miséricordieux envers les infortunés : tout ce qu'on donne à un misérable c'est à la fortune qu'on le donne. Pour prix de la grace que je te demande , puisses-tu revoir la chaste Pénélope ; puisse l'heureux Laërte voir étendre avec toi le cours de ses ans ; puisse ton digne fils recevoir enfin son père , surpasser en vertu toutes tes espérances , vivre plus long-tems que son aïeul , égaler son père en génie ! Ulysse ! prends pitié d'une mère : conserve-moi l'unique consolation qui reste à mon malheur]

U L Y S S E.

Tu pourras me prier quand tu m'auras livré ton fils.

ANDROMAQUE (*appellant Astyanax de l'entrée du tombeau.*)

Sors dont de ta retraite , déplorable larcin d'une malheureuse mère ! Ulysse ! le voilà cet enfant , & voilà l'obstacle qui arête vos mille carènes... baisse les mains , Astyanax ! adore en suppliant les genoux de ton maître , & ne regarde pas comme un opprobre cette nécessité où la fortune réduit les misérables : oublie tous les Rois , tes illustres aïeux , & le sceptre de Priam , si grand dans le monde. Ne songe plus qu'Hector est ton père : prends l'ame d'un captif ; fléchis les genoux , & si tu ne peux

craindre la mort que tu ne connais pas , imite au moins les pleurs de ta mère. Troye a déjà vu pleurer ses Rois au berceau , & Priam enfant a fléchi la férocité menaçante d'Alcide , de ce héros redoutable qui a terrassé tant de monstres , forcé le palais de Pluton , ouvert les gouffres du Tartare. Touché par les larmes d'un enfant , il lui dit : *Priam ! régis les rênes de cet Empire , monte sur le trône brillant de ton père ; mais plus que lui , sois fidèle à ta parole.* Telle fut la vengeance de ce grand vainqueur. Adoucissez votre colère , comme Hercule , ô Grecs ! n'aimeriez-vous de lui que sa valeur destructive ? Voyez à vos pieds un suppliant égal à Priam ; comme lui , il vous demande la vie ; du reste , que la fortune à son gré dispose du Royaume de Troye.

S C È N E I V.

ULYSSE, ANDROMAQUE, ASTYANAX.

U L Y S S E.

VOTRE douleur m'étonne & m'attendrit ; mais je suis plus sensible encore au destin des mères de la Grèce : il ne faut pas laisser croître votre fils pour leur malheur.

A N D R O M A Q U E.

Un faible enfant pourrait-il réveiller les cendres

d'une ville qui n'est plus ? ses mains sont-elles capables de relever Troye ? si Pergame n'a pas d'autre espoir, elle n'en a plus. Nous sommes trop bien détruits pour inspirer de l'alarme. Est-ce son père qui lui donnerait du courage, son père déchiré par les coursiers d'Achille ! La bravoure d'Hector lui-même aurait expiré avec Troye : la bravoure tient-elle contre de si grands maux ? si vous voulez punir un si faible enfant, qu'il soit votre esclave : quel plus grand supplice pour un tel sang que la servitude ; qui pourrait refuser cette grace au fils des Rois ?

U L Y S S E.

Ce n'est pas Ulyssé ; c'est Calchas qui vous refuse cette faveur.

A N D R O M A Q U E.

O maudit artisan de ruses & d'artifices ! lâche ; dont le bras ne fut jamais fatal à personne, mais dont la perfidie est funeste, même à tes Grecs ! tu me parles & de Calchas & des Dieux innocens de toutes tes fraudes ! Non, non : ce sont là tes exploits. Guerrier ténébreux ! tu n'as de courage que pour la mort d'un enfant. Pour la première fois, tu as de l'audace à la clarté du jour.

U L Y S S E.

La valeur d'Ulyssé est assez connue des Grecs ; & trop des Phrygiens. Je n'ai pas le loisir de

m'épuiser en paroles vaines pour me justifier : on s'apprête à lever nos ancres.

ANDROMAQUE.

Daigne encore m'accorder un instant ; permets du moins à une mère de rendre les derniers devoirs à son fils , & de rassasier ma douleur avide dans ses derniers embrassemens.

ULYSSE.

Je veux bien avoir cette condescendance ; profitez du moment qu'il m'est permis de vous donner : livrez-vous aux pleurs ; ils charment les maux.

ANDROMAQUE (*tenant son fils renversé sur son sein.*)

O précieux gage ! l'honneur de ta famille , la dernière funéraille de Troye , terreur des Grecs , vaine espérance de ta mère ! Insensée ! dans l'ivresse de mon amour , je te souhaitais la valeur de ton père , les ans de ton ayeul : les Dieux ont trompé mes vœux. Ta main ne régira point le sceptre d'Illion , nul peuple ne subira tes loix , nulle nation ne fléchira sous ton joug , nul Grec ne portera tes fers : tu ne traîneras pas à ton tour Pyrrhus attaché à ton char , tes bras ne seront jamais armés , les bêtes féroces ne tomberont point sous tes traits : on ne te verra point , à chaque lustre , renouveler les jeux Troyens , guider un escadron brillant sous

les yeux de ta mère , danser en mesure aux pieds de nos Autels , perpétuer les cérémonies anti-ques dans le Temple de Dindymène.

O genre de mort , plus affreux que la mort même ! nos murs verront donc une calamité plus grande que la mort d'Hector ?

U L Y S S E.

O mère ! cessez vos plaintes. Les grandes douleurs n'ont point de fin.

A N D R O M A Q U E.

Ulysse ! le tems que je vous demande pour pleurer est bieh court : permettez que je ferme les yeux de mon fils , hélas ! tandis qu'il vit encore.... (*à Astianax.*) Tu es bien petit pour mourir , mais on te redoute pourtant..... (*Elle se détache de lui.*) Troye t'attend aux Enfers... Va , mon enfant.... & libre , va retrouver tes concitoyens libres dans l'Elysée.

A S T Y A N A X (*se rejettant dans les bras d'Andromaque.*)

Ma mère ! ayez pitié de moi.

A N D R O M A Q U E.

Tu retiens mon sein & tu t'attaches à mes bras ! inutile & frêle recours ! La tendre génisse qui entend rugir un lion furieux , s'approche en tremblant des flancs de sa mère ; mais à peine est-elle séparée de son appui , que la bête féroce l'entraîne &

la déchire avec ses dents cruelles. Ainsi, mort
 fils, les Grecs s'apprêtent à t'arracher de mes
 bras. Malheureux enfant ! tiens, reçois ces bai-
 sers, ces pleurs, ces cheveux déchirés, & tout
 plein de moi, va te présenter à ton père. Porte-lui
 encore ces plaintes de ma part : *Si les mânes n'étei-
 gnent point nos premières amours, si le sentiment
 nous survit sur les bords du Styx, cruel Hector !
 comment souffres-tu que ton Andromaque soit l'es-
 clave d'un Grec ? pourquoi cette lenteur à me venger ?
 Achille est bien revenu de la tombe pour nous per-
 sécuter....* O mon fils ! prends ces autres che-
 veux de ta mère, ces autres larmes ; c'est tout ce
 qui me reste des regrets donnés à ton père : rends-
 lui encore ces baisers : laisse-moi ta robe pour
 ma consolation dernière ; elle a touché au tombeau,
 aux cendres que j'adore. Le peu qu'elle en conserve,
 mes lèvres le recueilleront.

U L Y S S E .

Ses lamentations seraient éternelles... Soldats ;
 entraînez cet obstacle de notre flotte.



SCÈNE .

SCÈNE V.

CHŒUR DES TROYENNES.

CAPTIVES infortunées ! quels sont les climats qu'on nous destine ! irons-nous sur les monts Thessaliens ! est-ce à Phthie que nos vainqueurs nous entraînent ? est-ce sur les rochers de Trachis , aux rivages spacieux d'Iolcos ? est-ce en Crète fameuse par cent cités ? est-ce dans l'humble Gortyne ; dans la stérile Triccé ? est-ce à Mothone renommée par ses myrthes ? (*trois villes de la Crète.*) est-ce sur l'Oëta qui fournit si souvent des arcs & des traits fatals à Troie ? (*les flèches d'Hercule & de Philoctète.*) veut-on nous reléguer dans les solitudes d'Olène , (*en Elide.*) ou dans les champs de Pleuros , ennemis d'une Déesse ? (*Ænée , Roi d'Etolie , où se trouve Pleuros , avait fait des sacrifices à toutes les Divinités , excepté à Diane , & Diane irritée de cet oubli injurieux , suscita dans l'Etolie un sanglier furieux qui fut tué par Méléagre.*) nous conduira-t-on dans les sinuosités des côtes de Trézène , ou sur l'orgueilleuse cime du Pélion , troisième marche du Ciel ? (*allusion à la guerre des géans , où les Titans mirent le Pélion sur deux autres montagnes.*) C'est-là , c'est dans un antre creusé au pied de cette montagne qu'habite le monstre qui donna

des leçons au destructeur de Troye : (*Chiron, Centaure, Gouverneur d'Achille.*) c'est-là que son archet tira des sons de sa lyre, & qu'il anima par ses chants la valeur meurtrière du fils de Thétis.

Aime-t-on mieux nous disperser dans les côtes de Caryste qui produit des marbres de tant de couleurs ? sur les rivages de Chalcis que sépare l'impétueux Euripe ? à Calydna où tous les vents se déchaînent ? sur les hauteurs de Gonoïsse, (*en Etolie.*) sur celles d'Enispa où Bortée domine ? à Peparethos sur les côtes de l'Attique, à Eleusis si attachée à ses mystères secrets, à la vraie Salamine d'Ajx, (*celle qui était dans la Grèce.*) à Calydonie que désola un sanglier cruel, dans les champs qu'arrose le doux Titeressos (*fleuve de Thessalie.*) avant de se jeter dans la mer, à Bessa, à Scarphé, (*deux villes des Lociens.*) à la Pylos du vieux Nestor, à Pharis, (*en Laconie.*) à Pise, en Elide fameuse par ses couronnes de l'arbre de Jupiter ? (*une couronne de chêne était le prix des Athlètes.*)

Hélas ! que cette tempête déplorable qui nous chasse de notre patrie, nous jette indifféremment dans tous les climats, pourvu que ce ne soit point à Sparte, honteuse patrie de la beauté si fatale à la Grèce & à Pergame ! (*Hélène.*) que ce ne soit point à Argos, ni à Mycènes où régna le cruel Pélops, ni à la chétive Nérîte, (*montagne d'Itaque.*) ni dans Itaque si funeste par ses rochers trompeurs !

O Hécube ! quel sera votre sort ? quel est le maître qui vous attend ? où vous conduira-t-il ? dans quel Royaume monterez-vous ?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, ANDROMAQUE, HÉCUBE,
POLIXÈNE, personnage muet.

HÉLÈNE (*bas.*)

Tout hymen qu'accompagnent les lamentations, le carnage, le sang & la mort, est un hymen digne d'Hélène. Après la ruine de Troie, voilà que je suis encore destinée à faire le malheur des Troyens. On me force de révéler le faux hymenée de Pyrrhus, de reprendre l'habillement & la parure des Grecques. C'est par mes artifices & mes fraudes qu'on veut surprendre la sœur de Pâris pour l'immoler (*Polixène.*)... Trompons-donc la malheureuse, son sort en sera plus doux ; c'est un bonheur de mourir sans s'en douter... Pourquoi différer davantage ? après tout, la faute de mon crime retombera sur les Grecs.... (*à Polixène.*) O vierge généreuse ! noble sang de Dardanus ! une Déesse prospère prend vos peines en pitié, & vous donne un époux fameux, (*Pyrrhus.*) un époux auquel

vous n'auriez osé prétendre lorsque Troye & Priam subsistaient encore. Le plus légitime nœud va vous unir à l'honneur des Pélasges, à ce grand héros de Thessalie : vous serez la petite-fille de Thétis, l'alliée des Néréides, de tous les Dieux de la mer. Femme de Pyrrhus, vous serez la belle-fille de Pélée, la parente de Nérée. Quittez cet habit lugubre qui vous dépare, rétablissez l'ordre dans cette chevelure si maltraitée par vous, souffrez qu'une main habile en répare le ravage. Votre malheur vous donne un trône : souvent c'est un bien d'être captive.

ANDROMAQUE.

Il ne manquait plus à nos maux que de nous en réjouir : ô le tems convenable en effet pour parler d'hymen ! lorsque Pergame est en cendres ! qui aurait l'audace de dédaigner la torche conjugale dans notre état présent ? qui balancerait de monter sur la couche nuptiale, quand c'est Hélène qui nous y engage ?

(à H É L È N E .)

Opprobre de mon sexe ! fléau commun des deux peuples ! tu ne vois pas ces tombeaux qui renferment tout ce que Troye eut de grands hommes, ni tous ces ossements nus qui couvrent nos plaines & attendent la sépulture ? C'est le fruit de ton hyménée : ce n'est que pour toi que nous avons vu

couler le plus pur sang de l'Europe & de l'Asie : indécise dans ton choix, sans intérêt pour aucun de tes époux, tu les regardais tranquillement s'entrégorger. Continue de célébrer encore des mariages : tu ne manques pas de flambeaux pour les éclairer, Troye brûlante en offre à tes liaisons nouvelles.... (*Au Chœur.*) Chastes Troyennes ! célébrez-donc les nœuds qui engagent Pyrrhus, célébrez-les comme il est convenable, avec des gémissemens & des sanglots.

H É L È N E.

Quoique les grandes douleurs soient intraitables & sourdes à la raison, quoique les ames qu'elles dominent haïssent souvent les compagnes de leur infortune, je prouverais néanmoins devant le Juge le moins équitable que mon malheur surpasse le vôtre. Andromaque pleure Hector, Hécube pleure Priam, & leurs regrets peuvent éclater en public : Hélène qui a perdu Pâris, Hélène est obligée de dévorer ses larmes. S'il est dur, odieux aux filles de Priam d'être réduites en esclavage, n'y suis-je pas aussi depuis dix ans ? votre Ilion est renversé, vous n'avez plus de Pénates, & c'est une calamité affreuse de perdre sa patrie : mes alarmes actuelles ne sont-elles pas plus affreuses ? vous êtes plusieurs, vos peines sont partagées : je suis en butte à la furie des vainqueurs & des vaincus. Le sort en suspend pour vous, ne vous a pas nommé soudain les Rois

M ;

que vous deviez servir ? un maître absolu m'a d'abord entraînée sans me faire tirer au sort. (*Ménélas.*) Je suis, dites-vous, la cause de cette guerre, la perte des enfans de Teucer. Cette accusation serait fondée, si c'était une flotte de Sparte qui eût relâché la première dans vos ports. Mais si je ne suis que la proie de vos rameurs Phrygiens, si la plus belle des Déeses a voulu me donner à son Juge, qui osera, qui pourra me condamner ? Mon sort est entre les mains de Ménélas... Mais, vous, Andromaque ! séchez vos yeux, arrêtez ces pleurs : j'ai peine à retenir les miens.

A N D R O M A Q U E.

Il faut d'étranges malheurs pour voir pleurer Hélène ! Mais d'où viennent ses larmes ?... Parlez & dites quelles sont les nouvelles perfidies, les nouveaux forfaits que trame encore le Roi d'Ithaque. Faut-il aussi précipiter la fille de Priam, de la cime de l'Ida, ou du haut de la tour ? faut-il la plonger dans cette vaste mer dont les vagues écumantes fendent l'orgueilleux rocher du Sigée ? Révélez-nous enfin tout ce que nous dérobe votre visage trompeur : l'infortune la plus effrayante est préférable à l'idée horrible de voir Pyrrhus gendre de Priam & d'Hécube. Apprenez-nous maintenant la peine de notre refus ; ôtez-nous au moins l'incertitude

qui augmente nos misères. Vous nous voyez toutes prêtes à subir nos destins.

HÉLÈNE.

Plût au ciel que l'interprète des Dieux (*Calchas.*) ne m'ordonnât que de trancher à vos yeux le funeste fil de mes jours , d'expirer sur le tombeau d'Achille , de périr de la main de Pyrrhus , de partager votre destinée , ô malheureuse Polixène ! Hélas ! Achille veut qu'on vous livre à lui , que vous soyez immolée sur sa cendre , & que vous deveniez son épouse dans l'Elysée.

ANDROMAQUE (*montrant à Hélène , Polixène qui avait entendu son arrêt sans changer de visage.*)

Vois , Hélène ! vois avec quel joie cette grande ame entend sa destinée , avec quel empressement elle demande sa parure Royale , comme elle souffre qu'on déploye ses cheveux , qu'on les dispose sur sa tête. Ton hymen lui semblait une mort ; cette mort lui semble un hymen.....

(*HÉCUBE se prosterne dans la poussière , en entendant l'arrêt de sa fille : Andromaque continue :*)

Mais la douleur jette sa malheureuse mère dans l'accablement : elle a perdu le courage , elle succombe..... Ah ! relevez-vous , grande Reine ! Reprenez votre ame , soutenez vos forces expirantes... Que le lien qui attache nos jours est faible ! Le plus léger effort peut rendre Hécube heureuse.....

Elle respire , elle vit encore..... Comme les infortunés ont de la peine à mourir !

H É C U B E.

Et cet Achille se relève de la tombe pour nous tourmenter ! ses cendres même ont soif de notre sang ! O Pâris ! que les blessures de ta main sont légères ! (*Il avait tué ce Héros.*) Mère digne d'envie , je me suis vue entourée d'une troupe d'enfans : je ne pouvais suffire à tant de baisers que j'ai-
mais à leur partager à tous. Celle-ci me reste seule , (*les autres filles d'Hécube venaient d'être données aux Grecs en esclavage.*) elle réunit tous mes intérêts , c'est ma compagne , ma consolation , le repos de mon cœur misérable , le seul bien d'Hécube : je n'ai plus qu'elle au monde qui m'appelle sa mère.... O mon ame trop dure à te détacher , échape-toi donc enfin ! fortune ! épargne-moi ces uniques funérailles..... O Polixène ! tu t'attendris ! tes larmes que mon amour appelle , tes larmes commencent à tomber sur mes joues ; reprends ton courage , ma fille !.... Hélas ! Cassandre & Andromaque voudraient bien avoir un pareil hymen.

A N D R O M A Q U E.

Hécube ! nous sommes en effet les plus malheureuses : cette flotte impie va nous disperser dans des climats lointains. Polixène mourra du moins dans la patrie de ses pères.

H É L È N E (à *Andromaque.*)

Vous envieriez bien plus son destin , si vous connaissiez le vôtre.

A N D R O M A Q U E.

J'aurais encore d'autres supplices à craindre ?

H É L È N E.

L'urne fatale a nommé aux vainqueurs les captives qu'ils doivent avoir.

A N D R O M A Q U E.

Quel est mon maître ?

H É L È N E.

Le héros de Scyros. (*Pyrrhus.*)

A N D R O M A Q U E.

Heureuse Cassandre ! le Dieu de Délos vous affranchira d'un tel opprobre. (*Cassandre , comme prophétesse , fut exemptée de tirer au sort.*)

H É L È N E.

Elle n'appartiendra qu'au Roi des Rois. (*Agamemnon.*)

H É C U B E.

Qui osera se dire le maître d'Hécubé ?

H É L È N E.

Vous êtes le partage du souverain d'Ithaque.

H É C U B E.

Eh ! quel est l'impie , le barbare , le monstre qui ose tirer au sort les têtes couronnées ? Quelle

Déité sinistre a pu distribuer de pareilles captives ? quel arbitre farouche , implacable , a pu nous donner des maîtres , & d'une main exécration nous marquer de semblables destinées ? Qui a le front de faire présent de la mère d'Hector aux armes d'Achille !.... (*Ulysse les avait obtenues.*) Moi ? esclave d'Ulysse ! Ah ! c'est maintenant que je m'avoue vaincue , anéantie sous le poids de la misère : c'est mon maître & non mon esclavage qui fait ma honte. Le superbe qui s'enorgueillit de la dépouille du fils de Thétis , possédera ce qui reste du défenseur de Troye ? La stérile & misérable Ithaque n'est pas assez grande , seulement pour ma tombe..... Emmène-moi , emmène-moi , Ulysse ! je suis mon maître. Ma destinée viendra avec moi. A mon aspect , la mer ne restera point calme , les vents y répandront les orages ; je conduirai avec moi la guerre & la flamme , mes malheurs & ceux de Priam. En attendant ces calamités qui te menacent , je fais d'avance ton supplice ; je suis ton partage : tu n'as point de prix... (*les autres étaient jeunés , Hécube était vieille.*)

Mais qui fait accourir Pyrrhus avec tant de précipitation ?... O Pyrrhus , qui t'arrête ? voilà mon sein , frappe , réunis la belle-mère d'Achille à son beau-père : assassin de vieillards , cette victime est digne encore de toi , entraîne-là , profanateur des Dieux du Ciel ; profanateur des Mânes !... O monstres !

quelles imprécations lancerai-je contre vous !.....
 Je vous souhaite une navigation égale à vos sacrifices : tel est le vœu que je forme pour votre flotte,
 pour la race des Pélasges, pour vos mille carènes...
 pour le vaisseau qui me portera.

SCÈNE II.

CHŒUR DES TROYENNES.

TOUT un peuple en larmes est un spectacle bien doux pour les malheureux ; ils trouvent de la jouissance à entendre les nations entières, faire éclater leurs douleurs ; oui, les peines sont plus légères, & les pleurs moins cuisans, quand la multitude les partage. Toujours, ah ! toujours la douleur voit le mal d'autrui avec plaisir ; elle aime qu'on se ressente de sa destinée cruelle ; elle est soulagée quand elle n'est pas seule en souffrance, elle supporte avec moins de regret une calamité générale.

Retranchez les heureux de la surface du monde, les plus infortunés ne croiront plus l'être. Anéantissez ces amas insolens d'or, ces opulentes plaines labourées par cent bœufs, & les pauvres couchés sur la poussière, relèveront avec courage leurs têtes que la misère défigure. C'est la comparaison seule qui fait les misérables. Renversé au milieu des ruines, le malheureux respire ; quand il ne voit autour de

lui nulle trace de gaité sur les visages. Celui qui déplore son état avec le plus d'amertume, c'est l'être isolé qui fendant l'onde sans compagnon, se trouve jetté nud par la tempête sur le rivage désiré. On supporte plus aisément le naufrage, quand on est englouti sous les flots avec mille carènes, qu'on voit emporter par les vagues les débris de tant de navires, & qu'un autre ennemi se déchaîne pour empêcher la douceur du retour. Phryxus, que le bélier d'or porta avec Hellé, Phryxus se désola sur sa précieuse toison, quand cette sœur adorée se précipita dans l'onde; mais Deucalion, à côté de Pyrrha, Deucalion vit sans se plaindre, l'Océan couvrir la terre : seuls habitans du monde, ils n'apercevaient plus cependant qu'une mer immense à la place de la terre.

Hélas ! la flotte des Grecs, en se divisant, nous privera de la société des larmes : cet espoir nous fera ravi, quand la trompette appellera les Nautes, quand les rames secondées des vents, pousseront les navires dans la pleine mer, & leur feront quitter ces rives désolées.

Malheureuses ! quelle sera notre douleur, quand nous verrons décroître la terre & la mer s'agrandir ! lorsque la distance nous dérobera l'Ida, lorsqu'en se montrant la place de Pergame, de toute l'étendue de leur bras, les mères diront à leurs enfans & les enfans à leurs mères : Ilion était-là où cette

fumée monte en serpentant, où vous voyez ces nuages effrayans. Voilà les seuls signes auxquels les Troyens reconnaîtront leur patrie.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un Courier, ANDROMAQUE, HÉCUBE.

LE COURIER.

O destinée cruelle, affreuse, impitoyable, horrible ! ô crime, tel que Mars en fureur n'a pu nous en fusciter depuis ces dix ans de carnage !

(*A Hécube & à Andromaque.*)

Sur laquelle de vous deux dois - je gémir d'abord ! Est-ce sur vous, Andromaque ! Sur vous, veuve de Priam ? Quel est le premier sein que je dois déchirer ?

HÉCUBE.

Quelque deuil que tu nous annonces, il est à moi, les autres n'ont que leurs peines ; les calamités de nous sont les miennes ; c'est toujours mon bien qu'en détruit, & tous les malheurs sont à Hécube.

LE COURIER (*à Hécube.*)

Votre fille n'est plus. (*à Andromaque.*) On a

précipité votre fils du haut de la tour ; mais tous deux ont souffert la mort comme il convenait à leur sang de la souffrir.

ANDROMAQUE.

Parle, développe-moi ce double attentat : les grandes douleurs ne craignent point de pénétrer dans toute la profondeur de leurs blessures : parle, & n'oublie aucune circonstance.

LE COURIER.

Troie ne conserve plus qu'une de ses tours : depuis long-temps, c'était la retraite ordinaire de Priam. Là, placé au dernier de ses étages, à l'extrémité de ses créneaux, arbitre de la guerre, il s'asseyait & dirigeait nos attaques, ou nos défenses. Là, réchauffant dans son sein son petit-fils qu'il caressait, dans le temps qu'Hector, le fer & la torche en main, mettait en fuite les enfans de Danaüs, notre grand Roi montrait à Astyanax les combats de son père : cette tour qui fut autrefois l'honneur de nos remparts, & qui n'est plus qu'un cruel rocher, cette tour est environnée de la multitude des Grecs confondus avec leurs Généraux. Sa position élevée la fait remarquer de toute l'étendue de la plaine, & la colline elle-même est remplie de monde : les pins, les lauriers & les hêtres sont couverts de nos ennemis, toute la fo-

est tremble sous un peuple avide de spectacles. Les uns gravissent sur la cime des ruines tremblantes ; d'autres, sur les toits des maisons que la flamme n'a pas entièrement consumées ; ceux-ci, sur les pans des murailles prêtes à s'écrouler, & ceux-là, ô douleur ! jusques sur le tombeau d'Hector.

Au milieu de la plaine, on apperçoit soudain arriver le Roi d'Ithaque qui avec une démarche fière & précipitée, traîne après lui le petit-fils de Priam : l'enfant, d'un pas intrépide, le suit à la tour : il parvient au sommet, s'arête & jette par-tout ses regards où brillait son courage : tel un lionceau trop jeune encore pour avoir les forces de son père, en a déjà toutes les menaces, & n'essayant que de vaines blessures, montre la fierté qui décide la victoire. Aussi courageux, Astyanax que maîtriser la main de son ennemi, avait attendri les Grecs par sa noblesse, leurs Généraux, Ulysse lui-même : objet innocent des pleurs d'une si grande multitude, il est le seul qui ne pleure point, & tandis qu'Ulysse apprend à la foule l'Oracle de Calchas, prononce les prières, adresse ses vœux aux Dieux cruels ; il se précipite de lui-même au milieu des Etats de Priam.

ANDROMAQUE.

Quel enfant de Colchos, quel Scythe vagabond mérita jamais un pareil supplice ! L'inhumain ha-

birant de la Caspienne se porterait-il à un tel attentat ! Buisiris, tout farouche qu'il était, Buisiris fit-il couler le sang de cet âge ! Diomède lui-même osa-t-il en nourrir ses chevaux cruels !..... Ô mon fils ! qui jettera du moins un peu de poussière sur tes os ! qui te fera l'offrande d'un tombeau !

LE COURIER.

Eh ! qu'a-t-il pu rester de son corps précipité d'une telle élévation ? Cette chute a écrasé, dispersé tous ses membres ; l'éclat de sa beauté, ce visage céleste, cette noble ressemblance avec son père, tout est évanoui. Son cerveau a volé en éclats ; une pierre a fendu sa tête ; il ne reste plus de lui qu'un corps défiguré :

ANDROMAQUE.

Il ressemble en tout à son père.

LE COURIER.

A peine cet enfant précieux s'est-il jeté du sommet de la tour, que ces mêmes Grecs qui viennent de le pleurer, s'occupent d'un nouvel attentat. On court au tombeau d'Achille. Il est à l'extrémité du rivage, où de ses vagues légères la mer frappe le pied du Rhétée. Une plaine s'étend à l'autre bout, & une pente douce qui commence depuis les bords, forme en ce lieu un vaste amphithéâtre. Le peuple en foule remplit cet espace : tous se persuadent que l'obstacle de la flotte

ne tient qu'aux jours d'une Princesse innocente. La plupart regardent sa mort comme un crime, & s'empressent pour la voir mourir. Les Troyens s'avancent de même pour assister à ses funérailles, pour voir tomber cette partie de Troie.

Cependant les flambeaux de l'hymen précèdent la marche funèbre. La Tyndaride (*Hélène*) est à la tête, le visage triste, baissé, défiguré : (les Troyens font des vœux pour qu'elle soit ainsi rendue à Ménélas.) Les deux Peuples sont dans l'étonnement & la terreur. Polyxène s'avance ; la pudeur brille sur son front incliné, & jamais son teint n'a été plus animé ; jamais sa beauté n'a paru si éblouissante que dans ce moment où elle va s'éteindre : telle la lumière de Phébus descendant dans l'onde, est plus douce, alors que les astres s'apprêtent à remplir leur ministère, & que le jour douteux commence à céder sa place à la nuit.

La douleur gagne toutes les âmes. (hélas ! on ne donne jamais plus de prix à la grandeur que lorsqu'on nous en prive.) Les uns pleurent la beauté de la Princesse ; d'autres, un âge si tendre ; ceux-ci, une si effrayante révolution de la fortune, tous sont attendris de ce courage sublime qui la fait voler au-devant du couteau : elle précéderait Pyrrhus lui-même. On tremble, on l'admire, on fond en larmes. Le Roi d'Epire (*Pyrrhus*) monte & s'a-

tête sur le tombeau paternel; la Vierge intrépide qui l'accompagne ne détourne point la tête; elle présente fièrement sa gorge à l'homicide acier; & , (chose inouïe) ! le barbare Pyrrhus sent, pour la première fois, de la répugnance à donner le trépas : il tire son glaive, il frappe; la mort entre par la blessure profonde, le sang s'échape à grands flots; en expirant, Polyxène garde toute sa fierté, elle tombe sur le visage avec indignation, comme pour faire peser davantage la terre sur Achille.

Les deux Nations sont consternées; les Troyens n'osent pousser que des gémissemens timides; les Grecs font éclater les leurs.

Tel est l'affreux sacrifice que nous avons vu. Le sang de la victime n'est pas resté sur la terre, le tombeau cruel en a soudain recueilli & absorbé toutes les gouttes.

H É C U B É.

Enfans de Danaüs ! partez, partez maintenant; retournez sans crainte dans votre patrie, les vents déploieront vos voiles, la mer vous est ouverte; votre flotte est libre : ma fille est égorgée, & mon petit-fils écrasé; la guerre est finie..... Dans quel lieu faut-il que je porte mes larmes ! où romprai-je ce frêle tissu qui, malgré la vieillesse, retarde encore mon âme?..... Est-ce Polyxène, Astyanax, mon mari, mon royaume, tous mes biens, ou moi-même que je pleurerai?.... Je n'ai plus de

vœux à former que pour la mort.... O mort, si violente pour les enfans & pour les jeunes filles, si cruelle pour tous les humains, je suis la seule que tu craignes & que tu fuies ! je te cherche à travers les glaives, les flambeaux, les incendies, les ténèbres nocturnes, & sans cesse tu te dérobes à mon desir..... Quoi ! si près de Priam qu'on égorgeait ; les ennemis, les ruines, les flammes m'ont épargnée !

LE COURIER (à Hécube & à Andromaque.)

Malheureuses captives ! gagnez promptement le bord du rivage ; on déploie les voiles, les navires s'ébranlent, on vous appelle. Adieu.

Sénèque a pris le sujet de cette Pièce dans Euripide, & en jetant un coup-d'œil sur l'analyse de la Tragédie Grecque, nos Lecteurs seront à même de juger en quoi le Poète Latin s'est écarté de son original : c'est le même fonds, mais la marche est différente à plusieurs égards, & si l'un fait verser des larmes sur le sort de ses captives, l'autre attache par l'abondance, & souvent par la singularité de ses idées. Un des rôles les mieux faits dans la Pièce de Sénèque, c'est celui d'Ulysse dont le caractère approchait de celui de l'Auteur qui était plein d'esprit & de finesse. Euripide était plus vrai, plus simple, & consé-

quemment plus intéressant. (*Voyez les Troyennes*
d'Eurip. tom. II, pag. 341 & suiv.)

COSTUME de Calchas, ou Grand-Prêtre Grec.

La *Calasiris*, ou vêtement intérieur, de lin & frangé, comme le portaient les Prêtres Egyptiens, dont les Grecs imitaient les rites.

La *Tunique* de dessous, de laine blanche; celle de dessus, d'un tissu de même couleur & de même étoffe, mais plus déliée, couvrant les bras, ornée par le haut & par le bas, d'une broderie d'or, & arêtée sur l'estomac par une ceinture de laine blanche, & aux extrémités de laquelle sont attachés deux glands d'or.

Le manteau, d'une étoffe blanche sans doublure, relevé sur l'épaule droite par une boucle d'or, & brodé en or sur les bords extérieurs. La chaussure rouge & fermée.

Fin de la première Partie du septième Volume.



HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



SECONDE PARTIE

du septième Volume.

SUITE DES TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE.

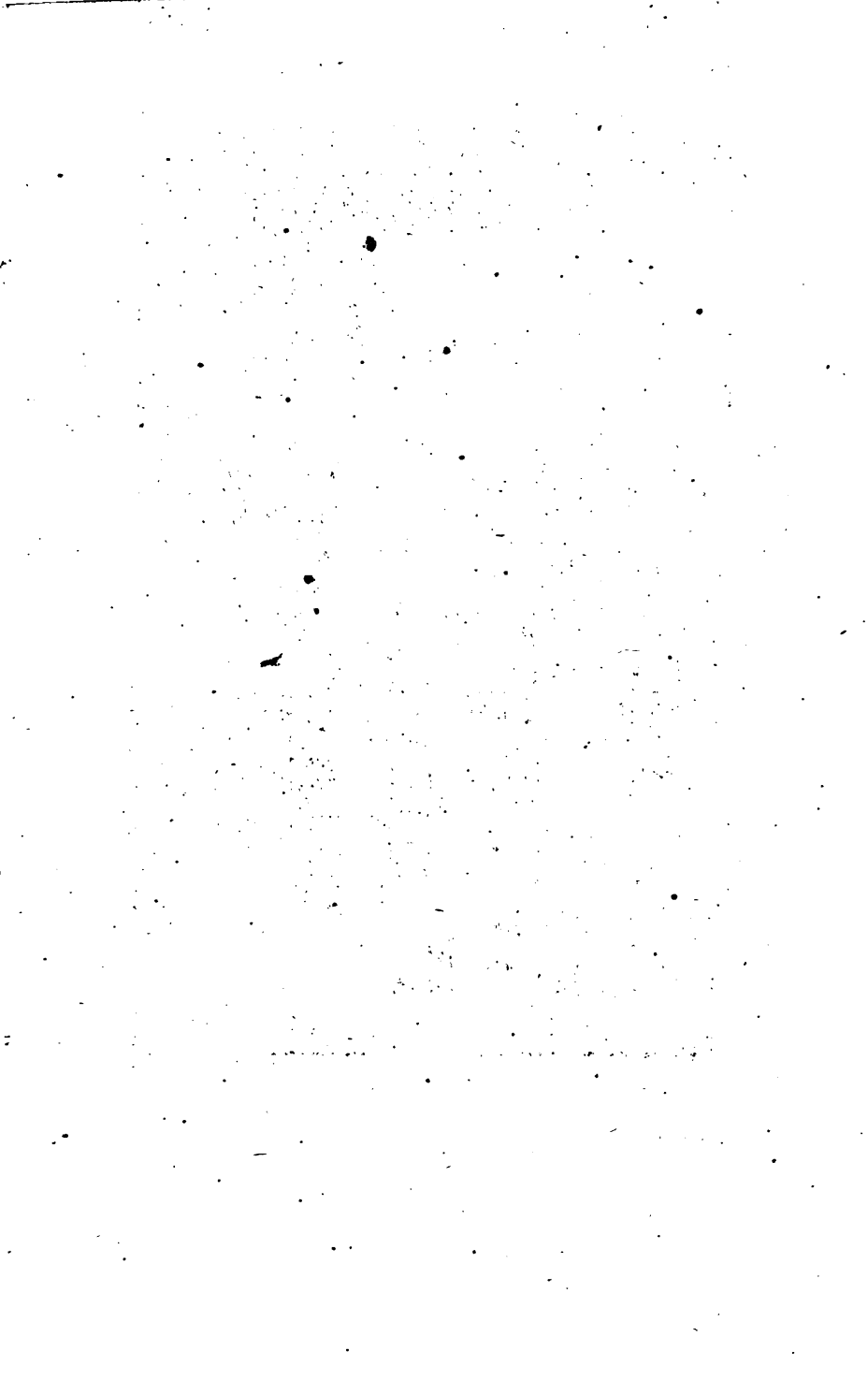
ON a vu que les Grecs employaient rarement l'amour dans leurs Tragédies, Sénèque les a imités sur cet article, & cette remarque fait l'éloge des peuples anciens qui portaient au Théâtre un esprit assez réfléchi pour s'y occuper de guerres, de conspirations, de politique &c. Les Modernes traitent des sujets moins sérieux, & nous ne connaissons guères de Tragédies dont l'amour ne conduise les

Tome VII. Part. II.

O

ressorts : la raison s'en offre d'elle-même , dit Lamothe , & naît du désir que les Auteurs ont de plaire aux femmes dont la présence fait tout le succès de nos Spectacles. » Cette passion, ajoute-t-il , qui est presque la seule qui puisse les intéresser , ne laisse pas aussi d'être d'un grand effet sur les hommes : combien s'en trouve-t-il qui n'ont jamais senti de grands mouvemens d'ambition ni de vengeance ! à peine quelques-uns se sont-ils sauvés de l'amour. Les jeunes gens aiment , & se reconnaissent avec plaisir dans les sentimens que l'Auteur leur étale : les vieillards ont aimé ; quel goût pour eux d'être rappelés à leurs plus belles années par la peinture de ce qui les occupait davantage ! Ce seul souvenir est pour eux une seconde jeunesse. Enfin tout avertit les Poètes de se tourner du côté de l'amour qui , dès qu'il est bien peint , leur est un garant presque assuré de tous les suffrages «.

Les intrigues de nos Pièces n'auraient donc réussi ni chez les Grecs , ni chez les Romains qui regardaient le sentiment de l'amour comme subordonné à tous les autres : que l'on en cherche la cause , on la trouvera dans la forme de leur gouvernement qui admettait les citoyens à l'examen des affaires les plus importantes , & qui répandait dans l'ame de chacun d'eux une élévation que l'on retrouverait sans doute parmi nous , si nos mœurs étaient différentes.



T.VII.P.^{ie} II.

P.C.LXXXIX.



J.D. Dugoure del.

Ph. Triere Sculp.

THESEE

HERCULE FURIEUX.

PERSONNAGES.

JUNON.

HERCULE.

LYCUS.

MÉGARE, femme d'Hercule.

AMPHITRYON.

THÉSÉE.

Chœur de Thébains:

La scène est à Thèbes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUNON (*seule.*)

SŒUR du Souverain des Dieux, je n'ai plus que ce titre : femme d'un ingrat qui m'abandonne, veuve enfin, je délaisse l'Olympe, je cède ma place & mon rang à mes rivales. Il me faut bien habiter la terre, puisqu'elles règnent dans les Cieux. Là, Calisto brille au-dessus du pôle glacial, & guide encore la navigation des vaisseaux d'Argos. Ici,

sur cette plage d'où le printems se détache pour embellir le monde, je vois ce fier taureau qui transporta Europe sur les vagues Tyriennes. Plus loin, les Atlantides errantes montrent à la terre ce troupeau de constellations si redoutées des navigateurs. (*les sept Pléiades, filles d'Atlas & de Pléione; trois d'entr'elles, Électre, Maïa & Taygète; furent aimées de Jupiter.*) Tout choque ici ma vue. C'est un Orion qui épouvante les Dieux de son fer menaçant; (*Orion naquit de l'urine de Jupiter, de Neptune & de Mercure.*) c'est un Persée transformé en astre lumineux; ce sont les Tyndarides; (*Castor & Pollux.*) ce sont les enfans de celle pour qui Délos cessa de flotter sur l'onde: (*Latone.*) Sémélé & son fils jouissent de la Divinité, que dis-je? afin que toutes les parties du Ciel fussent témoins de ma honte, la simple guirlande de la maîtresse de Bacchus, est devenue un nouvel astre qui embellit l'univers.

Mais pourquoi retracer mes anciennes injures? ô Thèbes! ville féconde en beautés impies, de combien d'enfans tu m'as fait la marâtre! mais quelle que soit l'élévation d'Alcmène, & la préférence qu'on lui donne sur moi, quoique l'Olympe soit aussi réservé à son fils, quoique la nuit qui le forma ait entrepris sur le jour, & que le soleil dont on arêta la course, ait été contraint de retenir dans l'Océan sa lumière captive; ma haine n'en

fera pas moins vigoureuse ; elle vivra dans ce cœur violent ; mon ressentiment implacable renonce à la paix, je me voue à une éternelle guerre.... La guerre ! mais quoi ! tout ce que la terre engendre de plus horrible , tout ce que l'onde & l'air produisent de plus effrayant , la peste , tous les monstres , tous les fléaux , cet Hercule n'en a-t-il pas triomphé ? en surmontant mille travaux divers , il s'agrandit par eux ; mon impuissante colère est une jouissance pour lui. En l'exposant à tous ces dangers cruels , j'ai prouvé qu'il était fils de Jupiter , j'ai ouvert la carrière à sa gloire. Des climats où le soleil montre le jour , jusqu'à ceux où il le dérobe , son indomptable valeur est célébrée , & tout l'univers publie que c'est un Dieu. Je n'ai plus de monstres à lui susciter : il a moins de peine à exécuter mes ordres , que moi à lui en donner. Mes commandemens excitent sa joie. Quel tyran assez féroce imaginerait un péril qui me débarrassât de cet odieux mortel ? ses armes maintenant sont ces monstres mêmes redoutés & vaincus par lui : c'est avec l'hydre de Lerna , avec le lion de Némée , qu'il se présente au combat. La terre n'est pas assez grande pour ses victoires ; voilà qu'il vient de briser les portes du Jupiter de l'Érèbe , & qu'il produit au jour le gardien des Mânes. C'est peu de revenir des Enfers , il force les ombres de faire un traité avec lui. J'ai vu , j'ai vu moi-même ce téméraire dissiper l'éter-

nelle nuit, & vainqueur de Pluton, montre fièrement au maître des Dieux les dépouilles de son frère. Il ne lui restait plus que d'enchaîner l'époux de proserpine, & de le traîner aux pieds de Jupiter son égal en partage, que de s'emparer du Ténare & de régner sur les rives du Styx. Il a du moins parcouru tout le séjour des Ombres, il en est revenu, & les mystères ineffables de la Mort sont découverts.

Et ce cruel vainqueur des Mânes triomphe aussi de moi ! & son orgueilleuse main traîne le chien immortel dans les villes d'Argos ! j'ai vu le jour se ternir, & le soleil trembler à la vue de Cerbère : la frayeur m'a faisie moi-même : en contemplant les trois têtes du monstre vaincu, je me suis repentie d'avoir pu donner cet ordre.

Mais l'enfer n'est rien, nous devons craindre pour le ciel. Vainqueur des Divinités infernales, Hercule peut nous vaincre aussi. Il ravira le sceptre à son père, il ne sera pas aussi lent que Bachus à venir prendre sa place parmi les Astres. C'est par les ruines qu'il s'en fraiera le chemin, & par lui, le monde sera désert quand il voudra régner. La conscience de ses forces enfle son courage : par la patience, il apprit à pouvoir vaincre l'Olympe, seulement avec lui. Ses épaules n'ont-elles pas déjà porté le Ciel ? A-t-il fléchi sous le faix ? L'axe du monde ne s'est-il pas reposé sur son col ? Sa tête

immobile n'a-t-elle pas soutenu les astres, le ciel & moi-même, malgré tous les efforts que je faisais pour peser sur elle?

Opprimons l'orgueilleux au milieu de ses vastes projets ; attaquons-le , déchirons-le nous-même de nos mains. Eh ! pourquoi confier à d'autres le soin de notre haine ? Laissons reposer les bêtes féroces , & donnons quelque relâche à Euristhée excédé d'ordres inutiles. Opposons à mon ennemi les Titans qui ont osé faire la guerre à Jupiter , ouvrons pour sa ruine tous les foyers du volcan de Sicile, faisons-en sortir le géant que la terre oppresse , délivrons la tête de ce terrible monstre , dédaignons tous ceux que la lune enfante. (*Le lion de Némée est tombé de la lune , selon la fable.*)

Mon plan est arrêté. On cherche un rival à Alcide. Il n'en est pas d'autre que lui-même, je veux qu'il se fasse la guerre.

Que les Euménides accourent à ma voix , que leurs chevelures enflammées viennent ici semer l'incendie. Que les fouets dans leurs mains cruelles impriment sur l'objet de ma haine des blessures de vipères.

Arrogant ! va maintenant escalader le ciel , méprise la terre. Tu crois avoir échapé au Styx & aux Mânes ; l'enfer t'attend ici : ton supplice sera bien plus affreux que l'exil. J'invoquerai les Furies , & pour m'obéir , les Furies perceront l'épaisseur des

montagnes qui les séparent de la terre : J'appellerai tout ce qui reste au Ténare, & l'odieuse Scélératesse, & l'Impiété féroce qui s'abreuve de son sang, & l'Erreur, & la Fureur qui s'arme contre elle-même : oui, la Fureur servira mon ressentiment.

Ministres de Pluton ! commencez ma vengeance ; que vos mains s'arment de pins fumans, que Mégère conduise vos bataillons hérissés de serpens : arrachez des torches enflammées de vos bûchers, attaquez le profanateur du Styx, animez, en les frappant, animez vos seins féconds en crimes, allumez dans vos cœurs des feux plus dévorans que ceux que vomit l'Etna.

Mais pour rendre Alcide furieux, je dois lui en donner l'exemple moi-même. O Junon ! tu es encore sans fureur ! Filles d'enfer ! inspirez-moi d'abord toute votre rage, frappez-moi la première, rendez-moi une vraie marâtre. Que ma haine prenne une nouvelle forme. Je veux que mon ennemi retrouve ici tous ses enfans, je veux qu'il revienne vainqueur. Va, je touche au jour où ton odieuse valeur m'en fera chère ; sois ton propre vainqueur, dusses-tu être le mien. A ton retour glorieux des enfers, tu désireras la mort. Je ne ferai plus fâchée que tu sois fils de Jupiter. Quand tu tendras ton arc pour percer tes enfans, je serai là, je dirigerai tes traits, je guiderai tes

toups, & pour la première fois j'applaudirai à tes exploits. Quand ton crime sera consommé, Jupiter pourra, s'il le veut, admettre au ciel tes mains pures & innocentes. Hâtons cette nouvelle guerre, le jour vient, & déjà l'aurore s'apprête à répandre les roses dans les climats de l'Orient.

SCÈNE II.

CHŒUR DES THÉBAINS.

LES Astres ne donnent plus qu'une languissante lumière aux pôles du monde ; la nuit fatiguée replie ses feux épars, l'étoile du matin ferme la marche brillante, le jour est rendu au monde, les constellations de l'Ourse retournent leur char & appellent le Soleil : guide des célestes Courriers, ce Dieu nous regarde de la cime de l'Oëta : déjà les Bruyères immortalisées par Bacchus, sont empreintes de ses rayons naissans, & la sœur d'Apollon s'enfuit pour revenir encore.

Hélas ! notre souffrance pénible recommence sans cesse avec le jour, nos maisons s'ouvrent, & le chagrin entre dans nos ames : le berger conduit ses troupeaux dans les prés que le frimat a blanchis, le jeune taureau dont le front n'est pas encore armé, bondit en liberté sur l'herbe, tandis que sa mère répare la substance qu'elle lui a pro-

diguée la nuit ; le chevreuil léger s'abandonne à sa course incertaine ; l'adultère de la Thrace posée sur une branche , ramage au milieu de ses petits & se dispose à déployer ses ailes au Soleil nouveau ; tous les autres habitans des bois confondent leurs murmures divers ; le Nautonnier incertain de son sort , confie ses voiles aux Autans qui les dévelopent & les remplissent en sifflant ; le pêcheur sur la pointe d'un rocher , prépare ses hameçons perfides , ou cherchant déjà des yeux la proie qui entraîne sa main , il sent le poisson qui se débat sous la ligne. Amusemens purs de ceux qui aiment la vie paisible , qui se plaisent dans une humble maison , & que la campagne satisfait.

Dans les villes , les espérances inquiètes , les craintes tremblantes s'agitent & se pressent en tourbillons. Celui-ci ne connaissant plus le sommeil , observe les abords superbes & les dures portes des Rois. Celui-là , que rien ne saurait enrichir , amasse des trésors , les contemple la bouche ouverte , & demeure pauvre. Un autre exalté par la faveur populaire plus mobile que les flots , se nourrit de vent & porte la tête arrogante. Plusieurs mettant à d'indignes enchères leur éloquence vénale , placent au poids de l'or leur colère & leurs paroles ; bien peu , sentant le bonheur du repos , se pénètrent de l'instabilité de la vie , & saisissent le tems qui ne revient plus.

Tant que le destin vous le permet , rendez-vous heureux ; la vie s'envole , & la même zone qui emporte l'année , entraîne aussi le jour. Les trois sœurs lèvent sans pitié leurs dures tâches , & leurs fils une fois tissus , elles n'y reviennent pas. Jouets malheureux des destins rapides , nous sommes à eux , non à nous : de nous-mêmes , nous cherchons l'onde du Styx.

Alcide ! votre courage s'est trop hâté d'aller voir les tristes Mânes ; les Parques ne manquent jamais notre heure : se refuser à leur ordre , c'est un crime ; le devancer , c'en est un autre. L'urne fatale ne reçoit que les peuples qui sont cités devant Minos.

Que d'autres se couvrent de gloire sur la terre , que le monde , à l'envi , célèbre leurs actions brillantes , qu'à force de triomphes , on les regarde comme des Dieux. Moi , je me contente de mon champ , de mes humbles lares où je trouve la paix. Sans ambition on parvient à la vieillesse , on est obscur , mais la médiocrité de la fortune en fait la sûreté. La chûte est trop rude pour qui vole si haut.

! Mais j'aperçois la triste Mégare avec ses cheveux en désordre : elle est bien peu accompagnée..... le vieux père d'Alcide est avec elle.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉGARE, AMPHITRYON.

MÉGARE.

O grand Dominateur de l'Olympe ! Arbitre du monde ! ne mettras-tu jamais de bornes à nos calamités ? Je n'ai pas encore joui d'un seul jour ferein ; la fin d'un fléau est toujours pour moi le commencement d'un autre : Hercule vainqueur d'un péril , rencontre souvent un nouvel ennemi : il n'est pas rentré dans sa maison , qu'on lui ordonne de partir pour une autre guerre , & son unique tems de repos est celui qu'on met à lui dicter ces ordres cruels. Enfant , Junon n'a cessé de le persécuter. Avant de connaître les monstres , elle l'a forcé de les vaincre. A peine il a vu le jour , qu'elle suscite contre lui deux serpens aux crêtes effrayantes ; le demi-Dieu descend soudain de son berceau , regarde ses deux ennemis d'un œil tranquille , les écrase sans émotion , & prélude ainsi à sa victoire sur l'hydre de Lerna. Il prend à la course l'agile bête du Ménale , si brillante par sa tête d'or. (*la biche aux pieds d'airain.*) L'indomptable lion , terreur des bois de Némée , gémît

sous ses bras qui l'oppressent. Qui n'a pas entendu parler des Courriers cruels du Tyran de Biston, abandonné à son tour à leur faim sanguinaire ? (*Diomède, Roi de Thrace : il nourrissait ses chevaux de chair humaine, & pour l'en punir, Hercule le fit dévorer par eux.*) du sanglier d'Erimante, le fléau de l'Arcadie ; du taureau si fatal aux cent villes de la Crète ; du pasteur aux trois corps, immolé sur les côtes de l'Amérique, de ses troupeaux qui de l'extrémité de l'Occident, furent amenés jusqu'au Cythéron ?..... On lui ordonne de pénétrer dans les climats brûlants du Midi ; il y vole, il détache le Calpi de l'Abida, & marque à travers ces deux monts orgueilleux une nouvelle route à l'Océan. Il se précipite dans l'opulente forêt & ravit la toison précieuse, malgré toute la vigilance du dragon. Monstre de Lerna ! sans cesse renaissant pour être fatal, sa main te vainquit à son tour, & t'apprit à mourir. Sinistres oiseaux du Stymphe ! vous dérobiez le jour au monde ; il était armé du crotale, & il vous épouvanta jusques dans les nues. (*le crotale était un instrument à deux lames de cuivre, qui battaient l'une contre l'autre.*) La Reine des Héroïnes du Thermodon a-t-elle pu dompter mon époux ? (*Hippolyte.*) Ses généreuses mains accoutumées à tant d'exploits divers, ont-elles dédaigné l'ignoble peine de purifier les écuries d'Augias ? (*Roi d'Elide.*)

Mais quel est le prix de tant de travaux ? La terre a perdu son défenseur : elle commence à sentir que l'auteur de sa félicité est éloigné d'elle : le crime prospère & triomphe , on redemande le vertueux héros. Hélas ! les bons sont accablés par les pervers ; la crainte opprime les loix. J'ai vu des barbares immoler les fils des Rois & retrancher dans ses derniers rameaux la noble race de Cadmus. (*Les enfans de Créon étaient frères de Mégare , & les derniers descendans de Cadmus.*) J'ai vu , à la fois , ôter le diadème & trancher la tête à mon père malheureux.

O Thèbes ! quel est ton destin ? Ville féconde en Dieux ! (*Bachus , Hercule &c.*) quel maître as-tu donc à craindre ? N'est-ce pas de tes filions , n'est-ce pas de ton sein fertile qu'on vit jadis sortir en armes une valeureuse jeunesse ! (*Les jeunes gens nés des dents du serpent , semées par Cadmus.*) Un fils de Jupiter n'a-t-il pas élevé tes murs aux sons de son harmonieuse lyre ? Le Maître du tonnerre n'a-t-il pas souvent quitté l'Olympe pour habiter dans ton enceinte ? Toi qui reçus , qui fis , & qui feras sans doute encore des Dieux , tu gémis , ô Thèbes ! sous un joug avilissant. Enfans de Cadmus & d'Amphion , par quelle fatalité êtes-vous tellement déchus ! Vous tremblez devant un vil exilé : le bienfaiteur du monde , le vengeur de la terre , celui dont la

main équitable brise les sceptres des Tyrans, Hercule est loin de vous, esclave peut-être, & souffrant les maux qu'il épargne à la vertu ! Lycus domine à Thèbes, & possède l'héritage de Bachus.

Il ne le gardera pas. Nous verrons Hercule, il nous vengera ; il reparaitra sur la terre, il retrouvera sa route, ou il s'en fera une.

Ah ! reviens, accours, cher époux ! C'est moi qui t'en pries : ta maison est vaincue ; rentres-y en vainqueur : développe, écarte les ténèbres qui t'entourent. Si le chemin t'est fermé, romps le Monde en deux, & ramène avec toi des abîmes de la nuit, ramène tout ce qu'elle usurpe depuis tant de siècles. Tu le peux : jadis pour ouvrir un chemin au Pénée rapide, tu restas un moment debout, puis tu séparas soudain l'Ossa de l'Olympe, & le Tempé s'étendant avec un horrible fracas, le Tempé s'agrandit : tu appuyas ta poitrine contre ces monts superbes, tu les fis tomber de deux côtés divers, & désormais sans obstacle, le torrent de Thessalie roula ses flots dans un nouveau lit.

Fais le même effort pour revoir tes parens, tes enfans & ta patrie ; ramène avec toi ce qui a cessé d'être, rends-nous tout ce que le tems avide recèle depuis tant de générations successives ; conduis devant toi ces troupeaux de peuples qui ont

oublié tout , jusqu'à eux-mêmes , & qui seroit tremblans aux rayons du jour. Il serait indigne de toi de ne ravir du Ténare que ce qui t'est prescrit par Junon.

Mais hélas ! je me flatte peut-être , & j'ignore le destin qui nous attend. Quand verrai-je le moment où je pourrai embrasser mon époux , baiser ses mains , cesser de me plaindre d'une si longue absence que j'aurai oubliée ? O Jupiter ! je te voue pour ce jour un hécatombe des plus superbes taureaux. Déesse des fruits ! je célébrerai tes mystères & des flambeaux allumés par moi , prolongeront les inéfabiles secrets d'Eleusis. En te voyant , ô Alcide ! je croirai voir mes frères revivre , & mon père donner encore des loix à cet Empire. Si une puissance plus grande que toi te retient captif , nous t'allons rejoindre. Délivre tous les tiens par ton retour , ou du moins entraîne-nous à toi..... Tu nous y entraîneras. Eh ! quel Dieu serait pour nous , si tu succombes ?

AMPHITRYON.

O femme de mon fils ! femme si fidèle à sa couche , & si tendre pour les enfans du magnanime Hercule , conçois de meilleures espérances , ranime ton courage ! bientôt , ma fille , bientôt tu le reverras plus grand , comme au retour de tous ses autres travaux.

MÉGARE.

MÉGARE.

Les malheureux croient aisément ce qu'ils desirent.

AMPHITRYON.

Ils croient bien plutôt ce qu'ils craignent , & la crainte est toujours portée à réaliser des malheurs incertains.

MÉGARE.

Abyméi, enterré dans les enfers, ayant le monde entier au-dessus de sa tête, par quelle route reviendrait-il à la lumière ?

AMPHITRYON.

Par la même qu'il fut trouver à travers les sables brûlans & les plages des Syrtes : n'a-t-il pas franchi deux fois ces écueils aussi mouvans que les flots de l'Océan, & lorsque son navire s'y est arrêté, ne s'en est-il pas élancé ! n'a-t-il pas traversé la mer à pied ! (*Il la passa, dit Apollodore, sur une coupe qu'Apollon lui avait donnée. On construisit depuis des barques sur le modèle de cette coupe d'après laquelle on les appella Scyphi.*)

MÉGARE.

La jalouse fortune se laisse bientôt de favoriser des vertus si éclatantes : il n'est pas sûr de s'exposer à des dangers si fréquens, & l'on fait souvent naufrage auprès des mêmes écueils qu'on avait su

éviter... Mais voilà le cruel Lycus , avec un air menaçant , portant en main un sceptre usurpé : que sa démarche annonce bien son ame !

S C È N E I I I.

LYCUS, MÉGARE, AMPHITRYON.

L Y C U S (*bas.*)

EN gouvernant l'opulente contrée de Thèbes , toutes ces terres fécondes qu'entoure obliquement la Phocide , tous ces lieux que l'Ismène arrose , tout ce que le Cythéron découvre de sa cime altière , tout ce qui s'étend jusqu'à l'Isthme , au partage des deux mers , (*la mer Egée & l'Ionienne.*) ce n'est pas le vieux héritage de mes pères que je régis en lâche successeur : je n'ai point d'ayeux illustres , aucun titre brillant ne décore ma race. Je n'ai pour moi que l'éclat du courage. Se glorifier de sa noblesse , c'est se vanter d'un bien qui n'est pas à soi.

Mais on garde avec inquiétude le sceptre qu'on a ravi , & l'on n'a de salut que dans le fer : c'est l'épée à la main qu'il faut défendre un bien dont tout un Royaume est indigné de vous voir possesseur ; le Trône n'est pas sûr quand on y tient la place d'un autre. La seule Mégare , en m'admettant

dans son lit, la seule Mégare peut cimenter ma puissance, donner du lustre à mon obscurité.....

• Je me flatte de n'éprouver ni refus, ni de dédain. Si elle croyait se déshonorer par ma couche, son audacieux entêtement aurait sa récompense; l'irrévocable dessein en est pris, toute la race d'Hercule serait retranchée de la terre.

Cette action me rendrait odieux?

La première maxime des Rois, est de pouvoir supporter la haine.

Essayons de la mettre en activité, en voici l'occasion: dans l'étonnement d'une tristesse stupide, Mégare se voile la tête, se tient debout auprès des Dieux qui la protègent, & le vrai père d'Alcide est à côté d'elle. (*Le tyran Lycus ne veut point reconnaître Hercule pour fils de Jupiter.*)

M É G A R E (*bas.*)

Quel nouvel attentat médite encore ce monstre fatal à notre sang? Que veut-il?

L Y C U S (*en abordant Mégare.*)

O fille de tant de Rois si fameux ! daignez prêter une oreille indulgente à mes prières.

Si les mortels suivaient éternellement le cours de leurs interminables haines, si la fureur ne forçait jamais de leurs cœurs, si les heureux étaient toujours en armes, & les malheureux toujours dans

l'oppression ; la guerre ne laisserait plus rien dans le monde , les campagnes seraient sans culture , les peuples seraient consumés par les incendies , ou écrasés sous les ruines : il est utile au vainqueur & nécessaire au vaincu de ramener enfin la paix. Je viens vous offrir de partager ma couronne , unissons nos cœurs : recevez un gage de ma foi , touchez ma main. . . Quels regards farouches vous lancez sur moi !

M É G A R E.

Qui , moi ! toucher ta main fumante encore du sang de mon père , de mes deux frères ! Le lever du soleil nous ramènerait plutôt la nuit , & son coucher ferait naître le jour ; la flamme s'unirait à la neige , la mer qui sépare la Sicile de l'Aufonie , les joindrait en se retirant ; le rapide Euripe deviendrait la plus tranquille des ondes. (*Le flux & le reflux de l'Euripe (entre l'Eubée & l'Attique) arrive sept fois le jour & la nuit. Aristote mourut de chagrin , dit-on , de n'avoir pu en découvrir la cause.*)

Tu m'as ravi mon père , mon Royaume , mes frères , mes lares , ma patrie , & tu ne m'as laissé qu'un bien , plus cher à mon cœur que tout ce que tu m'as pris , c'est la haine que je t'ai vouée. Je suis désespérée que tous les Thébains la partagent avec moi : mais que leur part est foible au prix de la mienne ! règne , enfe bien ta vanité ,

donne un libre cours à ton orgueil : un Dieu vengeur est là-derrrière, il fait bien atteindre les superbes. Je connais l'histoire des Monarques de Thèbes, les attentats qu'ont essuyés, ou commis ses Reines, l'incestueux assemblage des noms d'épouse, de fils & de père ; je connais le destin de l'orgueilleuse fille de Tantale (*Niobé.*) devenue stupide par la mort de ses enfans & convertie en rocher qui distile encore des pleurs sur le Sipyle : (*montagne & ville de Phrygië.*) je connais celui de Cadmus levant sa tête livide, & vil serpent, contraint de ramper dans l'Illyrie.

Tels sont tes modèles : domine selon tes caprices, j'y consens, pourvu que cette fatalité ordinaire à tes semblables devienne ton partage.

L Y C U S.

Calmez la fureur qui vous possède : Alcide soumis à Euristhée, Alcide doit vous rendre les ordres des Rois plus supportables : ma main victorieuse continuera de porter le sceptre que j'ai ravi ; je régirai tout sans craindre les loix ; elles doivent céder aux armes. Je ne vous dirai que deux mots pour ma justification. La mort vous a ravi votre père & vos frères ; mais ce fut dans une bataille ; les armes ne connaissent point de bornes, & l'on ne retient pas la colère de l'épée sortie une fois du fourreau : la guerre aime le sang.

P 3

Mais ce mortel a péri en soutenant sa couronne
que j'attaquais avec une ambition effrénée ?

Reine ! on juge les guerres par l'évènement , &
non par la cause. Oublions-en le fatal souvenir :
quand le vainqueur dépose ses armes , il convient
au vaincu de déposer sa haine. Je ne demande pas
que vous m'adoriez à genoux , comme votre Maî-
tre , je desiré seulement que votre grand cœur
n'accélère pas votre ruine. Vous méritez d'avoir
un Roi pour époux , unissons nos destins.

M É G A R E.

Une sueur glacée circule dans mes membres
tremblans. Dieux ! quel horrible discours a frappé
mes oreilles ! je n'ai pas ressenti cette frayeur ,
lorsque nos remparts retentissaient du bruit des
armes ; j'ai souffert avec intrépidité tant d'hostilités
atroces , mais ce mot d'union me fait frissonner ;
je crois être prisonnière. Qu'on m'enchaîne , si l'on
veut ; que par une longue famine on me conduise
lentement à la mort , rien ne vaincra ma foi , ô
Alcide ! je mourrai ta femme.

L Y C U S.

Est-ce un époux abymé dans le Tartare qui vous
inspire cette fierté ?

M É G A R E.

Il n'est descendu aux enfers que pour mériter
le ciel.

LYCÜS.

Maintenant tout le poids de la terre pèse sur lui & l'opprime.

MÉGARE.

Nul poids ne saurait opprimer un Héros qui a porté le ciel.

LYCÜS.

Je saurai bien vous forcer.

MÉGARE.

On ne peut être forcé que lorsqu'on n'a pas le courage de mourir.

LYCÜS.

Dites quelle royale offrande vous desirez pour notre nouvel hymen?

MÉGARE.

Ta mort, ou la mienne.

LYCÜS.

Quelle fureur! vous mourir!

MÉGARE.

J'irai me réunir à mon époux.

LYCÜS.

L'esclave d'Euristhée vous paraît préférable à mon sceptre?

MÉGARE.

Que de Rois cet esclave a précipités dans la tombe!

L Y C U S.

Il est assujetti pourtant aux ordres les plus tyranniques.

M É G A R E.

Sans la dureté des ordres , que ferait la vertu ?

L Y C U S.

Quoi ! c'est une vertu d'être continuellement exposé aux monstres ?

M É G A R E.

Sans doute , puisqu'elle brave , en les domptant , ces monstres qui épouvantent le reste des humains.

L Y C U S.

Pourquoi donc l'orgueilleux que vous pleurez , gémit-il dans les ténèbres ?

M É G A R E.

C'est qu'il en coûte beaucoup pour s'élever de la terre aux astres.

L Y C U S.

Eh ! quel est donc le père de cet Hercule , pour qu'il ose aspirer à tant de gloire ?

AMPHITRYON (à Mégare.)

Femme malheureuse du grand Alcide ! laisse-moi lui répondre ; c'est à moi de rendre à ton époux & son père & sa vraie naissance. (à Lycus.)
Après avoir pacifié les mers d'un pôle à l'autre ,

dompté tant de monstres, baigné le vallon de Phlegra du sang impie des géans ; après avoir défendu le ciel , son père est douteux encore ! nous en imposons au monde en publiant qu'il est le fils de Jupiter ! Eh ! la haine seule de Junon ne l'atteste-t-elle pas assez !

LYCÜS.

Vous outragez le maître des Dieux ; le ciel ne se mêle pas avec la terre.

AMPHITRYON.

Bien des Immortels sont nés de ce mélange.

LYCÜS.

Furent-ils des esclaves avant de devenir des Dieux ?

AMPHITRYON.

Celui qui naquit à Délos , garda les troupeaux d'Admète sur les bords de l'Amphrise.

LYCÜS.

Il n'erra pas du moins comme un vil exilé dans tous les climats.

AMPHITRYON.

Sa mère fugitive accoucha de lui dans la terre errante. (*L'Ile de Délos que par pitié pour Latone , Neptune fit paraître au milieu des eaux. Elle y mit au monde Diane & Apollon.*)

L Y C U S. .

On ne l'exposa jamais aux monstres , ni aux bêtes féroces.

A M P H I T R Y O N.

Le premier trait qu'il lança , fut contre le serpent Pithon.

L Y C U S.

Avez-vous oublié tout ce que votre Hercule souffrit dans son enfance ?

A M P H I T R Y O N.

Bachus arraché du sein de sa mère par un coup de foudre , Bachus est maintenant assis dans l'Olympe à côté du Dieu fulminant. Jupiter lui-même qui régit les astres, qui disperse les nuages , Jupiter ne fut-il pas caché dans les antres de l'Ida , pour échaper à la cruauté de Saturne ? On paie bien cher un sang illustre , & toujours il en coûte de naître Dieu.

L Y C U S.

Quand vous voyez quelque malheureux , sachez que c'est un mortel.

A M P H I T R Y O N.

Avec du courage , on n'est jamais malheureux.

L Y C U S.

Vous donnez du courage à celui qui , par une fille , (*Omphale.*) se laissa dépouiller de la maf-

sue & de la peau de Némée ; qui , comme une femme , se para de la pourpre de Sidon , qui se parfuma la tête , qui après quelques exploits célèbres , se mit à toucher les instrumens les plus efféminés , & dont enfin le front si fier fut entouré d'une mitre comme les fronts des Barbares ! (*La mitre très-ancienne dans l'Asie , est parvenue jusqu'à nous ; mais son usage est fixé , & elle ne sert plus que dans les cérémonies religieuses.*)

AMPHITRYON.

Bachus ne rougissait point de faire voir sa chevelure flottante , de prendre mollement le Thyrses , & de traîner voluptueusement une longue robe éclatante d'or. Après de grandes actions , la vertu aime à se relâcher.

LYCUS.

Celle d'Hercule s'est en effet relâchée d'une étrange manière , lorsque les filles de Teutras ont été opprimées par lui comme un vil troupeau. (*Elles étaient cinquante sœurs qui dans une nuit furent toutes violées par Hercule. Farnabe.*)

Est-ce Junon , est-ce Euristhée , qui lui ordonna ce nouveau travail ? N'est-ce pas à lui seul qu'appartient la gloire d'avoir déshonoré une famille si nombreuse ?

AMPHITRYON.

Vous ne rapportez qu'une faible partie de ses

actions, & vous ne savez donc pas qu'il a terrassé le redoutable Eryx, étouffé le géant Antée, répandu le sang de Busiris si fatal à ses hôtes ? que Cygnus est expiré sous ses coups, qu'il ne lui a fallu qu'un bras pour immoler les trois corps de Gérion ? Votre rang est marqué après tant de victimes. Nul de ceux qu'Hercule a vaincus, n'a osé aspirer à sa femme.

L Y C U S.

Ce que vous fîtes pour Jupiter, vous le ferez pour votre Roi : vous prêtâtes votre épouse au maître des Dieux, vous donnerez Mégare à Lycus : ce n'est pas la première fois que vous apprendrez à ce sexe à laisser un mari, pour former des engagemens plus honorables. Si Mégare pouvait résister à mes desirs, on saurait la faire obéir & la contraindre à me donner des héritiers plus nobles que moi.

M É G A R E.

Ombre de Créon ! Dieux protecteurs de Labdacus ! flambeau nuptial d'Œdipe ! répandez sur ce nouvel hymen toutes les calamités attachées à ma race ! O vous qui trempâtes vos mains dans le sang d'Egyptus, fières Danaïdes ! inspirez-moi : une seule parmi vous ne voulut pas vous imiter, je tiendrai sa place. (*Hypermetestre.*)

LYCUS.

Puisque tu refuses mon hymen & que tu menaces ton Roi , arrogante ! tu connaîtras la force de mon sceptre. En vain tu embrasses cet autel , nulle Divinité ne peut t'arracher à moi , & ton Hercule , quand il serait possesseur du monde , de l'Olympe , ton Hercule lui-même ne te sauverait pas de mes mains..... Hola ! qu'on érige un vaste bûcher , qu'on brûle ce Temple avec ceux qui bravent ma haine , qu'un même incendie dévore cette femme & toute sa suite.

AMPHITRYON.

Lycus ! je ne te fais qu'une prière : pourras-tu me la refuser ? Que je meure le premier.

LYCUS.

Donner indifféremment la mort pour supplice ; ce n'est pas être un vrai tyran ; il faut varier les tourmens , laisser vivre les infortunés , & ne faire tomber que les heureux. Mais tandis que le bûcher s'allume , je vais acquitter un vœu que je dois au Dieu de la mer.

AMPHITRYON.

Puissance suprême du Ciel ! ô Roi & père des Immortels ! toi dont la foudre glace l'univers d'effroi , quand elle échape de ta main ; arrête la vengeance impie de ce barbare. Mais pourquoi in-

voquer les Dieux ! ô mon fils ! c'est toi seul que j'implore , dans quelque lieu que tu puisses être.... Quel mouvement soudain agite les voûtes de ce Temple ? Qui fait ainsi mugir la terre ? Quel bruit se fait entendre du fond du Tartare ?..... Ma prière est exaucée , & voilà , voilà le bruit que fait Hercule en marchant.

S C È N E I V.

CHŒUR DES THÉBAINS.

O Fortune ennemie des Héros ! avec quelle inégalité tu répands tes dons ! Tu fais régner paisiblement Eurysthée dans la mollesse , & tu condamnes le fils d'Alcmène à faire une éternelle guerre à tous les monstres ! Tu veux qu'après avoir porté le ciel , son bras abatte encore toutes les têtes d'un effroyable serpent , qu'il aille endormir le dragon vigilant , & qu'il apporte les fatales pommes des Hespérides ! qu'il pénètre dans la Scythie , sous les tentes vagabondes des Nomades ennemis de l'hospitalité , qu'il affronte , & les montagnes humides d'un détroit en courroux , & le calme aussi dangereux d'un onde mourante ! (*la mer Septentrionale dont les bords sont glacés pendant l'hiver , dont par conséquent les flots ne sont point agités. Farnabe.*) Tu l'engages dans des lieux

où la mer se durcit , où le Sarmate , aux cheveux courts , (*les Russes & les Polonais.*) se promène à pied , & foule ces parages où n'aguère voguaient les navires à pleines voiles ; dans ces lieux où l'onde mobile & glacée tour-à-tour , porte tantôt des galères , & tantôt des cavaliers ! Tu le forces à combattre dans un pays lointain , la Reine d'un peuple de veuves , reine guerrière dont le sein est embelli d'un baudrier d'or , précieux ornement qu'elle donne à son vainqueur avec son bouclier & son écharpe , lorsque dans l'admiration de son courage , elle fléchit les genoux devant lui.

O grand Alcide ! dans quel espoir avez-vous précipité vos pas au Ténare , vers ces bords que l'on passe sans retour ? Audacieux ! quelle fantaisie vous porte à visiter le triste empire de Proserpine ! Il n'y règne aucun zéphir , aucun Auster n'y peut faciliter votre navigation : les deux Astres propices de Lédà n'y secourent point les timides nautonniers : on n'y trouve qu'une mer noire , languissante , morte ; toutes les Nations que la pâle Déesse des funérailles envoie aux Mânes , n'ont qu'un seul nocher pour les passer.

Puissiez-vous , Alcide ! vous affranchir de la loi du Styx , & voir renouer vos jours par les inexorables Parques !

Ce Pluton qui commande à tous les Peuples ,

& dont les mains sont si pestiférées , vous le combattîtes vous-même quand vous allâtes porter la guerre à Pylos , patrie de Nestor , & tandis qu'il vous menaçait de son horrible trident , vous lançâtes votre trait vengeur qui ne lui fit qu'une blessure légère ; mais par vous , le maître de la mort craignit de mourir. C'est à votre bras à rompre votre destin , introduisez la lumière dans les demeures infernales , qu'une route inaccessible au reste des humains , vous ramène au grand jour.

L'amant d'Eurydice a bien pu par ses chants plaintifs , attendrir les souverains des Ombres , & après avoir rendu sensibles les bois , les oiseaux & les pierres , après avoir suspendu le cours rapide des fleuves , apprivoisé les bêtes féroces ; son art charma encore les enfers eux-mêmes , & sa lyre eut plus d'harmonie dans ces régions où nulle voix ne se fait entendre. A ses accens , les *brus* de la Thrace , qui se trouvent chez les Mânes , versent des larmes & pleurent Eurydice. Eurydice excite les regrets des trois Juges assis sur ces tribunaux sévères où ils condamnent les pâles criminels. L'arbitre de la mort s'écrie : *Orphée ! tu l'emportes : va , retourne sur la terre à cette condition seule : ta femme suivra tes pas ; mais ne la regarde que lorsque le flambeau du jour te fera distinguer les Dieux du Ciel,*
&

& que tu seras parvenu à la porte du Ténare en Laconie. (*Promontoire auprès de Sparte, où était, dit-on, l'entrée des enfers.*)

Hélas ! le véritable amour ne connaît point le délai, il l'abhorre ; trop pressé d'envifager son bien, Orphée le perdit fans retour.

Si l'enfer a pu être vaincu par le chant, il peut l'être encore par la force.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE (*seul.*)

O Bienfaissant Dieu du jour ! ornement du ciel ! toi, qui sur un char de flame parcours alternativement les deux hémisphères, qui montres à la terre enchantée ta brillante tête, Soleil ! pardonne, si je fouille tes célestes regards de la vue du gardien des ombres. Sans l'ordre d'Eurysthée, je n'aurais pas révélé à la lumière les secrets du monde. (*Cerbère avait été condamné pour toujours aux ténèbres.*) Pardonne-moi de même, ô maître des Dieux & mon père ! voile avec la foudre ton visage immortel. Dieu des mers ! cache-toi au fond de tes grotes profondes. Habitans de l'Olympe ! vous qui voyez la terre de la région des

Astres, & qui craignez de profaner la pureté de vos regards, détournez tous la vue, portez-la vers le ciel, éloignez-la de ce monstre : qu'il ne soit vu que de moi & de celle qui me commande avec tant d'empire. Elle m'a trouvé trop peu de dangers sur la terre : sa haine me fait pénétrer dans les lieux inabordables aux vivans, & que le soleil ne connaît pas ; dans l'obscur empire du Jupiter du Styx, dans cet empire enfoncé sous le pôle des deux pôles : (*le pôle Antarctique.*) Si j'avais voulu y régner, j'aurais pu avoir le troisième partage de Saturne. Ce cahos de l'éternelle nuit, ces épaisses exhalaisons, plus affreuses que les ténèbres, ces tristes Déités, ce Destin lui-même, je les ai tous vaincus, & j'ai bravé la mort. Junon est-elle satisfaite ? J'ai vu les enfers & les ai fait voir au monde. Qu'on me donne de nouveaux périls : ô Junon ! tu laisses bien reposer mon bras. Que veux-tu que je vainque encore ?.... Mais ce Temple est rempli de soldats ! pourquoi la terreur des armes obsède-t-elle ce parvis sacré ?



SCÈNE II.

MÉGARE, AMPHITRYON, HERCULE,
THÉSÉE

AMPHITRYON.

MES vœux ne trompent-ils point mes regards ?
Est-ce le vainqueur du monde, le plus grand des
Grecs que je revois échapé à la silencieuse
& triste habitation des Mânes ! est-ce mon fils ?
La joie engourdit mes membres : ô mon fils !
fûre, mais tardive espérance de Thèbes, est-ce
vous que j'embrasse, ou ne serait-ce qu'une ombre
vaine ? Oui, je vous reconnais à ces généreuses
épaules, à cette noble massue qui remplit votre
main.

HERCULE.

Mon père ! que signifie cet habit de deuil ?
D'où vient ce vêtement lugubre que porte ma
femme ? Mes enfans ! quelle est la cause de l'hor-
rible mal-propreté qui les défigure ? Dites, quelle
calamité oppresse ma famille ?

AMPHITRYON.

Votre beau-père n'est plus, Lycus usurpe son
trône : il vient de condamner à la mort vos enfans,
votre femme & votre père.

HERCULE.

Terre ingrate ! quoi ! personne n'est venu secourir la maison d'Hercule ! Le monde défendu par moi, le monde a pu voir un pareil attentat !... Mais en me plaignant , le jour s'envole ; immolons mon ennemi.

THÉSÉE (à Hercule.)

Ta vertu souffrirait cet affront ! Lycus ! ennemi d'Alcide ! je cours , & je fais couler tout le sang du malheureux.

HERCULE.

Arête , Thésée ! il pourrait t'échaper , & ce combat m'appartient. Mon père ! Mégare ! différez tous deux vos embrassemens : j'envoie Lycus à Pluton ; il lui apprendra que je suis de retour sur la terre.

(Il sort.)

THÉSÉE (à Mégare.)

Reine ! séchez vos pleurs , & vous , (à Amphitrion) qui revoyez votre fils , cessez , cessez de craindre. Si je connais bien Hercule , Lycus payera la mort de Créon , que dis-je ? il l'a paye au moment où je parle ; c'est trop peu encore , il l'a déjà payée.

AMPHITRYON.

Que ce fils , l'honneur de notre race , réalise ce présage , il le peut : qu'il finisse nos malheurs.

Mais vous , généreux compagnon d'Hercule ! racontez-nous sa nouvelle victoire : dites quelle longue & pénible route conduit chez les Mânes , dites comment le chien du Tartare a pu souffrir de se voir enchaîner.

THÉSÉE.

Le détail que vous me demandez me glace d'horreur , quoique le calme soit rétabli dans mon ame. A peine ai-je encore la conscience de ma vie : la lumière blesse ma vue en l'émouffant ; le jour dont j'ai perdu l'habitude , me semble extraordinaire.

AMPHITRYON.

Chassez de votre cœur , ô Thésée ! chassez ce qui vous reste de frayeur , & ne vous privez pas du plus digne fruit de tant de peines : il n'est rien de si doux que le souvenir des maux qui ne sont plus. Racontez-nous vos horribles aventures.

THÉSÉE.

O puissances célestes ! (*Imitation de Virgile au sixième livre de l'Enéide. Il n'était pas permis de révéler les secrets des Mânes.*) Vous , ô dominateur des ombres ! & vous , ô la femme que Cérès chercha vainement dans l'étendue de l'Etna ! ne vous offensez point si je révèle des mystères que la terre ne doit pas connaître.

Le Ténare élève son orgueilleuse cime en Laconie , & presse la mer de l'épaisse forêt qu'il

porte. C'est-là qu'on voit l'entrée de l'odieuse demeure de Pluton, là, qu'une roche profonde découvre son horrible embouchure, & que dans un antre énorme se présente le gouffre fatal où les peuples vont s'abymer. L'obscurité n'y est pas d'abord totale, on distingue encore par derrière une faible lueur du jour qu'on a quitté, lueur qu'on prendrait pour le reflet douteux du soleil caché dans les nuages, & qui se joue de nos yeux : tel, lorsque la nuit enveloppe encore la lumière, l'un & l'autre crépuscule ont coutume d'être saisis par notre vue.

En avançant, on trouve des espaces vastes & déserts où le genre humain se perd & trouve la mort. La difficulté n'est pas d'y pénétrer, la route en est aisée, & comme le flux entraîne souvent les navires malgré eux, ainsi l'air & l'avidité nous poussent naturellement dans ces lieux livides.

Mais les ombres qui ne lâchent point leur proie, les ombres s'opposent au retour.

Au fond du ténébreux espace, le paisible Léthé promène son onde languissante, & calme les peines en détruisant le souvenir : pour ôter plus sûrement le moyen de reparaître à la lumière, ce grand fleuve serpente encore en mille replis tortueux : tel le Méandre vagabond se joue avec ses eaux incertaines, se fuit & se poursuit tour à tour, & semble

indécis s'il ira vers la mer , ou s'il remontera vers sa source.

Plus loin , est l'affreux marais du lâche Cocyte : là , s'établit le vautour ; là , gémit le sinistre hibou : la chouette fatale y fait retentir ses affreux présages , un if funéraire y laisse tomber son feuillage noir , & porte sur ses rameaux le Sommeil paresseux ; la triste Faim à la bouche mourante , la tardive Pudeur cachant son visage qui n'est plus innocent , la Crainte & la Frayeur , le Deuil , la Douleur rugissante que suit le noir Chagrin , la Maladie tremblante , la Guerre à la ceinture de fer : sur la dernière branche , on apperçoit la Vieillesse épuisée & tenant à la main un bâton pour aider ses pas chancelans.

AMPHITRYON.

Voit-on dans ces lieux quelques productions de Cérès ou de Bacchus ?

THÉSÉE.

On n'y trouve ni prairie , ni verdure qui ranime la vue : nulle plaine de froment prêt à moissonner n'y reçoit l'ondulation de l'haleine du zéphyre ; aucun arbre n'y porte de fruits ; une si grande étendue est toute stérile , déserte , affreuse ; condamnée à un éternel engourdissement , la terre n'y produit que des exhalaisons empestées ; rien n'est plus triste que cette extrémité de l'univers ; jamais l'air

n'y circule; l'horrible Nuit qui ne la quitte point; y appesantit encore la Paresse, & le lieu où réside la Mort, est pire que la mort même.

A M P H I T R Y O N.

Où est placé le trône du Roi dont le sceptre régit le peuple léger des Ombres?

T H É S É E.

Dans un obscur enfoncement du Tartare, est un espace où les épais brouillards qui le remplissent, se confondent avec les ténèbres. Là, on entend tomber de la même source deux fleuves, de nature toute contraire : l'un est le Styx dont les ondes paisibles sont attestées par les sermens des Dieux; l'autre est l'Achéron, torrent impétueux dont les flots en fureur entraînent les rochers, & qui ne permet jamais aux navires de remonter vers sa source.

Telles sont les deux barrières du palais de Pluton, édifice immense, environné d'un bois noir. La principale entrée de ce palais est une excavation profonde, pratiquée dans un rocher suspendu : c'est par-là que les Ombres se rendent à la demeure du tyran infernal, demeure affreuse, entourée d'une vaste plaine. Assis sur son trône, le Dieu superbe se fait amener les ames nouvelles. Sa Majesté est cruelle, son front est dur, ses regards sont obliques, & cependant il a quel-

que ressemblance avec ses frères , quelques traits connus d'une si grande race. Sa tête est celle de Jupiter , mais quand il lance la foudre ; Pluton rassemble en lui une grande partie de ce qui est horrible dans son empire , & son aspect glace d'effroi ceux qui l'inspirent aux autres.

AMPHITRYON.

Est-il vrai qu'on est tant d'années à juger les morts , & que les criminels ne sont punis que lorsqu'ils ne se souviennent plus de leurs crimes ? Quel est dans le sombre séjour , le chef & l'arbitre suprême de la justice ?

THÉSÉE.

Il en est plus d'un , assis au tribunal sévère , pour juger avec lenteur les coupables tremblans. Là , est Minos , ici , Rhadamante ; plus loin , le beau-père de Thétis. (*Eacus.*) On est condamné par eux , selon ses actions ; le crime recherche son auteur , & le pervers subit l'exemple qu'il a donné. J'ai vu des héros sanglans enfermés dans les prisons du tartare , & d'odieux tyrans battus de verges par des mains Plébéyennes.

Mais tout Souverain bienfaisant , tout Roi dont les mains ont été pures , dont la domination a été douce , quitte la terre après une vie longue & heureuse , est transporté au ciel , & juge ses semblables dans les charmans bosquets de l'Elysée.

O Rois ! respectez le sang des hommes : vos crimes sont bien plus rigoureusement punis , que ceux de vos sujets.

A M P H I T R Y O N.

Il est donc vrai que les méchans sont enfermés tous dans un espace marqué , & nous ne sommes point dans l'erreur en croyant que les impies souffrent aux enfers des supplices éternels.

T H É S É E.

Ixion est sans cesse entraîné par la roue rapide qui l'enveloppe en circulant. La tête de Sisyphe gémit encore sous l'énorme rochet qui l'accable. L'aride gosier du vieux Tantale cherche l'onde au milieu du fleuve où il est plongé ; cette onde baigne son menton ; trompé mille fois il y porte les lèvres , elle périt dans sa bouche , les fruits se dérobent à sa faim. Le cœur de Tityus continue d'être l'éternelle pâture du vautour. Les Danaïdes s'épuisent dans l'inutile espoir de remplir enfin leurs urnes. Les filles impies de Cadmus ne sortent point de la fureur qui les transporte depuis si long-tems. (*Agavé , Ino & Autonoe qui déchirèrent le malheureux Penthée.*) L'avidie Harpie épouvante toujours Phinée dès qu'il se met à table. (*Phinée ayant crevé les yeux de ses enfans du premier lit , à l'instigation d'Harpalice sa nouvelle femme ; fut privé à son tour de la vue par les*

Dieux , & tourmenté encore par les Harpies qui venaient ravir les plats sur sa table ; supplice qui lui fut continué dans les enfers.)

AMPHITRYON.

Racontez-moi le noble combat de mon fils aux enfers. Ce Cerbère qu'il nous amène est-il un don de son oncle ? (*Pluton.*) Est-ce une dépouille qu'il lui a ravie ?

THÉSÉE.

Près de l'onde croupissante du Stryx, s'élève un rocher funèbre : ce fleuve qui inspire la stupeur & l'abattement , est confié à la garde d'un vieillard dont le seul aspect inspire l'horreur : c'est lui qui presse les Mânes tremblantes ; son sein livide est couvert d'un buisson de barbe , les sordides lambeaux qui lui servent d'habit, n'envelopent son corps qu'à l'aide d'un lien ; ses joues enfoncées rebutent les regards. Armé d'une longue rame , il régit sa barque en silence , & la ramène vuide au rivage , pour y recevoir les morts.

Alcide lui ordonne de le passer , & déjà la troupe des Ombres se retirait devant lui.

Le cruel Caron s'écrie : *Où vas-tu , téméraire ! arrête tes pas audacieux.*

L'impatient fils d'Alcmène saisit l'aviron , en frappe le Nocher & s'élance dans sa barque. Assez

forte pour porter tout un peuple, elle plie sous le Héros. Il s'y place cependant, & soudain fléchissant sous ce terrible poids, elle boit, en vacillant, l'onde du Léthé. A cette vue, les monstres que renferme le Tartare, sont dans le tremblement; les cruels Centaures, les Lapithes que le vin animait sous les armes, sont dans l'effroi, & l'hydre de Lerna cache ses têtes fécondes au fond du marais du Stryx.

Votre fils découvre le palais du Dieu avare : là, l'inferral chien épouvante les Ombres, fait entendre à-la-fois les aboiemens horribles de ses trois gueules, & garde le noir empire : les serpens viennent sucer la sordide écume de ses dents, ses foies ne sont formées que de vipères, & sa queue recourbée est un long dragon qui siffle éternellement. La colère du monstre répond à sa figure.

A peine il entend marcher Alcide, qu'il lance, en les hérissant, les reptiles qui le couvrent, & dresse son oreille pour l'instruire du bruit que le Héros vient de faire. L'odorat du monstre est si fin, qu'il sent jusqu'aux Ombres même.

Le fils de Jupiter s'approche, Cerbère incertain se couche dans son antre, & tous deux connaissent la crainte. Mais le séjour du silence retentit du plus furieux aboiement, les serpens du

chien enflent son épouvantable tête; les ames heureuses sont effrayées.

Le demi-Dieu développe la peau du lion de Némée, & s'en couvre pour combattre le monstre : la grande massue est dans son invincible main, il en frappe Cerbère à coups redoublés, & Cerbère accablé par son ennemi, ressemble à une roue qui tourne sous la main de celui qui l'agite. Vaincu, épuisé, il cesse de menacer, il baisse toutes ses têtes, & cède à son vainqueur l'ancre affreux qu'il occupait.

L'une & l'autre Déesse infernale tremblent sur leur trône; elles donnent Cerbère à votre fils; il leur demande sa liberté, & sa liberté lui est accordée.

Alors avec une chaîne de diamans, il attache le redoutable chien qui s'oubliait lui-même, baisse timidement les oreilles, se laisse traîner, reconnaît un maître, & le suit en frappant ses deux côtés du dragon qui forme sa queue.

Mais arrivé à l'ouverture du Ténare, ses yeux sont étonnés de l'éclat du jour qu'il n'avait jamais vu; il reprend son premier courage, il secoue sa chaîne, il ébranle Alcide, le fait reculer, & peu s'en faut qu'il ne l'entraîne vers le gouffre odieux dont il est sorti.

Alcide, en ce moment, regarde mon bras : nous unissons nos forces, nous traînons Cerbère, malgré

toute sa rage , & nous le présentons au monde : la brillante pureté de l'Olympe blesse ses regards ; il fixe la terre, tourne plusieurs fois sous lui-même, ferme ses paupières & s'endort sur l'ombre d'Hercule..... Mais le peuple arrive en foule & la palme à la main , tous les habitans de Thèbes viennent célébrer les exploits du grand Alcide.

S C È N E I I I.

CHŒUR DES THÉBAINS.

EURISTHÉE qui se hâta de naître le premier, (*Jupiter avait prononcé que l'aîné des deux frères donnerait des loix à l'autre ; Junon , par le moyen de Lucine , retarda la naissance d'Hercule , & avança celle d'Euristhée qui par - là devint le maître du fils d'Alcmène.*) Euristhée avait ordonné à notre Héros de pénétrer au fond du monde , & le dernier de ses travaux était de dépouiller le Roi du ténébreux Empire. Il a osé s'enfoncer dans ces invincibles abymes , s'abandonner au triste sentier qui conduit chez les Mânes , & se confier à l'inférieure forêt , au milieu d'une multitude aussi nombreuse que celle qui se porte avec avidité aux jeux nouveaux des Théâtres, aux combats de l'Elide après cinq étés , aux mystères de Cérès , lorsque la Balance ramenant le sommeil paisible avec les lon-

gues nuits , n'accorde plus au soleil que la moitié du tems , & que les Prêtres de l'Attique s'avancent de leurs demeures , pour célébrer leurs secrets nocturnes.

Aussi prodigieuse est la foule des Mânes qui se pressent dans les champs du silence ; les unes avec peine , parce que la vieillesse a arrêté leurs pas ; les autres sont plus jeunes & accélèrent leur marche. Celles-ci sont des filles qui n'ont pas encore goûté les douceurs de l'hymen ; celles-là , des enfans qui n'ont pas quitté leur longue chevelure ; d'autres qui sont morts avant d'avoir prononcé le nom de leur mère , & à qui seuls Pluton permet de porter des flambeaux , pour être moins effrayés de l'obscurité qui règne dans son empire.

(Chez les Grecs , quand les enfans entraient dans l'âge de puberté , ils se coupaient les cheveux , & en faisaient hommage à quelque Divinité , pour la remercier de les avoir fait parvenir à cet état.)

Le reste s'avance tristement & à l'aventure , comme nous marchons quelquefois dans les souterrains profonds , en tremblant d'être écrasés par la terre suspendue sur nos têtes.

Là , sont l'immobile cahos , les ténèbres palpables , le repos de la nature en silence , la nuit qui s'y couvre d'un crêpe plus affreux que le sien. Il n'y règne pas même de nuages , on n'y en trouve que les simulacres.

Ah ! puissions-nous ne retourner que bien tard dans cet horrible asyle ! On arrive toujours assez tôt dans un lieu dont on ne revient pas. Pourquoi hâterions-nous cette destinée fatale qui nous y appelle ? Toutes ces peuplades répandues sur la surface de la terre , feront ce redoutable trajet , & nous voguerons tous vers le Cocyte. Tout ce que le soleil découvre en se levant , ainsi qu'en se couchant , tant d'êtres vivans , ô mort ! c'est pour toi qu'ils croissent. Epargne du moins ceux qui viendront après nous : qu'il te suffise de nous désigner pour tes victimes : quand tu ferais un peu lente à nous moissonner , de nous-mêmes ne courons-nous pas nous offrir à ta faulx meurtrière ? La première heure où nous jouissons de la vie , est déjà prise sur notre carrière.

Thèbes est dans l'allégresse ; allons nous prosterner aux pieds des Autels. Immolons les plus grasses victimes. Belles ! formez en l'honneur des Dieux des danses solennelles avec les jeunes Thébains. Habitans de ces riches campagnes ! interrompez un instant vos pénibles travaux.

Le bras d'Hercule a rendu la paix au monde , il a dompté tous les climats que baigne Thétis , il a franchi le Tartare , il en revient triomphant. Nos alarmes n'existent plus , l'Erèbe vaincu les a calmées. O grand Sacrificateur ! ceignez du peu-
plier

plier chéri cette chevelure que hérisse sur votre tête le Dieu puissant qui vous inspire. (*Le peuplier était l'arbre consacré à Hercule.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, THÉSÉE, AMPHITRYON,
MÉGARE.

HERCULE.

LYCUS a senti mon bras vengeur, il n'est plus. J'ai fait mordre la poussière à ses complices, & tous ont partagé son sort.

Offrons maintenant nos sacrifices à Jupiter & aux autres Divinités ; faisons couler le sang des victimes sur ces Autels. Je vous invoque, ô vous qui me secondez dans tous mes travaux, belliqueuse Pallas dont l'Egide qui brille à votre bras gauche, menace & change vos ennemis en rochers ! (*C'était la vertu de la tête de Méduse attachée à l'écu de Pallas. L'aspect de cette tête pétrifiait tous ceux qui la regardaient.*) Agréez mes vœux, céleste vainqueur de l'impie Lycurgue & de la mer rouge ! Dieu magnanime, qui portez une lance toujours entourée d'un pampre verd ! (*Bachus.*) O Diane, dont les traits sont si sûrs ! ô Phœbus, à la Lyre.

harmonieuse ! ô mes frères qui peuplez le Ciel ,
& qui n'êtes point sortis de ma marâtre , ayez
tous part à mes prières !

Qu'on m'amène les troupeaux les plus gras ; cou-
vrez ces Autels de tous les Aromates des Indes ,
de tous les parfums de l'Arabie ; que je voie cir-
culer dans les airs la douce ondulation de tant d'o-
deurs , & tandis que je ceins mon front de feuilles
de peuplier , ceins le tien , ô Thésée ! de l'olivier
de ta patrie. J'adorerai le Maître du tonnerre ; tu
invoqueras les Déeses protectrices de Thèbes , tu
chanteras la grôte sauvage du farouche Zéthus ,
(frère d'Amphion , & fils d'Antiope.) la noble font-
taine de Dirce , & les Lares que Cadmus nous ap-
porta de Tyr. Ministres ! jetez l'encens dans ce
brasier.

A M P H I T R Y O N.

Mon fils ! expiez auparavant dans une onde pure
vos mains fumantes encore du sang de notre en-
nemi.

H E R C U L E.

Que ne puis-je plutôt , ô mon père ! que ne
puis-je faire aux Immortels une oblation de ce
sang odieux !

C'est la plus agréable offrande que je pourrais
leur présenter , & la victime la plus digne qu'on fe-
rait tomber aux pieds de Jupiter , ce serait un
méchant Roi.

AMPHITRYON.

Priez ce maître des Dieux de terminer enfin vos travaux, & de vous accorder quelque relâche.

HERCULE.

La prière que je lui ferai, sera plus digne de lui & de moi.

Que la grande machine de l'univers reste inébranlable dans ses accords. Que les astres ne rencontrent jamais d'obstacles en parcourant leurs orbites. Qu'une paix profonde fasse le bonheur des peuples. Que tout le fer de la terre ne soit plus consacré qu'au travail par des champs. Que toutes les épées soient désormais dérobées à la vue des humains. Que la mer ne soit plus agitée par les orages. Que Jupiter n'ait plus de raisons pour s'armer de la foudre. Que les torrens cessent de grossir & de désoler les campagnes. Que les poisons disparaissent, & que les herbes fatales ne se remplissent plus de sucs mortels. Qu'on ne voye plus régner de tyrans inhumains & fatoutés. Si la terre veut encore acoucher de quelques monstres, qu'elle se hâte, & qu'on charge ma main de les combattre.... Mais que signifie ce prodige ! le jour disparaît, le disque du soleil devient obscur sans être couvert d'aucun nuage. Quelle puissance nous dérobe la lumière, & la force de rétrograder vers l'Orient ? *(prélude de la fureur d'Hercule : de vaines illusions troublent*

sa vue & son esprit.) Que veut dire cette nuit extraordinaire? pourquoi toutes ces étoiles qui couvrent le Ciel en plein jour? celle qui frappe ici ma vue, dans une des plus belles parties du firmament, c'est le lion de Cléone, le premier de mes travaux; il semble bouillonner de colère, sa gueule est ouverte, il va dévorer quelques constellations : que sa tête est menaçante! comme il étincelle! comme il agite son horrible crinière! d'un seul bond, il s'apprête à franchir tous les astres de l'automne, & tous ceux que l'âpre hiver ramène au-dessus de la zône glaciale; il attaquera, il brisera la tête du taureau qui annonce le printemps au monde.

A M P H I T R Y O N.

Quel trouble soudain vous agite? mon fils! où promenez-vous vos yeux égarés? qui vous fait voir le Ciel si différent de ce qu'il est?

H E R C U L E.

J'ai dompté la terre, j'ai soumis les mers orageuses, j'ai fait trembler le Stryx; mais le Ciel ne connaît pas encore ma valeur : c'est une conquête digne d'Alcide. Je m'élancerai dans les plus sublimes régions du monde, j'arriverai au firmament, mon père me l'a promis.

S'il me manquait de parole!.... L'univers est trop petit pour Hercule, il me renvoie aux astres.

Voilà, voilà toute l'assemblée des Dieux qui m'appelle; on m'ouvre les portes de l'Empyrée :... la seule Junon y met obstacle ! orgueilleuse ! veux-tu m'admettre & m'ouvrir le Ciel, ou aimes-tu mieux que je brise la divine porte qui me résiste ? doutes-tu de ma force ?.... Je romprai les chaînes de Saturne, j'arracherai le sceptre à mon père impie, je le restituerai à mon ayeul... Que les fiers Titans renouvellent la guerre sous mes auspices, je m'armerai de rochers & de forêts, je déracinerai ces montagnes pleines de Centaures, & en les couvrant les unes des autres, je m'ouvrirai la route des astres. Chiron verra son Pélion exhaussé sur l'Ossa. Le mont Olympe sera mon troisième degré au firmament, où je le lancerai lui-même contre les Cieux.

AMPHITRYON.

Puissance suprême ! arrêtez cet égarement funeste, calmez sa fougue & ce délire insensé, mais sublime.

HÉRÈULE.

Que vois-je ! les géans déchaînés apprennent leurs armes ! Tityus brise ses fers & se dérobe au Tartare ! le voilà avec sa poitrine déchirée, destinée d'entrailles, le voilà presque dans le Ciel !.... Le Cithéron tremble, l'autière Pallène est ébranlée dans ses fondemens, (*ville de Thrace.*) la ruine de Tempé se prépare !.... Quoi ! déjà celui-ci a

détaché la cime du Pinde ! celui-là , le sommet de l'Oëta !... Que la fureur de Mimas est horrible ! (*l'un des géans.*)... Mégère armée de torches fait entendre son fouet éclatant ; elle saisit des tisons ardens , elle ose les porter à mon visage !.... L'audacieuse Tisiphone avec le bataillon de serpens qui entourent sa tête , me ravit Cerbère , & défend l'entrée du Ténare avec ses redoutables flammes !.... N'est-ce point là la race du tyran Lycus , & l'exécration semence de mon ennemi ! (*Il prend ses enfans pour ceux de Lycus.*) attendez , ma main va bientôt vous réunir à votre père , les traits partis de cet arc ne manquent guère leur but , c'est ainsi que doivent être les coups d'Hercule.

A M P H I T R Y O N .

Quelle aveugle fureur le transporte ! les deux extrémités de son arc redoutable se rapprochent , il ouvre son carquois , la flèche vole en sifflant : Dieux ! elle a traversé le col de son fils , il est blessé.

H E R C U L E .

J'exterminerai le reste de cette engeance , je parcourrai les réduits les plus secrets.... Mais non , il vaut mieux détruire Mycènes toute entière : (*dans sa fureur , il se croit à Mycènes & non à Thèbes.*) il vaut mieux renverser de mes mains ces murs odieux bâtis par les Cyclopes... Il faut briser tous ces obstacles , enfoncer cette porte... Ce toit

est ébranlé, l'exécrable palais est percé à jour, j'y vois le fils d'un père scélérat qui s'y cache.

AMPHITRYON.

C'est son malheureux enfant, le fils d'Hercule qui lui tend ses mains suppliantes, qui embrasse ses genoux, qui lui demande grace d'une voix attendrissante. O père dénaturé! ô forfait exécration! spectacle horrible! il le saisit par cette main qui le supplie, il lui fait deux fois décrire un cercle autour de lui, & le jette avec fureur. Quel bruit fait sa tête en se brisant! sa cervelle!.... Elle couvre le parvis!.... Mégare portant son second fils entre ses bras qui lui servent d'asyle, la malheureuse Mégare s'enfuit égarée & tremblante.

HERCULE (*à Mégare qu'il prend pour Junon.*)

Quand tu te cacherais dans le sein du maître du tonnerre, ma main saura bien t'y trouver & t'en arracher.

AMPHITRYON (*à Mégare.*)

Infortunée! où cours-tu? quel refuge espères-tu rencontrer? est-il un lieu sûr contre Hercule en fureur? jette-toi plutôt dans ses bras, essaye de l'attendrir par tes prières.

MÉGARE (*à Hercule.*)

Pardonne, cher époux : reconnais ta Mégare; cet enfant est ta vivante image : vois comme il tend à son père ses faibles mains.

R 4

HERCULE (*saisissant Mégare.*)

Je tiens ma marâtre : suis-moi , la punition t'attend , délivre Jupiter de l'hymen honteux qui l'unit à toi : mais auparavant , j'immole ce petit monstre sous les yeux de sa mère.

M É G A R E.

Barbare ! que fais-tu ? tu verserais ton propre sang !

A M P H I T R Y O N.

Hélas ! les regards enflammés de son père lui ont ôté la vie. La crainte seule a fait envoler son âme.. mais la redoutable massue ! il la balance-autour de sa femme..... Ses os sont brisés , divisés en mille parties imperceptibles , sa tête a disparu..... Ai-je pu vivre si long-tems pour voir ce spectacle abominable !... Mais quand le deuil accable , n'a-t-on pas toujours la mort sous la main.... Précipitons-nous sur les traits du furieux , offrons-nous à cette massue meurtrière. (*à Hercule.*) Barbare ! je ne suis pas ton véritable père , j'imprime une tache à ton nom , mon existence souillerait ta gloire , extermine-moi donc aussi.

T H É S É E (*à Amphitryon.*)

Imprudent vieillard ! vous cherchez la mort : que faites-vous ! fuyez plutôt , dérobez-vous , & du moins épargnez un crime à Hercule.

HERCULE.

Je suis content : j'ai ruiné la maison d'un Roi infâme. Femme du grand Jupiter ! c'est à toi que j'ai immolé ce vil & lâche troupeau : j'ai acquité mes vœux , ils étaient dignes de toi. Ton Argos pourra me fournir encore d'autres victimes.

AMPHITRYON.

Tu n'as pas tout immolé , mon fils ! achève ton sacrifice , me voici auprès de l'autel , ma tête penchée attend ton bras , je te l'offre , je vais au-devant de tes coups , je les cherche , frappe... Quoi ! tu détournes les yeux ! tu es interdit ! je vois Hercule trembler !.... Le sommeil appésantit sa tête , elle chancelle & tombe : le voilà renversé avec autant de bruit que le chêne abattu dans les forêts , ou que la digue qui doit offrir un nouveau port à la mer.... Vis-tu encore ? la même fureur qui a donné la mort à tes enfans , te l'a-t-elle donnée à toi-même ?..... Ce n'est que le sommeil , je sens le mouvement alternatif de ses artères.... Laissons-lui prendre quelque repos , il calmera ses transports & soulagera sa poitrine oppressée..... Esclaves ! enlevez tous ses traits , de peur qu'il ne les reprenne à son réveil.



SCÈNE II.

CHŒUR DES THÉBAINS.

PRENEZ le deuil, ô Cieux ! vous & les Souverains qui vous régissent ! livrez-vous à la désolation , ô terre ! ô mobile Océan ! & vous encore qui répandez vos rayons sur ces deux élémens , ô Soleil , dont Hercule a visité les deux demeures , celle que vous quittez avec l'aurore , & celle qui vous reçoit à la fin du jour !

Déités bienfaisantes ! arrachez de son cœur la fureur impie qui le dévore. Rendez le sens à ses esprits.

Et toi qui calmes nos maux , repos de nos ames , meilleure partie de la vie humaine , ô Sommeil ! fils d'Astrée , frère languissant de la Mort , toi qui nous fuscites tous ces songes mêlés de vérités & d'erreurs , qui nous éclaires & qui nous abuses plus souvent encore sur l'avenir , père de la vie que tu ré pares , notre consolation après les travaux pénibles du jour , notre compagnon pendant la nuit , toi qui visites les sujets comme les Rois , qui leur communique également tes faveurs , & qui pour accoutumer les hommes tremblans à leur destruction future , leur enseignes un si long apprentissage de la mort ! Dieu que nous implorons ! appésantis

bien le repos d'Hercule , engourdis ses indomptables membres , & ne le délaisse que lorsqu'il aura repris son ancienne raison.

Etendu sur la terre , voilà que son imagination féroce s'occupe & s'agit de songes cruels. La rage qui est venue le saisir , n'est pas domptée encore. Accoutumé à reposer sa tête sur son horrible massue , il la cherche des mains , il agit inutilement ses bras , il n'a point encore cessé d'écumer , pareil à l'onde agitée long-tems par les aquilons , & qui conserve sa furie lorsque le vent n'existe plus. Calme les flots insensés de son délire , rends lui son humanité , rends-lui toute sa vertu.

Mais non , que les Dieux prolongent son délire , & qu'il suive le cours de son aveugle erreur ; sa fureur seule peut désormais le rendre innocent. Après la pureté , l'état le plus heureux , c'est d'ignorer ses crimes.

En revenant à lui , il faudra que sa poitrine retentisse sous ses coups , que sa main victorieuse frappe les épaules sur qui l'axe du monde s'est reposé , que le bruit de ses gémissemens plaintifs monte jusqu'au firmament , & descende jusqu'au ténébreux empire , jusqu'aux oreilles de Cerbère enchaîné par lui , & rendu maintenant à son antre livide , (*Eurysthée l'avait renvoyé à Pluton.*) il lui faudra remplir de sa voix douloureuse , & le triste cahos , & les grottes profondes des mers , & les

airs immenses où jadis il lança des traits plus honorables. (*en poursuivant les oiseaux du Stymphale : il servait alors l'humanité ; il la deshonorait en tuant sa femme & ses enfans.*) Il aura trop de crimes à se reprocher , pour épargner son sein. Ses coups retentiront dans les trois Empires du monde. (*le Ciel , la Mer , les Enfers.*)

O traits courageux qu'il porta ! ô carquois si long-tems suspendu à son col glorieux ! lancez-lui à son tour des blessures tardives. Massue qu'il illustre , frappez ses larges épaules & les durs nœuds de sa poitrine ! qu'il gémissé aussi sous l'atteinte des douleurs.

Tristes enfans de ce Héros déplorable ! vous n'avez trouvé la mort , ni en combattant à ses côtés , ni en immolant les Tyrans , ni en exerçant vos membres à la lutte , au ceste , au pugilat. Hélas ! à peine , à la manière des enfans de Scythie , vous osiez encore armer vos mains délicates d'un trait léger , le diriger d'un air assuré , le lancer , non contre les lions aux crinières flottantes , mais sur les cerfs timides,

Ombres innocentes ! allez au port du Styx avec tant d'autres victimes de la rage paternelle ; allez , enfans malheureux , sur cette triste route que tout humain doit connaître ; allez voir les Déités implacables aigries contre votre père.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE & DERNIÈRE.

HERCULE, AMPHITRYON, THÉSÉE.

HERCULE (*en s'éveillant.*)

Où suis-je ? Quelle est cette région , ce climat du monde ? Est-ce la plage Orientale, ou la contrée glaciale de l'Ours ? Est-ce ici que la mer de l'Hespérie (*l'Espagne.*) impose des bornes à l'Océan ? Quel est donc l'air que je respire ? Quel est le lieu où je repose..... Je suis à Thèbes.....

Mais quels sont ces cadavres qui jonchent la terre ? Mon imagination troublée par les enfers est-elle encore dans l'épouvante ! Même après mon retour , des spectres funéraires viennent troubler mon ame :.... Je crains de l'avouer , je tremble.... Je ne fais , non , je ne fais quel affreux malheur je présage.... Où est donc Amphitryon mon père ? Où est ma femme si heureuse & si fière de tous nos enfans ? Pourquoi ne vois-je pas ici à mes côtés la dépouille du lion de Némée ? Qu'est devenu mon bouclier ? m'a-t-on pris dans mon sommeil cette massue sur laquelle se repose si voluptueusement Hercule ? mes traits ? mon arc ? mes armes ? moi vivant , qui a pu me les dérober ? & tant

de dépouilles glorieuses?..... Quoi ! le sommeil d'Hercule n'a pas inspiré l'effroi ?.... Je veux voir mon vainqueur , je le veux.... Parais , ô mon rival ! né comme moi sans doute de Jupiter & d'une mortelle , & conçu encore dans une nuit plus longue que celle qui me donna le jour..... Quelle horreur je découvre ? les restes palpitans de mon fils ! ma femme assassinée !.... Quel nouveau Lycus règne donc à Thèbes ? Hercule revenu dans ces lieux , qui a eu l'audace de se porter à ces forfaits !..... Habitans de l'Ismène ! citoyens de l'Attique ! enfans de Pelops , qui touchez aux deux mers , venez , volez à mon secours ! (*les peuples du Péloponèse , qui confine à la mer Egée & à l'Ionienne.*) Apprenez-moi quel est l'auteur de ce lâche assassinat..... Ma colère immolera tout indifféremment... Qui refuse de me montrer mon ennemi , périra.... Vainqueur d'Alcide , tu te caches ! approche : quand tu aurais le char horrible de Diomède , les troupeaux de Geryon , les protecteurs d'Antée , ne diffère pas le combat.. Tout nud , je me présente à toi , dusses-tu prendre mes armes pour me combattre..... Pourquoi Thésée & mon père fuient-ils mes regards ! pourquoi se cachent-ils le visage ?.... Ah ! tous deux différez vos pleurs..... Quel audacieux a égorgé les miens ?.... Mon père ! vous ne me répondez pas !.... O Thésée ! je réclame cette bonne foi que tu as pour tous les hommes , apprend-

moi cet affreux mystère..... (*Thésée était aussi loyal envers les hommes , qu'infidèle envers les femmes. Farnabe.*) Ils se taisent & se cachent les yeux !.... Ils cherchent à me dérober les larmes qu'ils répandent ! D'où peut leur venir cette retenue pour un attentat si atroce ?.... Sont-ce les satellites de Lycus qui ont vengé sa mort ? Au nom de tout ce que j'ai fait de mémorable , ô mon père ! au nom de l'inviolable respect que je vous ai voué , dissipez mes inquiétudes : quel est le destructeur de notre famille ? qui m'a ravi mes armes ?

A M P H I T R Y O N.

Laissons ce crime impuni.

H E R C U L E.

Impuni ! que je reste sans vengeance !

A M P H I T R Y O N.

Cette vengeance serait plus affreuse que le forfait.

H E R C U L E.

Mon père ! eh ! quelle plus grande calamité pourrait donc nous affliger !

A M P H I T R Y O N.

Vous avez à ce malheur bien plus de part que vous ne pensez.

H E R C U L E.

O mon père ! regardez-moi en pitié , voyez mes mains suppliantes tendues vers vous. Que voulez-

vous dire ? Je tremble de vous toucher : le crime incertain m'entoure , il erre dans ce lieu..... Mais d'où vient ce sang dont je suis teint?... Cette flèche trempée dans le venin de l'hydre , est encore fumante !.... Je vois mes traits , je connais le coupable.... Quel autre aurait pu tendre cet arc ? Quelle main aurait pu , en le pliant , disposer cette corde qui me résiste à moi-même ?.... Mon père ! suis-je en effet le coupable ?..... Ils se taisent , je le suis.

A M P H I T R Y O N .

Vous n'êtes que la cause de notre deuil ; votre marâtre a fait tout le crime ; vous êtes malheureux & n'êtes point coupable.

H E R C U L E .

Oublie ma naissance , ô Jupiter ! tonne de toutes les parties du ciel , & que ta main tardive à défendre tes petits - fils , que ta main serve du moins à les venger. Fais retentir toutes les étoiles de l'éclat de ta foudre , que les deux pôles fassent pleuvoir la flamme sur moi. Qu'on enchaîne mon corps aux rochers de l'onde Caspienne , que les oiseaux avides m'y dévorent. Prométhée n'est plus sur le Caucase ; pourquoi n'y suis-je pas attaché à quelque vaste sommet escarpé , dépouillé de verdure , pour y servir aussi d'aliment aux vautours ? On devrait enchaîner mes deux bras à l'une &
l'autre

l'autre Simplegade qui font bouillonner l'Euxin : (les Symplegades ou les Iles Cyanées sont situées à l'entrée de l'Euxin , & couvertes de montagnes qui à la vue paraissent tantôt séparées , & tantôt réunies.) en se divisant , elles me déchireraient les membres , & quand ces montagnes inquiètes voudraient se rapprocher , mon corps serait pour elles un obstacle invincible , la mer serait libre !..... Mais pourquoi ne me précipitai-je point sur ce bûcher ardent pour y faire jaillir mon sang impie & consumer mon corps ?..... Oui , j'y vole & vais rendre Hercule aux enfers.

AMPHITRYON (à Thésée.)

L'orage de son cœur est loin d'être calmé , son emportement a seulement changé d'objet , il ne veut plus nuire qu'à lui-même , retour naturel de la fureur !

HÉRCLÉ.

O terre ! engloutis-moi dans l'abominable asyle des Furies , dans la prison du Tartare , dans le lieu de deuil où gémissent les scélérats , dans des cachots plus enfoncés encore que l'Erèbe , s'il en existe , & où je sois inconnu à Cerbère..... à moi-même. J'irai fixer à jamais ma demeure à l'extrémité de la nature..... Cœur dénaturé ! ô mes enfans , dont les membres sont épars dans toute l'étendue de ce Palais , qui pourrait dignement vous

Tome VII. Part. II.

S

pleurer !.... Mes yeux endurcis aux maux, mes yeux ne sauraient s'ouvrir aux larmes.... Apportez mon épée, mes flèches, ma massue..... ô mes fils ! pour l'un de vous je briserai ces traits ; pour un second, mon arc ; pour un troisième, je brûlerai cette massue homicide, ces flèches trempées dans le sang de l'hydre. Je dois punir mes armes ; cette main elle-même, cette main qui servit si bien la haine de ma marâtre, je la ferai dévorer dans le même brasier.

THÉSÉE (à Hercule.)

L'erreur passa-t-elle jamais pour un crime ?

HERCULE.

Elle en tient lieu, quand elle produit de si monstrueux excès.

THÉSÉE.

C'est ici que vous avez besoin d'Hercule, pour résister au torrent de vos chagrins.

HERCULE.

La honte ne m'a pas abandonné avec la fureur, & je n'aurai point le front d'aller effrayer les peuples de l'aspect de mon visage..... Mes armes, mes armes, ô Thésée ! On me les a prises ; qu'on me les rende, si j'ai recouvré mes sens : si ma fureur dure encore, retirez-vous, mon père, je saurai bien trouver un chemin à la mort.

AMPHITRYON.

Par les nœuds sacrés qui nous unissent, soit qu'en effet je sois ton père, ou ton nourricier seulement; par ces cheveux blancs, si vénérables aux cœurs vertueux, ne frustre pas ma vieillesse de son appui; unique soutien de ma misère, accorde-moi tes jours! Jusqu'ici je n'ai pu jouir encore de toi; toujours tu m'as fait craindre, & la mer en courroux, & les monstres, & tous ces tyrans du monde, ennemis des Mânes ou des Autels. Éternellement éloigné de moi, procure-moi enfin la douceur de tes embrassemens & de ta vue.

HERCULE.

Non, il ne m'est plus possible de souffrir la lumière du jour: j'ai perdu tous mes biens, raison, armes, gloire, femme, enfans, mes bras, ma fureur elle-même. On ne saurait vivre avec une âme impure, & l'unique remède du crime, c'est la mort.

AMPHITRYON.

Tu veux donc me faire mourir moi-même?

HERCULE.

Je veux, en me tuant, vous épargner le sort de Mégare.

AMPHITRYON.

Te tuer sous les yeux de ton père!

H E R C U L E.

Ma rage a déjà souillé vos yeux de cet horrible spectacle.

A M P H I T R Y O N.

Mon fils ! rappelle-toi toutes tes vertus , & fais-toi grace d'une faute unique.

H E R C U L E.

Me faire grace , moi qui ne la fis jamais à personne !..... Tout ce que j'ai fait de vertueux & de grand , m'a été commandé..... L'impiété que je viens de commettre , je m'y suis livré de moi-même..... Laissez-moi donc , mon père , & rendez mes armes à ma tendresse pour vous , à mon destin cruel , à la vertu que j'ai trahie. Permettez à mon bras de m'affranchir de tous mes maux.

T H É S É E (à Hercule.)

Quoique rien ne soit plus touchant que les prières d'un père , mes larmes jointes aux siennes ne pourront-elles point t'attendrir ?... Relève - toi , Hercule ! oppose à l'adversité ton courage ordinaire , rappelle ton ame que les plus grands revers ont toujours trouvée invincible. C'est maintenant que tu as besoin de toi-même. Ordonne à Hercule de vaincre sa colère.

H E R C U L E.

O Thésée ! vivre , c'est approuver mon crime ;

mourir de ma main, c'est le réparer. Il faut que je purge encore la terre : mon parricide est un monstre impie, énorme, épouvantable qui me suit par-tout. O mon bras ! tiens-toi prêt pour le plus grand de tes exploits ; il surpassera tes douze travaux ensemble..... O lâche ! tu balancés ! tu n'as de force que contre les enfans & leurs mères tremblantes..... Si l'on me refuse encore mes armes , je vais déraciner la forêt du Pinde , brûler les bois consacrés à Bacchus , réduire le Cithéron en cendres : je renverserai les maisons sur leurs Maîtres , les Temples sur leurs Dieux ; je m'enterrerai sous les ruines de Thèbes , & si ses murs , en s'écroulant sur moi , ne sont qu'un fardeau trop léger pour mes épaules , la terre qui est suspendue au milieu du monde , qui sépare l'empire des Dieux du Ciel , je la ferai tomber sur ma tête , elle m'écrasera de son poids.

A M P H I T R Y O N.

Je vous rends vos armes.

H E R C U L E.

Et moi , je reconnais le père d'Hercule..... Voilà le trait qui perça mon fils.

A M P H I T R Y O N.

C'est Junon qui l'a dirigé.

H E R C U L E.

Je le dirigerai à mon tour.

AMPHITRYON (*bas.*)

Mon cœur palpite de frayeur & tout mon corps est tremblant.

HERCULE.

La flèche est disposée.

AMPHITRYON (*à Hercule.*)

Quoi ! maître de vos sens & désormais sans fureur , vous attendez sur vous-même !.... Eh bien ! décidez donc de mon sort , je ne vous demande plus rien , je saurai mettre ma douleur en sûreté.... Seul hélas ! vous auriez le pouvoir de me conserver mon fils , de ne pas m'en priver à jamais. Il n'est plus en vous de me rendre misérable , mais vous pouviez , barbare ! vous pouviez me rendre encore heureux. Prononcez enfin & ne laissez pas davantage en souffrance & votre cause & votre renommée. Est-ce la vie , est-ce la mort que vous choisissez ? Mon ame accablée par la vieillesse , & bien plus encore par le poids de ses maux , mon ame prête à s'envoler , erre déjà sur mes lèvres.... Peuton se faire tant presser pour accorder la vie à son père !.... A votre exemple , je ne veux plus différer , & ce fer va se plonger dans mon sein.... Ici , ici même , on me verra étendu sans vie : ce sera le crime d'Hercule redevenu sage..

HERCULE.

Pardon , ô mon père ! pardon : arrêtez votre

main, je vivrai.... O mon courage ! obéissez , soumettez-vous à l'autorité paternelle. Que cette victoire soit ajoutée à mes autres travaux.... Thésée ! relève mon père abattu & prosterné devant moi , ma main impure craint de toucher ce ce que je révère.

AMPHITRYON.

Et moi , je la baise , cette main qui sera encore mon appui. En l'approchant de mon cœur malade , j'en chasserai les peines qui le déchirent.

HERCULE.

Quel lieu choisir pour mon exil !... Où me cacherai-je ? quelle terre deviendra ma retraite & mon tombeau ! Toutes les ondes du Tanaïs , du Nil , du rapide fleuve de la Perse , (*le Tiger.*) du Rhin toujours impétueux , toutes celles du Tage qui enrichit l'Ibère , pourront-elles jamais me rendre ma pureté ? Quand le Méodis ferait passer dans mes veines tous les flots de l'Euxin ; quand je serais entouré de toutes les eaux de l'Océan , mon crime resterait toujours là , toujours ineffaçable.

Irai-je dans les climats de l'Orient , de l'Occident ? Connue par tout le globe , je me suis privé moi-même d'un lieu d'exil. Le monde me rejettera. A la vue de mon forfait , les Astres se sont arrêtés , ils ont changé leur cours ; le Soleil a vu Cerbère avec moins d'horreur....

O tête fidèle & chère! Thésée ! cherche-moi une retraite lointaine , inaccessible aux autres humains ; & puisque c'est ton sort d'aimer toujours les criminels , rends-moi service pour service : (*Thésée avait été constamment l'ami de Pirithoüs , malgré ses attentats.*) j'ai rompu tes fers au Tartare ; par grace , viens m'accompagner encore dans ces asyles ténébreux ; j'y demeurerai caché.... Mais non , j'y suis trop connu.

T H É S É E.

Je te conduirai plutôt dans ma patrie. (*Athènes.*) Mars t'y rendra ton innocence & tes armes : cette terre qui purifie les Dieux , fera bien aussi purifier Alcide. (*Mars ayant tué Alyrothius qui lui avait enlevé sa fille ; Alcide fut appelé en Justice auprès d'Athènes , & déclaré absous par tous les Dieux. Farnabe.*)

Le sujet de cette Tragédie est le même que celui d'Euripide. (*Voyez la seconde Part. du second Volume , pag. 282 & suiv.*) Mais la marche des deux ouvrages n'a aucune ressemblance , & autant l'Auteur Grec a répandu de simplicité dans sa diction , autant Sénèque a prodigué d'images qui , au défaut d'être gigantesques , joignent celui d'éloigner continuellement le spectateur de l'objet principal auquel il devrait s'attacher.

L'idée d'opposer Hercule à Hercule même est

vraiment sublime , & la tendresse de Mégare , le délire d'Alcide , le désespoir auquel il se livre quand il reconnaît son crime , sont autant de tableaux dignes du Théâtre , ainsi que la scène dans laquelle il immole sa femme & ses enfans qu'il prend , les uns pour les fils de Lycus , & l'autre pour Junon. Le meurtre de ces différens personnages aurait été atroce sur le Théâtre , mais il n'est aperçu que par Amphitryon qui le raconte au peuple , & le peuple voit seulement Hercule qui paraît & disparaît tour à tour pour atteindre ses victimes qui lui échappent. Tous ces traits seraient beaucoup plus frapans , s'ils n'étaient affaiblis par une déclamation continuelle , & sur-tout par une description des enfers , pleine de beautés à la vérité , mais aussi déplacées que l'énumération géographique des fleuves dans lesquels Alcide veut laver son crime.

» Vous prétendez faire un Poëme , dit Horace :
 » le début en est magnifique , & ne promet rien
 » que de grand : puis vous vous amusez à dé-
 » crire le Rhin , l'Arc-en-ciel , un Autel de Dia-
 » ne , un Bois sacré , ou les détours d'un ruisseau
 » qui s'échape avec un doux murmure au travers
 » d'une campagne délicieuse. Ce sont des ban-
 » des de pourpre qui jettent un grand éclat , je
 » l'avoue , mais ce n'est pas là leur place. Peut-
 » être excellez-vous à peindre un cyprès ; c'est un

« talent , mais que fait un cypres dans un tableau ;
 « quand celui qui vous paie veut que vous le re-
 « présentiez au milieu d'un naufrage , se sauvant ,
 « après avoir tout perdu , sur une des planches des
 « débris de son vaisseau ? Nous faisons comme un
 « Potier présomptueux & mal-habile qui veut dé-
 « buter par un grand vase : après avoir fait tour-
 « ner sa roue , tout son travail aboutit à faire un
 « petit pot ». *Incapitis gravibus , &c. Art. poet.*
 v. 14.

COSTUME de Thésée , ou Prince guerrier.

La *Tunique* intérieure de laine blanche ; celle de dessous de même étoffe & de même couleur , brodée en or sur les bords , ainsi que les manches qui sont très-courtes.

La *Chlamyde* de couleur pourpre , & sans doublure.

La *Cuirasse* de buffle , couverte d'ornemens d'or & de bandes d'airain , ainsi que le casque & le bouclier qui sont aussi d'airain enrichi d'or.

Les doigts du pied marqués , & le cothurne formé de bandes de laine pourpre.



bleau;
le re-
vant,
des
un
dé-
ir-
un
et.

le



J. D. Dugoué del.

J. Goussier sculp.

GARDE.

HERCULE SUR LE MONT OËTA.

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

HERCULE.

HYLLUS.

ALCMÈNE.

Chœur d'Etolienues.

Une Nourrice.

DÉJANIRÉ.

IOLE.

PHILOCTÈTE.

Chœur de Filles d'Echalie.

LYCAS, personnage muet.

*La scène est en Eubée, dans la première scène & dans le
Chœur suivant; le reste de la Tragédie se passe à Trachine.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE (seul.)

PÈRE des Dieux, dont la foudre élançée de ta
main se fait sentir à la double demeure du soleil,
règne désormais sans crainte ! je t'ai soumis tous

les climats que Nérée environne. Tu n'as plus besoin de tonner, les perfides Rois sont vaincus, les tyrans sont anéantis : j'ai triomphé de tout ce que tu avais à foudroyer. Cependant, ô mon père ! on me refuse encore le Ciel, quoique par-tout j'aie paru digne de Jupiter, & que ma marâtre elle-même le publie. Pourquoi différer mon apo théose ? A-t-on peur qu'Atlas ne puisse plus porter le Ciel surchargé d'Hercule ? peut-on refuser de m'admettre aux Astres ? ô mon père ! la mort elle-même m'a renvoyé à toi. J'ai surmonté tous les travaux que la terre, l'onde, l'air & le Tartare ont pu me susciter. Aucun Lion ne ravage plus les plaines de l'Arcadie, le Strymphale n'a plus de fléaux, le Ménale plus de monstres, la mort du dragon a répandu dans l'univers tout l'or des Hespérides, l'hydre est écrasée, les chevaux du tyran de l'Hèbre ont disparu avec lui ; j'ai ravi les dépouilles des guerriers de Thermodon, j'ai vu la demeure de l'éternel silence, j'en suis sorti, j'en ai tiré le noir gardien, je l'ai montré au soleil épouvanté ; j'ai dissipé sans retour l'ame du géant de Lybie, Busiris est tombé en expiation sur son autel ; cette seule main terrassa les trois corps de Géryon, & le taureau fatal aux cent villes de Minos : tout ce que la terre avait engendré pour le malheur des hommes, j'en suis vainqueur, & par moi il n'a plus été permis aux Dieux de la faire dévaster. Si l'univers

ne m'offre plus de travaux, & ma marâtre plus de périls, rends un père à son fils, donne l'Olympe au courage : ô mon père ! il n'est pas nécessaire que tu m'en indiques la route, permets-moi seulement de monter à toi, je saurai y parvenir. Si tu crains que ce globe n'enfante des monstres, ordonne lui de se hâter, tandis qu'Hercule l'habite encore. Quel autre en effet pourrait les combattre, & mériter la haine de Junon ? j'ai mis ma gloire en sûreté, j'ai su l'éterniser parmi les peuples. Je me suis fait connaître à l'Ourse glacée de Scythie, à l'Indien que le soleil décolore, au Cancer brûlant du Midi. Tu le fais, grand Titan ! j'ai volé dans tous les climats au-devant de tes rayons, & ta lumière n'a pu suivre la rapidité de mes triomphes. J'ai été au-delà du cercle que tu parcours, & j'ai poussé ma carrière plus loin que celle du jour. Je me suis subordonné la nature, la terre m'a manqué, j'ai vaincu la nuit ; j'ai pénétré jusqu'à l'extrémité du cahos, & par un privilège qui n'appartient qu'à moi, j'en suis revenu jusqu'à ce globe. J'ai brisé toutes les menaces de l'Océan, & nulle tempête n'a pu dompter le plus frêle navire monté par moi.

Quels autres exploits ne pourrais-je pas raconter encore ?

O mon père ! le superbe empire de ton Epouse, l'air n'a plus de monstres à offrir à sa haine, la

terre craint d'en produire : je ne trouve plus de travaux , on m'en refuse par-tout ; il n'y a plus rien de monstrueux au monde que la valeur d'Hercule. Quelles victoires ne dois-je pas à mes bras tout seuls ? dès le berceau , je domptais les plus affreux serpens , les travaux qu'on m'imposait étaient insuffisans pour rassasier mon courage ; ma vie n'a pas un seul jour qui ne soit signalé par une grande action. Que de périls n'ai-je pas affrontés sans attendre l'ordre d'Eurysthée ?

Mais que m'a-t-il servi d'avoir délivré le monde de tant de fléaux ? Junon les a placés dans le Ciel ; ils ne tourmentent plus les hommes , mais ils alarment les Dieux. Le Cancer que j'ai tué , maintenant étoile funeste , le Cancer brûle le monde ; l'Astre de Lybie dévore les moissons ; le Lion , nouvel élément du Zodiaque , précède la Vierge Astrée dans le Ciel , & secouant fièrement sa crinière ardente , il pompe toute l'humidité de l'Auster , il boit tous les nuages. Tous les monstres que j'ai vaincus brillent dans l'Olympe , & usurpent mon rang. Et moi , leur vainqueur , je vois d'ici-bas ce peuple de vaincus érigés en Dieux. Pour me rendre le Ciel redoutable , Junon y a placé ces horribles animaux. Mais , dût-elle dans sa fureur , dût-elle rendre ce Ciel pire que la terre , pire que le Styx , en dépit d'elle , Hercule y montera.

Si après tant de peine & de gloire , je ne mérite

point les Astres , je ferai toucher le Pélore à l'Italie , & la Sicile ne formera plus qu'un continent avec elle ; parle , & je chasse la mer qui sépare ces deux contrées ; je fais disparaître l'Isthme de Corinthe , j'ouvre une nouvelle route aux vaisseaux de l'Attique ; je change l'univers , je creuse de nouveaux lits au Danube & au Tanais.

Jupiter ! je t'en conjure , donne-moi des Dieux à défendre ; tu pourras te dispenser d'amasser des foudres dans la partie du Ciel que tu confieras à mon courage ; soit que tu me charges du pôle glacial , ou de la zone brûlante , crois que tes Divinités y seront en sûreté. Pour avoir terrassé un serpent , Apollon a des Temples à Cyrrha , & une demeure dans l'Olympe. Son serpent valait-il mon hydre ? Bachus & Persée ont obtenu l'immortalité : eh ! qu'est-ce que la conquête de l'Inde , & la mort de Méduse ?

O Jupiter ! quelle amante te donna jamais un fils plus digne de la Divinité ? je te demande le Ciel que j'ai porté.

Toi , cependant , fidèle compagnon des travaux d'Hercule , Lycas ! porte à son épouse ces nouveaux trophées de son époux , ces glorieuses preuves de la dérouté d'Euryte. (*Roi d'Échalie , & père d'Iole.*) Esclaves ! qu'on m'amène les victimes au haut du Cénée. (*promontoire de l'Eubée*) dans ce temple

fameux de Jupiter , d'où l'on voit trembler l'Eubée
sous le souffle de Notus.

S C È N E I I.

*Chœur de jeunes Oëchaliennes qui pleurent la ruine
de leur patrie.*

L E C H Œ U R.

ON est trop heureux quand on perd le jour en même-tems qu'on voit périr sa patrie ; une vie traînée dans les douleurs lentes n'est plus rien que la mort. Quand on porte un pas ferme au-devant de sa destinée , & qu'on s'élance avec courage dans la fatale barque , on ne voit pas ses mains captives chargées de chaînes , on ne fert point d'ornement aux pompes triomphales. On n'est jamais malheureux quand on fait mourir. Délaisé au milieu des murs par un navire trompeur , en proie à Notus déchaîné contre Borée , à Zéphyr luttant contre Eurus , on ne s'empare point d'une planche échappée au débris , on ne se tourmente pas pour trouver un rivage au milieu de l'Océan , on est prêt à rendre soudain la vie , plutôt que d'endurer le naufrage.

Mais nous , infortunées ! les larmes tombent de nos yeux , nos chevelures sont souillées des cendres
de

de notre patrie , & nous n'avons pu périr , ni dans ces tourbillons de flamme rapide , ni dans le tumulte de ces assauts cruels. La mort n'est que pour les heureux ; elle nous fuit.

Nous restons debout , hélas ! au milieu des ruines , & l'enceinte de nos murs se change en déserts ; nos superbes Temples en de viles chaumières ! Le cruel Dolope nourrira ses troupeaux dans les cendres d'Oëchalie : (*Peuple de Thessalie , pris ici pour désigner les Grecs.*) dans ces lieux où nos Palais ne sont plus , le Pasteur de Thessalie fera entendre sa flûte grossière , il y chantera notre destruction : lorsque le tems aura roulé quelques siècles encore , on cherchera la place de nos remparts.

On nous entraîne à Trachine , dans des rochers arides , brûlans , infructueux , suffisans à peine aux animaux des bois. Tristes captives , les plus heureuses d'entre nous iront habiter les bords du rapide Inachus , ou les murs de Dirce (*Thèbes.*) qu'environne le faible Ismène , patrie de la mère du cruel Hercule.

Quel dur rocher de Scythie a formé cet homme féroce ? Est-ce le Rhodope , ou l'Athos fourcilleux qui a créé ce nouveau Titan ? de quel monstre de la Caspienne a-t-il sucé le lait ? Non , ce n'est pas le fruit d'une jouissance prolongée pendant deux nuits ; il est faux que pour lui donner l'être , le

firmament ait retenu si long-tems les étoiles, que l'astre du matin ait fait remplir sa fonction par Hespérus, & que la Lune, en traînant sa carrière, ait arrêté celle du Soleil.

Ses membres sont impénétrables aux blessures, le fer s'émouffe en le touchant; il est plus dur que le chalybe: (*l'acier.*) son corps nud brise les plus fortes armes, c'est un rocher qui les fait réjaillir: il brave le destin, provoque la mort qui ne saurait le dompter; il est insensible aux lances meurtrières, aux traits décochés par les bras des Scythes, aux flèches des Sarmates, à toutes celles que le Parthe fait lancer avec la mort, le Parthe bien plus terrible que le Crétois.

Seul, il a renversé les murs d'Oëchalie; rien ne saurait lui résister; ce qu'il veut vaincre est déjà vaincu. Quelle désolation n'a-t-il pas causée dans le monde? Sa vue seule est plus forte que le destin, & pour être anéanti, il suffit de voir les menaces de son front. Jamais le vaste Briarée inspirait-il plus d'effroi? Fut-on jamais plus tremblant à l'aspect du superbe Gygès exalté sur les monts de Thessalie pour atteindre les Cieux avec ses mains de serpens? Hélas! les plus grands monstres sont toujours armés de la plus grande puissance. Tous nos maux sont comblés. Malheureuses! nous avons vu Hercule en fureur.

I O L E.

O douleur ! ce ne sont plus les Temples de nos Dieux tombés avec eux , nos foyers détruits , nos pères brûlés avec leurs enfans , les Immortels avec les hommes , les Autels avec les tombeaux ; ce ne sont plus ces calamités communes que nous devons déplorer. La fortune appelle ailleurs nos larmes , & ma destinée m'ordonne de former bien d'autres plaintes. Par laquelle commencer ! par laquelle finir ! Confondons tous ces maux , puisque la nature ne nous a donné qu'une seule poitrine , faisons-la retentir de coups qui égalent nos malheurs. O Dieux ! transformez aussi mon corps en marbre gémissant sur le Sipyle. (*comme Niobé.*) Précipitez-moi sur les rives de l'Eridan , où les Phaëtoniades , plaintive forêt , se désolent sans fin. (*Les sœurs de Phaéton : elles furent si sensibles à sa mort , que les Dieux les métamorphosèrent en peupliers , & leurs larmes en ambre.*) Cachez-moi dans l'onde Sicilienne où gémit la Sirène de Thessalie. Emportez-moi dans les bois de la Thrace , où l'oiseau de Daulide pleure à l'ombre de l'Ismare le jeune & malheureux Itys. Donnez à ma figure toute la tristesse de mon ame , & que les échos de l'âpre Trachine ne répondent qu'à mes gémissemens. La fille de Cynare conserve ses pleurs. (*Mirra qui conçut de l'amour pour son père , & qui s'étant glissée pendant la nuit dans son appartement , sans*

en être reconnue , eut Adonis de cet inceſte. Mirrha fut changée en un arbre aromatique qui porte ſon nom ; & qui diſtille la myrrhe. La triſte Alcyone gémit & penſe éternellement à Célyx. Niobé ſe ſurvint. Philomèle fuit les humains , Procné ſ'accuſe encore en ſoupirant de la mort de ſon fils.

Hélas ! pourquoi mes bras ne ſont-ils pas encore couverts de plumes nouvelles ? Je ne ſerai heureuſe que lorſque les bois deviendront mon ſéjour , lorſque me fixant ſur cette terre paternelle , j'y viendrai retracer notre ruine , & que la Renommée ajoutera Iole à tous les oiſeaux infortunés.

J'ai vu , j'ai vu la déplorable deſtinée de mon père , lorſque frappé par la mortelle maſſue , il a été renverſé ſans vie au milieu de ſon Palais. (*Hercule , avant de ruiner Œchalie , demanda à Euryte Iole ſa fille , avec promeſſe de laiſſer à ce Prince la vie & la couronne. Iole qui ne l'aimait point , refuſa ſa main ; Hercule la menaça de donner la mort à ſon père & à ſa mère. Iole préféra ce malheur au deſeſpoir d'épouſer un homme qu'elle haïſſait. Delrio , Hyginus.*) O mon père ! ſi le ſort vous avait honoré d'un tombeau , avec quelle piété j'en embraiſſerais les marbres ! Ai-je pu ſans mourir , ai-je pu enviſager ton trépas , ô jeune & déjà ſi courageux Toxée ? Mais pourquoi pleurer le ſort de mon frère , de mes parens ? la mort ne leur

A-t-elle pas donné l'éternel repos ? Je ne dois gé-
mir que sur mon destin. Malheureuse captive ,
je vais tourner le fuseau au gré d'une maitresse
impérieuse, jusqu'à ce que ma beauté fatale mette
le comble à tous mes maux. Notre empire est dé-
truit, parce que je n'ai point voulu d'Hercule
pour mon époux, & voilà que je suis son esclave.

LE CHŒUR.

Princesse digne de pitié ! pourquoi vous rap-
peller l'éclat de votre père & la gloire de vos an-
cêtres ? Effacez de votre mémoire cette fortune
passée.

Heureux quand on peut plier devant un maî-
tre, & reconnaître un Roi en déguisant son visa-
ge ! Supporter le malheur sans se plaindre, c'est
en avoir émoussé la pointe, c'est en avoir soutenu
le faix.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Nourrice , DÉJANIRE , LYCHAS ,
personnage muet.

LA NOURRICE.

QUELLE sanglante douleur aiguillonne une femme , quand elle vit sous le même toit avec la maîtresse de son époux ? Scylla & Charybde qui replient avec tant de fracas les vagues Siciliennes , sont bien moins à craindre , & tous les monstres sont préférables à cette destinée.

Depuis que les charmes de cette captive nouvelle embellissent ces lieux , & que semblable à un jour pur , ou telle que l'astre éclatant d'une nuit sereine , Iole est venue briller parmi nous , Déjanire , la furieuse Déjanire ne se possède plus ; son regard est aussi farouche que celui de la tigresse Arménienne qui bondit en découvrant un ennemi , ou d'une Ménade qui reçoit Bacchus dans son sein , & qui saisit le thyrsé homicide.

Incertaine où elle portera ses pas , elle réfléchit un instant ; puis furieuse , elle se porte dans toute la maison d'Hercule ; cette maison lui offre

trop peu d'espace, elle court, se promène, s'arrête. Ses traits annoncent tout son ressentiment; il n'en reste plus au fond de son cœur. Elle menace & pleure; elle change de couleur & n'en garde aucune; ses transports lui impriment continuellement de nouveaux visages. Elle rougit, elle pâlit, sa douleur erre sous toutes les formes; elle se plaint, elle implore, elle gémit.... J'entends le bruit de la porte qui s'ouvre, elle arrive d'un pas précipité; les mots confus qui lui échappent, annoncent la secrète agitation de son ame.

DÉJANIRE.

Dieu de la foudre ! quelque partie du séjour azuré que tu presses, fais-en pleuvoir un monstre capable de me venger de ce traître; pousse de ton sein immense quelque serpent plus fécond en têtes que celui de Lerna, quelque fléau invincible, cruel, affreux, épouvantable, dont il ne puisse soutenir les regards. Ou si tu n'as plus de monstre pour lui, revêts mon ame d'une forme monstrueuse, elle saura lui faire souffrir tous les maux ensemble; donne-moi une figure qui réponde à mon ressentiment. Les menaces ne sauraient plus tenir dans mon sein.

Parjure ! pourquoi parcoures-tu les derniers replis de la terre & du monde ? pourquoi descends-tu chercher des périls au Tartare ? Les

monstres que tu réclames , viens les chercher dans mon cœur. O Junon ! remets-moi ta haine ; que je devienne la marâtre d'Alcide , il est mort : use à ton gré de mon bras , ô Déesse ! emploie ma vengeance. Quel crime m'ordonnes-tu ? J'en ai trouvé un.... Tu hésites ? Femme de Jupiter ! je n'ai pas besoin de toi , ma rage me suffit.

L A N O U R R I C E .

O ma fille ! renfermez ces plaintes d'un cœur qui s'égare , & ces flammes qui vous emportent ; mettez un frein à votre fureur , montrez-vous l'épouse d'Alcide.

D É J A N I R E .

La captive Iole donnerait des frères à mes enfans ! Une esclave deviendrait la belle-fille de Jupiter ! Si je ne me venge point , on verra la flamme & le torrent rouler ensemble dans le même lit , on verra Caliste se plonger dans l'onde. Ingrat ! tu as porté le ciel , & le monde te doit la paix ; mais je te réserve un danger plus redoutable que ton hydre , le ressentiment de ta femme ; il surmontera toute la fureur des volcans de l'Etna. Si tu as toujours été vainqueur , ne te flatte pas , mon cœur t'attend.

Une captive me ravirait ma couche ? Je crainais encore les monstres pour toi , je ne les crains point ; les autres fléaux sont passés : en leur place

Je ne vois plus qu'une odieuse courtisane. O Maître des Dieux ! ô radieux Titan ! j'ai été l'épouse d'Hercule lorsqu'il craignait encore ; les vœux que j'ai faits pour lui , une rivale en profite , c'est pour elle que je les vois accomplis ! pour elle , Dieux cruels ! que vous m'avez exaucée , pour elle seule qu'il revient à Trachine !

O ressentiment que nul supplice ne saurait assouvir ! trouve-moi des tortures horribles , inouïes , révoltantes. Apprends à Junon elle-même jusqu'où la colère peut monter ; elle ne fait pas encore se venger.

Parjure ! c'était pour moi que tu volais aux combats , que tu teignais de son sang l'onde fugitive d'Acheloüs , lorsque tantôt serpent volumineux , & tantôt énorme taureau , il t'offrait en lui seul mille monstres à terrasser ? J'ai cessé de te plaire ; une esclave m'a ravi ton amour , elle n'en jouira pas long-tems. Le dernier jour où tu entreras dans mon lit , fera le dernier jour de ta vie.

Mais quoi ! déjà je languis , mes menaces tombent ! ma colère expire ! d'où vient ce changement ? Je perdrais ma fureur ! je reprendrais l'ame d'une épouse ! honteuse faiblesse ! pourquoi arrêter l'accroissement de mon courroux ! pourquoi rompre le feu qui me dévore ? Laisse-moi tout mon emportement. Junon , sans que je l'invoque , Junon dirigera ma main.

L A N O U R R I C E.

Insensée ! quel forfait méditez - vous ? Qui ? vous ! donner la mort à un époux dont le dernier jour comme le premier , est signalé par de si grands traits , dont la renommée fait retentir le nom jusqu'au ciel ! La terre qu'il a vengée s'ébranlerait pour vous punir : la maison de votre père , (*Oénée, Roi d'Etolie.*) votre Etolie seraient d'abord dévastées , les pierres , les flambeaux fondraient de toutes parts sur votre tête coupable ; le monde entier s'armerait pour son bienfaiteur ; vous seriez seule en butte au ressentiment de la nature entière. Dussiez-vous échaper à la terre & au genre humain , celui qui lance la foudre n'est-il pas le père d'Alcide ? Voyez déjà les rochers menaçans pleuvoir sur vous de toute l'immensité des cieux , voyez le jour rempli d'un pôle à l'autre des bruyans éclats du tonnerre. Vous n'auriez pas même alors la ressource de la mort ; le Dieu qui la tient sous son empire est l'oncle d'Hercule. De quelque côté que vous cherchiez un asyle , vous y trouverez des Dieux , ses parens.

D É J A N I R E.

J'avoue que le crime où je me porte est le plus effroyable des crimes , mais mon cœur veut que je le commette.

LA NOURRICE.

Vous y trouverez la mort.

DÉJANIRE.

Je mourrai la femme d'Alcide ; aucun jour , en dissipant la nuit , ne me verra seule dans ma couche , une captive n'y tiendra point ma place. Du couchant , le soleil viendra éclairer le monde ; le pôle glacial se placera au-dessus de l'Inde ; Phébus fera sentir aux Scythes les roues brûlantes de son char , avant que les beautés de Thessalie me voient abandonnée ; j'aime mieux éteindre de mon sang mon flambeau d'hyménée. Que le traître périsse ou qu'il me tue ; qu'il ajoute une épouse à tous les monstres terrassés par lui , qu'il me mette au nombre de ses travaux : en mourant , je veux de tout mon corps embrasser le lit d'Alcide ; je veux ne descendre chez les Mânes qu'avec le titre de son épouse , & je n'y descendrai point sans être vengée. Si l'odieuse captive a déjà dans les flancs quelque preuve de l'infidélité de mon Hercule , je l'en arracherai moi-même , j'accablerai la Courtisane de torches vengeresses : le cruel pourra m'immoler , mais je n'expirerai que sur le corps de son meurtrier qui mourra avant moi. On est heureux encore lorsqu'en tombant on entraîne son ennemi dans sa chute.

LA NOURRICE.

Malheureuse ! vous vous plaisez à nourrir vous-

même vos chagrins , à fomenteur cette vaste douleur qui vous dévore , à craindre ce qui n'est plus à craindre ; car enfin Hercule a aimé Iole , mais lorsqu'elle était la fille d'un Roi puissant & l'héritière de son sceptre. De Reine , cette Iole est devenue esclave ; l'amour qu'elle avait inspiré , a perdu ses forces , la misère a détruit son empire : on aime ce qu'on n'obtient pas , on devient indifférent pour ce qu'on possède.

D É J A N I R E.

Non , la misère même de l'objet que nous aimons , nous rend plus passionnés. On chérit en lui jusqu'au désastre qui l'a privé de ses foyers , jusqu'à la perte de l'or & des diamans qui embellissaient sa chevelure. Les cœurs sensibles n'aiment-ils pas les peines mêmes de leurs amis ?

L A N O U R R I C E.

C'est l'usage d'Hercule de prendre de l'amour pour toutes ses captives , mais cet amour est passager. A peine a-t-il été le maître de la sœur de Priam , qu'il l'a cédée à Télamon. (*Hésione dont il lui fit présent parce qu'il était monté le premier sur les murs de Troie.*) Toutes ces femmes , toutes ces vierges qui lui plurent , il les abandonna soudain. Si dans un moment d'inconstance , il ravit les faveurs d'Augé jeune Arcadienne & Princesse de Pallas , il refusa d'élever le fruit de son caprice. (*Hercule*

poussa la barbarie jusqu'à exposer sur la mer Augé & son enfant enfermés dans un coffre.) Vous parlerai-je de toutes les autres maitresses? des Thespiades pour qui sa flamme fut de si peu de durée? (*les filles de Theutras. Voyez pag. 223.*)

Hôte de la Reine de Lydie, (*Omphale*) Hercule brûlant d'un autre amour, fila pour elle, & ses doigts robustes tournèrent la trame humectée : pour lui plaire, il détacha de son épaule la dépouille du redoutable lion, ses cheveux furent ceints d'une mître : esclave de l'amour, il souffrit que la myrrhe des Sabéens parfumât sa tête horrible : sa passion fut véritable, mais elle s'envola bientôt.

Reine ! après ces flammes passagères, les époux redeviennent plus constans : croyez-vous qu'Alcide puisse vous préférer une captive, la fille de son ennemi ?

D É J A N I R E.

Dans les bois, nuds encore, la première verdure que fait éclore l'haleine de zéphir, a plus d'éclat & de fraîcheur ; mais quand le Borée se déchaîne après les pluies du Nothus, quand ses cruels frimats moissonnent le feuillage, on n'apperçoit plus que des troncs dépouillés & tristes ; telle la beauté d'une femme, en se repliant sur le cours de ses ans, perd successivement une partie de ses attraits : je n'ai plus mes premiers charmes, mes grossesses leur ont été fatales : mère, je suis

moins belle aux yeux d'Hercule., l'âge commence à m'appesantir.

Vois , au contraire , vois cette captive , & les attrails séduisans de sa tête : quoiqu'elle ait perdu cette fierté de son rang , & que l'habit d'esclave la dépare , ses funestes agrémens percent encore à travers ses malheurs , & la fortune ennemie n'a pu lui ôter que la royauté. O Nourrice ! voilà ce qui déchire mon cœur , voilà ce qui me ravit le sommeil. J'étais la plus heureuse épouse du monde ; toutes les beautés m'enviaient le lit d'Hercule , & fatiguaient les Dieux de leurs plaintes ; j'étais la mesure de tous leurs vœux. Maintenant où trouver un autre Jupiter pour mon beau-père ? où trouver un époux égal à celui qui m'échape ? Eurysthée lui-même qui lui donne la loi , Eurysthée lui est inférieur. Ce n'est qu'un malheur commun d'être chassée de la couche d'un Roi , c'est une calamité horrible de descendre de celle d'Hercule.

L A N O U R R I C E .

Nos enfans nous ramènent souvent les cœurs de nos époux.

D É J A N I R E .

Les enfans de plusieurs femmes ne servent qu'à partager le lit du même amant.

L A N O U R R I C E .

Cette Iole qui vous tourmente , Hercule vous en fait don , elle est votre esclave.

DÉJANIRE.

Cet Hercule que l'on voit parcourir les cités en triomphateur , couvert des glorieuses dépouilles du lion de Némée , qui , à son gré , donne les sceptres , ou les ravit aux malheureux , dont les Serres reculés à l'extrémité du globe , chantent les exploits brillans , qui est si fameux dans les climats les plus lointains , cet Hercule n'est qu'un volage ; il n'est pas animé par la véritable gloire ; il ne parcourt point le monde pour s'égalier à Jupiter , ni pour agrandir encore son nom dans les villes de la Grèce : il n'est errant que pour trouver de nouvelles amours , pour entrer dans les lits des vierges : celles qu'on lui refuse , il les enlève ; son amour retombe en fureur sur les peuples , il cherche des maitresses parmi les ruines : & cet excès monstrueux de vices se nomme vertu ! C'est ainsi qu'est tombée la puissante Oëchalie , (*patrie d'Eurythe , père d'Iole.*) le même jour l'a vue briller & s'éteindre : l'amour a causé sa chute. Tout père qui refuse sa fille à Hercule a tout à craindre : qui ne veut être son beau-père , est son ennemi. Mon époux , quand il n'est pas gendre , mon époux est un furieux.

Et je pourrais encore retenir mes mains innocentes ! j'attendrais aussi qu'il entrât en délire , (*allusion à la fureur d'Hercule qui égorgea Mégare & ses enfans. Voyez Hercule furieux.*) que sa main

cruelle tendît son arc , qu'il m'immolât avec mes enfans ! car c'est ainsi qu'Hercule se délivre de ses femmes , & tels sont ses divorces. En vain il accumule les crimes , il paraît toujours innocent , & toujours c'est sa marâtre qu'il accuse de l'avoir rendu criminel.

Lâche fureur de mon ame ! pourquoi te rallentir ? emparons-nous enfin la première du forfait , consommons-le , tandis que ma main brûle de l'exécuter.

L A N O U R R I C E .

Egorger votre époux ?

D É J A N I R E .

L'amant d'une captive.

L A N O U R R I C E .

Le fils de Jupiter ?

D É J A N I R E .

Et d'Alcmène.

L A N O U R R I C E .

Employerez-vous le fer ?

D É J A N I R E .

Oui , le fer.

L A N O U R R I C E .

Si vous ne le pouvez point ?

D É J A N I R E .

J'emploierai la ruse.

L A

LA NOURRICE.

D'où vient cette rage ?

DÉJANIRE.

De mon époux qui m'en donne l'exemple.

LA NOURRICE.

Vous immolerez un héros que Junon n'a pu immoler ?

DÉJANIRE.

Le courroux des Dieux ne rend que malheureux ;
le courroux des humains détruit.

LA NOURRICE.

Infortunée ! cédez à la pitié, à la crainte.

DÉJANIRE.

Quand on brave la mort , on brave tout. Je brûle de me précipiter dans le carnage.

LA NOURRICE.

Ma fille ! votre vengeance excède votre outrage ;
égalez la haine à la faute. Pourquoi ce supplice
extrême pour un tort médiocre ? pourquoi ne pas
mesurer le ressentiment à l'offense ?

DÉJANIRE.

La maîtresse d'un époux sous les yeux de sa
femme , un outrage médiocre ! dans la nature
entière , il n'est point de plus sanglante insulte dont
la colère se repaisse.

LA NOURRICE.

Vous ne l'aimez donc plus ce grand Alcide ?

Tome VII. Part. II.

V

D É J A N I R E.

Mon amour est plus que jamais fixé au fond de mon cœur ; mais , crois moi , la plus vindicative des passions , c'est l'amour outragé.

L A N O U R R I C E.

Il faut recourir alors aux armes de la magie , & par leur artifice rappeler l'amour qui s'envole : (*vaine superstition , dit le bon Farnabe ; on ne saurait forcer la volonté ; on peut tout au plus attirer les sens ; mais les philtres & les charmes amoureux mènent ordinairement à la folie.*)

O ma maîtresse ! souvent au milieu des hivers j'ai fait naître la verdure dans les bois , j'ai arrêté la foudre lancée , j'ai suscité des orages sans le secours d'aucun vent , j'ai rendu le calme à la mer agitée , j'ai fait jaillir des sources nouvelles dans des solitudes arides , j'ai donné le mouvement aux rochers ; à ma voix , les portes sont tombées en éclats , les ombres se sont arrêtées , les mânes ont parlé , le chien des enfers a fait entendre ses aboyemens. Les ondes , la terre , le Ciel , le Tartare me sont soumis. Par moi , la nuit voit le soleil , & le jour voit la nuit. Les loix de la nature se taisent devant moi. Je vous rendrai votre Hercule , & mes charmes sauront bien trouver la route de son cœur.

D É J A N I R E.

Non , tous les simples du Pont , tous les puissans végétaux de la Thessalie ne pourront rien sur lui ?

où trouverait-on de quoi vaincre Hercule ? envain les enchantemens feraient descendre la lune des astres abandonnés, l'hiver ferait éclore les moissons, la foudre se fixerait en volant, les étoiles couvriraient le Ciel au milieu du jour, le seul Hercule résisterait à cette puissance victorieuse.

LA NOURRICE.

L'amour a triomphé des Dieux.

DÉJANIRE.

L'amour seul peut le dompter ; l'amour vaincu ferait le plus grand des travaux d'Alcide.

Mais, Nourrice ! je t'en supplie par toutes les Divinités ensemble, je t'en conjure par ma crainte ; garde bien mon secret, & que ta fidélité soit impénétrable.

LA NOURRICE.

De quel secret parlez-vous ?

DÉJANIRE.

Je ne veux employer ni le fer, ni les traits, ni la flamme menaçante.

LA NOURRICE.

Si ce secret n'est point criminel, ma fidélité sera inviolable ; elle deviendrait coupable, si vous méditez un crime.

DÉJANIRE.

Vois si personne ne nous écoute.

V 2

LA NOURRICE.

Nous sommes seules.

DÉJANIRE.

Dans l'endroit le plus retiré de ce palais , est un antre secret qui dérobe à tous les yeux mes plus chers trésors ; il est impénétrable aux rayons du soleil naissant , à ceux dont il brille encore , quand il plonge sa roue fatiguée dans l'Océan & qu'il entraîne le jour. Là , j'ai caché de quoi regagner l'amour d'Hercule : ce grand secret , je te l'avouerai , Nourrice , je le dois à Nessus , à ce monstrueux fils que la fatale Nuée donna au coupable Ixion au pied du Pinde orgueilleux & au-delà du glacial Othrys. (*On connaît la fable d'Ixion qui croyant embrasser Junon n'embrassa qu'une nuée qui devint grosse & accoucha du Centaure Nessus.*) Tu te rappelles ce tems où terrassé par la massue redoutable , Achéloüs si habile à prendre mille formes diverses , s'avoua vaincu avec tous ses monstres , & vint offrir son abondante corne à mon époux : Alcide vainqueur me conduisait à Argos ; il trouva l'Evyène débordé dans les plaines , & roulant à la mer ses rapides torrens ; Nessus accoutumé à les franchir , offrit de me porter à l'autre rive. Déjà montée sur ses épaules à l'endroit de ses vertèbres où commence l'homme & finit le cheval , il surmontait les vagues du fleuve impétueux , & déjà

te Centaure féroce était sorti des flots. Hercule était encore au milieu des torrens dont il divisait les tourbillons de ses vastes bras, & Nessus le voyant encore si loin : *Vous serez ma proie à mon tour*, me dit-il ; *oui, vous serez aussi ma femme ; voyez votre époux arrêté au milieu des ondes. Il m'embrasse & précipite sa fuite. A cet aspect, l'Evène ne retient plus Hercule. Perfide ! s'écrie-t-il, quand le Gange & le Danube uniraient leurs flots contre moi ; je les vaincrais tous deux. Mon trait égalera ta fuite.* Le trait en effet, avait précédé ces mots, le roseau portant une longue blessure, suspend la course du Centaure, & attache la mort dans son sein. Nessus que la lumière abandonne, Nessus recueille son sang d'une main défaillante, me le présente dans la corne qu'il avait détachée de l'un de ses pieds & ajoute en expirant : *Déjanire ! les Magiciennes m'ont assuré que mon sang fixerait l'amour ; Mycale me l'a confirmé, Mycale la plus savante des beautés de la Thessalie, & la seule que suit principalement la Lune lorsqu'elle délaisse les astres. Envoyez à votre époux ce sang versé sur une tunique, si jamais une odieuse rivale entre dans votre couche, & si sa légèreté veut donner jamais une autre bru à son père qui fait retentir l'Olympe. Mais dérobez bien ce sang au jour, & gardez-le religieusement dans les ténèbres. Il sera assez puissant pour retenir la vertu de ses charmes. L'éternel repos in-*

terrompt ces paroles de Nessus , & le sommeil porte la mort dans ses bras fatigués. O ma chère nourrice ! toi dont le zèle mérite toute ma confiance , va prendre une robe brillante , répands-y ce philtre , qu'il entre dans tous les membres d'Alcide , qu'il pénètre au fond de sa substance.

LA NOURRICE.

Je vole exécuter vos ordres. Vous cependant , ma fille ! invoquez le Dieu invincible (*l'Amour.*) qui d'une main si faible lance des traits si terribles.

DÉJANIRE.

Divinité puissante , devant qui tremblent la terre & le Ciel ! toi qui ébranles la foudre dans les mains de Jupiter , enfant redoutable même à ta mère , apprête ton arc , & choisis , non une de tes flèches légères , mais la plus pesante de ton carquois , telle en un mot que tu n'en as pas encore lancé. C'est Hercule qu'il faut soumettre. Prends celle dont tu perças Jupiter lorsque tu fis tomber le tonnerre de ses mains , & que le front armé de cornes menaçantes , il ne craignit pas , audacieux taureau , de traverser les mers , chargé de la nymphe d'Assyrie. (*Europe.*) Lance l'amour tout entier , surpasse tout ce que tu fis jamais , apprends à Hercule à aimer sa femme. Si la beauté d'Iole a laissé prendre quelques traces dans son cœur , efface-les. Qu'il ne boive de flâmes que les miennes.

Souvent tu triomphas du maître des Dieux ; de celui qui porte le sceptre du ténébreux empire , qui compte un plus grand nombre de sujets , & qui domine le Styx ; ô Dieu plus terrible qu'une marâtre furieuse ! apprête-toi à la plus grande de tes victoires : surmonte Hercule.

LA NOURRICE.

Le voilà ce sang efficace , & voici une tunique , tissu brillant qui a lassé les mains de toutes vos esclaves. Versez-y le philtre , qu'elle le boive tout entier : mes charmes vous seconderont encore. L'agile Lychas arrive fort à propos ; cachons-lui bien notre fatal secret.

• DÉJANIRE (à Lychas.)

O fidèle Lychas ! précieux trésor qu'on ne rencontre point toujours dans les superbes palais des Rois , prends cette tunique que l'amour a filée par mes mains , tandis que l'objet volage de cet amour parcourt l'univers , & que vaincu à son tour , il soupire dans les bras de la Lydienne Iole : à force de services , je ramènerai peut-être son cœur ingrat : (souvent par les bienfaits on attendrit les méchants.) Va , & dis-lui de ne mettre cet ouvrage de mes doigts que lorsqu'il jettera de l'encens sur l'autel , qu'il apaisera les Dieux en ceignant sa tête d'une couronne de peuplier.

Pour moi, je me retire dans mon appartement ;
où je vais prier la mère du cruel Amour.

(*Au Chœur.*)

Vous cependant , filles de Calydon ! vous qui
avez quitté les foyers paternels pour m'accompagner
en ces lieux , déplorez ma destinée funeste.

SCÈNE II.

CHŒUR D'ETOLIENNES.

FILLE d'Oœnée ! (*Déjanire.*) nous gémissons sur
vos peines ; vos compagnes fidèles pleurent l'aban-
don de votre couche. Accoutumées à franchir avec
vous l'Achéloüs , lorsque le printems venait battre
ses ondes orgueilleuses , & le réduire en Tuisseau
paisible , nous fréquentions à vos côtés l'Autel de
Pallas , & nous formions des chœurs à la gloire de
la Déesse. Avec vous , nous célébrions les saintes
Orgyes , tenant à la main les corbeilles de Cadmus ;
ainsi les jeunes Athéniennes célèbrent les mystères
d'Eleusis.

Quelque malheur qui vous menace aujourd'hui ,
ô Déjanire ! prenez-nous toujours pour les compa-
gnés fidèles de votre destinée. Hélas ! la fidélité
devient si rare dans le malheur !

O qui que vous soyez , vous dont la main est

armée d'un sceptre , quoique la multitude d'adorateurs s'empresse d'aller tomber à vos genoux par les cent portes de votre demeure , quoique mille peuples reçoivent vos ordres en tremblant , à peine y trouverez-vous un ami fidèle. Erynnis est là debout sous votre portique d'or , & lorsque votre palais s'ouvre , c'est pour y faire entrer la Fraude , la Ruse & le fer caché. Quand vous voulez sortir en public , l'Envie vous accompagne.

Toutes les fois que l'aurore chasse la nuit , imaginez-vous qu'elle va vous montrer un nouveau Roi. C'est la fortune , non la personne des Princes qu'on aime ; c'est l'éclat de la pourpre qui fait voler à eux ; ce n'est que pour partager son éclat qu'on veut être à ses côtés , lorsqu'il traverse les villes fameuses. Le cœur de l'un est dévoré de la passion de la gloire ; un autre , en rampant devant un maître , ne veut que satisfaire son avidité pour les richesses , avidité sans bornes que n'assouviraient point les opulentes plages du Danube , ni celles de la Lydie , ni les climats rafraîchis par un zéphyr éternel , ni tout l'or que roule le Tage , ni les régions que l'Hèbre arrose , ni les fertiles plaines de l'Hidaspe , ni tous les pays lointains que parcourt le Gange. Avidité ! avidité ! la nature entière n'est pas assez pour toi.

Celui-là ne s'attache pas aux Rois , pour faire éternellement courber ses esclaves rustiques sur le

soc de ses mille charues ; il ne veut être riche que pour donner.

Celui-ci ne sert les Princes que pour s'affervir tous ses égaux , pour perdre les uns & ne soulager personne : ce n'est que pour nuire qu'il veut être puissant.

Combien de ces courtisans expirent au milieu de leurs vœux ! combien d'heureux lorsque la lune paraît au ciel , & déjà infortunés aux premiers rayons de l'aurore !

Il est rare de voir réunis sur la même tête le bonheur & la vieillesse.

Un humble gazon , bien mieux que la pourpre de Tyr , procure un sommeil paisible : les lambris d'or rompent le repos , & les cruelles insomnies nous agitent sous la pourpre.

Eh ! si nous pouvions voir les ames de ces mortels si fiers , quelles alarmes nous verrions naître de leur faveur même ! les vagues de l'Abbruze battu par le Corus , ont moins d'agitation.

L'ame du pauvre est toujours calme. La coupe dans laquelle il boit n'est que de hêtre , mais il ne la porte pas d'une main tremblante à sa bouche. Si sa nourriture est commune , en la prenant il ne voit pas un fer terrible suspendu à un fil au-dessus de sa tête. (*Allusion à Damoclès Courtisan de Denys. Il avait dit à ce Prince que la Royauté lui paraissait le bonheur suprême. Denys le fit revêtir de*

La pourpre , & lui donna un festin splendide dans lequel il tenait la place du Roi. Il mangea avec délices , il se croyait heureux. Par hazard , il leva les yeux , & vit une épée suspendue par la pointe au-dessus de lui. Plus d'appétit , plus de bonheur alors. Voilà , lui dit le Roi , mon état habituel.)

On boit le sang dans des coupes d'or.

L'épouse d'un homme d'une condition médiocre ne dispose point de diamans sur son front , ne brille point par les dons de la mer Erythrée ; ses oreilles ne sont pas ornées de pierres choisies dans les ondes orientales. Sa robe n'a point bu la pourpre dans les chaudières de Sidon , l'aiguille de Méonie n'a pas uni pour elle le précieux tissu des Serres dans les plages de l'aurore. (*la Soie.*) La couleur la plus commune lui convient ; elle se contente de la laine filée par la main la plus inhabile , & sa couche est toujours fidèle.

La cruelle Erinny's éclaire le lit de celles dont les Nations entières célèbrent les hyménées.

Le pauvre est toujours heureux , à moins qu'il ne voie périr d'autres heureux.

Quand on franchit la route moyenne , le sentier dans lequel on monte n'est jamais sûr.

Pour avoir voulu donner un seul jour à la terre , assis sur le char paternel , Phaëton abandonne la route frayée , traîne ses roues errantes à tra-

vers les astres inconnus , & se perd avec le monde. En soutenant son vol au milieu des airs , Dédale ne donne son nom à aucune mer ; mais Icare voulant surmonter les vrais oiseaux , ne suivant que son audace , dédaignant la prudence paternelle , poussant son essor jusqu'au soleil , le téméraire Icare tombe & s'abîme dans des flots inconnus.

On se porte aux grandeurs sans calculer les chûtes.

Que d'autres s'élèvent & fassent éclater leur gloire ; moi , je dédaigne le nom de puissant , je veux que ma frêle barque ne s'éloigne jamais trop du rivage , nul vent favorable ne m'engagera jamais à me fier à la haute mer. La fortune n'exerce point son empire autour des golfes : c'est au milieu des vagues qu'elle cherche les grands navires ; elle n'en veut qu'aux voiles qui se perdent dans les nues....

Mais pourquoi la Reine , effarée , tremblante de fureur , comme la Mémade que Bachus inspire , porte-t-elle ici ses pas rapides ? Malheureuse ! de quel nouvel assaut la roue de la fortune vous accable-t-elle encore ? Parlez. Eh ! quand vous garderiez le silence , votre visage parle assez.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, le Chœur.

DÉJANIRE.

UN tremblement vague circule dans tous mes membres ; l'horreur fait dresser mes cheveux , la terreur pénètre mon ame ébranlée , mon cœur est étonné , je frissonne , je palpite : la mer rompue par le Notus s'élève en montagnes , quoique les autres vents soient tranquilles , & ne soufflent pas encore les tempêtes : débarrassée de ma plus grande crainte , j'ai la même agitation. Hélas ! quand les Dieux jaloux ont effleuré une fois notre bonheur , ils nous achèvent , ils nous écrasent : tel est le sort des grands.

LE CHŒUR.

Reine ! quelle calamité vous afflige !

DÉJANIRE.

Depuis l'instant que j'ai envoyé cette tunique empreinte du sang de Nessus , & que j'ai rapporté mes pas dans mon appartement , triste , abattue , je suis en proie aux plus mortelles alarmes , je redoute quelque perfidie du Centaure ; je veux m'éclair-

cir : il m'a dit en mourant qu'il fallait dérober ce sang cruel au soleil & aux flammes : un Dieu lui avait déclaré qu'il deviendrait funeste , si l'on ne prenait cette précaution. Le ciel alors était pur ; Phœbus lançait tous ses feux sur la terre , & quelques gouttes , (je frémis de le dire) quelques gouttes de ce malheureux sang répandues sur ma robe , ont attiré soudain les rayons du soleil. Une chaleur active en consume une partie , & la fait tomber plus rapidement que l'Eurus & l'Auster ne fondent les neiges du Mimas au retour du printemps ; que Leucate ne brise les flots tumultueux de l'Ioniennne , qui viennent mourir en écume sur le rivage ; que l'encens ne s'élève en fumée sur les bûchers sacrés. La terre qui reçoit ces parties de mon vêtement , la terre même bouillonne & s'agite , tout ce que le sang a touché frémit & s'ébranle.... Mais j'aperçois Hyllus.... L'épouvante est dans ses yeux.... O mon fils ! qui peut causer le trouble où je vous vois ?



SCÈNE II.

HYLLUS, DÉJANIRE, la Nourrice.

HYLLUS.

O ma mère ! allez , fuyez , cherchez un asyle au-delà de la terre , de l'océan , des astres , des enfers ; fuyez au-delà des climats parcourus par Hercule.

DÉJANIRE.

Quelle affreuse calamité présage mon ame !

HYLLUS.

Régnez , triomphez , n'allez plus qu'au Temple de Junon ; c'est le seul qui vous soit ouvert , tous les autres vous sont interdits.

DÉJANIRE.

Ne me direz-vous point quel est ce malheur qui accable mon innocence ?

HYLLUS.

L'ornement du monde & son unique appui , celui à qui les destins avaient donné sur la terre la place de Jupiter.... Il n'est plus. Je ne fais quelle peste épouvantable se repaît de tous les membres d'Hercule. Le vainqueur de tant de monstres est vaincu , renversé , dévoré par les plus horribles souffrances : que voulez-vous davantage ?

D É J A N I R E.

Les malheureux se hâtent toujours d'apprendre leurs malheurs. Dites-moi donc l'état déplorable de ma maison : ô mes foyers ! infortunés foyers ! je suis veuve , délaissée , anéantie !

H Y L L U S.

Vous n'êtes point seule dans le deuil , le monde pleure Hercule avec vous , & votre malheur , ô ma mère ! votre malheur est celui du genre humain ; tout ce qui respire partage vos gémissemens , vous ne faites que vous saisir la première de la douleur de tous.

D É J A N I R E.

Dis , oh ! dis - moi donc d'abord , ô mon fils ! qui m'arrache mon Alcide !

H Y L L U S.

La mort qu'il a déjà domptée une fois , la mort craint encore de s'emparer de lui. Le destin tremble de commettre un si grand crime. Peut-être que Cloton a craint d'achever sa trame. O jour ! malheureux jour ! c'est donc là la destinée d'un si grand Héros ?

D É J A N I R E.

Tu dis qu'il va descendre chez les Ombres , dans le pire des deux pôles : (*le pôle Antarctique.*) ne pourrais-je pas le précéder ? Apprends-moi s'il vit encore.

H Y L L U S.

HYLLUS.

La terre de l'Eubée élève des monts altiers battus de tous côtés par les flots : d'une part , le Capharée est en butte aux vagues de Phryxus ; un autre point est exposé à tous les souffles de l'Auster ; celui-ci réservé aux menaces & aux neiges de l'Aquilon , est entouré des torrens de l'Euripe qui chaque jour y forme sept flux & sept reflux , jusqu'à ce que Phœbus se soit plongé dans l'Océan. Là , sur le haut d'un rocher dont aucun nuage n'ose approcher , brille le Temple antique de Jupiter Cénée. (*Juste-Lipse & d'autres ont critiqué cette description géographique. Ils auraient bien pu critiquer encore cet excès de luxe , toutes ces pensées & ces expressions pompeuses que le goût désavoue , & sur lesquelles nous avons cru pouvoir glisser dans cet endroit , ainsi que dans quelques autres.*)

Hercule fait conduire devant l'Autel de ce Temple tous les troupeaux voués à son père , & bientôt le bois sacré gémit sous les pieds de tant de taureaux aux cornes d'or : le Héros détaché de ses épaules horribles la dépouille du lion de Némée ; il dépose la pesante massue , & délivre son dos du vaste carquois. Il se pare de ce vêtement brillant ; ouvrage de vos mains ; & couronné de peupliers , il allume le feu sacré. *O mon véritable père ! s'écrie-t-il , reçois cette moisson d'encens , dons abondans que l'Arabe , fidèle adorateur de Phœbus ,*

Tome VII. Part. II.

X

moissonne dans les pierres de Sabée. Pacificateur de la terre , du ciel & de la mer , vainqueur de tous les monstres , je viens en ces lieux.... Dépose ta foudre un instant.

En prononçant cette prière , il gémit , & lui-même est étonné de son gémissement. Bientôt après , il pousse les plus horribles cris : comme un taureau blessé qui emportant avec lui le fer mortel , fait trembler les voûtes du Temple de ses mugiffemens , ou comme la foudre dont l'Univers retentit ; mon père remplit le ciel & l'onde de ses douloureux accens ; ils sont entendus de la vaste Chalcis , des rochers de Capharée , de tous les bois d'alentour. Nous le voyons pleurer : le vulgaire s' imagine qu'il est agité de sa fureur ancienne , ses compagnons prennent la fuite. Roulant des torches brûlantes dans ses regards , il ne cherche & ne poursuit que Lychas : ce malheureux s'attache d'une main tremblante à l'Autel , la crainte lui fait mépriser la mort , & lui en rend la peine légère. *O destin ! s'écrie Hercule , tenant encore à la main son cadavre palpitant , ô destin ! voilà le vainqueur d'Alcide ! Lychas me donne la mort ! & par un opprobre plus grand encore , Alcide tue Lychas ! C'est ainsi que je déshonore ma gloire ! voilà donc le dernier de mes travaux !*

Il dit & lance le corps dans les airs d'où le

fang ruiselle : telle & moins prompte encore , une flèche jettée par le Gète ou par le Crétois , fend la nuë qu'elle traverse. Lychas retombe au loin dans la mer , sa tête se brise contre un rocher....

Attendez , reprend mon père , ce n'est pas la fureur qui m'égare ; le mal qui me dévore est bien plus terrible : c'est contre moi que je prétends sévir.

A peine a-t-il prononcé ces mots , qu'il déchire horriblement ses membres , & veut arracher sa tunique ; mais c'est-là la seule chose qui lui soit impossible : en voulant la retirer , il déchire sa peau , & cette cruelle tunique ne fait plus qu'une partie de son corps. La cause d'un mal si affreux ne se manifeste point ; il n'y résiste plus : tantôt il se renverse le visage , penché vers la terre ; tantôt il demande de l'eau , & l'eau n'appaise point son tourment ; il se traîne au rivage , il entre dans la mer , ses esclaves le soutiennent. O sort cruel ! nous égalons Hercule en force , une chaloupe suffit pour le soutenir sur l'Eubée , le vent le plus léger l'entraîne.

D É J A N I R E.

Mon ame délaisse mon corps , la nuit presse mes yeux. Pourquoi différer davantage ! pourquoi rester interdite sur le crime que j'ai commis ! Jupiter réclame son fils ; Junon , son émule , il faut rendre Hercule au monde ; rendons nous-mêmes

tout ce que nous pouvons de ce Héros : enfonçons le fer dans ce sein coupable. Oui..... Quelle légère punition pour mon crime ! Prends ta foudre , ô mon beau-père ! anéantis ton indigne bru ; il ne faut pas un de tes moindres traits , il faut celui avec lequel , s'il n'y avait pas eu d'Alcide , tu aurais percé l'hydre de Lerna , le plus odieux des monstres , plus cruel qu'une marâtre en fureur ; il faut celui avec lequel tu foudroyas Phaëton. En perdant Hercule , c'est moi qui ai perdu les peuples. Pourquoi demander la mort aux Dieux ? Epargnons-leur cette peine. Femme d'Hercule , ayons honte de desirer le trépas. Que ma main accomplisse ce desir ; immolons-nous nous-mêmes. Saisissons le fer : pourquoi le fer ? tout ce qui mène à la mort n'est-il pas une arme suffisante ? Je me précipiterai du haut d'un rocher. Choisissons cet Oëta sur lequel plongent d'abord les rayons du soleil naissant. C'est de là que je veux m'écraser , me briser sur les rochers , les couvrir des lambeaux de mon corps , y montrer mes mains déchirées & suspendues , rougir toutes ces pierres de mon sang. Une mort seule est trop douce ; mais on peut l'étendre. O mon ame ! quoi ! tu ne saurais choisir le genre de mon supplice. Ah ! que n'ai-je l'épée d'Hercule ! C'est avec elle qu'il conviendrait de me tuer. Suffit-il que je meure de ma seule main ? O Nations ! réunissez-vous ! que le

monde entier lance sur moi des pierres & des torches : qu'on m'accable de traits : j'ai ôté à la terre son vengeur & son appui. Les Tyrans peuvent abuser impunément de leurs sceptres : on va renouveler les Autels inhumains de Buisiris : j'ai rendu leur cours aux crimes. O mortels ! en perdant votre défenseur , je vous expose à la merci des Tyrans , des Rois , des monstres , des bêtes féroces , des Dieux ennemis.

Femme de Jupiter ! tu ne fais pas voler les flambeaux sur ma tête ! tu n'arraches pas la foudre à ton époux pour m'en écraser ! O Déesse ! j'ai usurpé ta gloire & tes triomphes ! je t'ai privée de l'honneur d'immoler ton rival.

LA N O U R R I C E.

Pourquoi aggraver vos maux ? votre crime n'est qu'une erreur : est-on coupable quand on n'a pas eu l'intention de l'être ?

D É J A N I R E.

S'en prendre au destin & chercher à s'excuser ; c'est mériter le crime de l'erreur. Je me plais à me condamner à la mort.

LA N O U R R I C E.

C'est vouloir paraître criminelle.

D É J A N I R E.

La mort seule attestera mon innocence.

X ;

LA NOURRICE.

Vous fuirez le soleil ?

DÉJANIRE.

Lui-même me fuit.

LA NOURRICE.

Malheureuse ! vous quitteriez la vie ?

DÉJANIRE.

J'irai trouver Hercule.

LA NOURRICE.

Ce Héros est encore parmi les vivans.

DÉJANIRE.

Puisqu'il a pu être vaincu , il touche à la mort.

LA NOURRICE.

Vous délaisserez vos enfans , vous trancherez votre destinée ?

DÉJANIRE.

Enfvelie par eux j'aurai assez vécu.

LA NOURRICE.

Attendez , vous suivrez votre époux.

DÉJANIRE.

Une femme chaste doit le précéder.

LA NOURRICE.

En vous donnant la mort , vous paraîsez criminelle.

DÉJANIRE.

Ce ne sont point les coupables qui se punissent.

LA NOURRICE.

On absout les infortunés que l'erreur, non la volonté, a conduits au crime. C'est là votre destinée : est-ce à vous de vous en punir ?

DÉJANIRE.

Quand on reçoit des Dieux une destinée injuste, il faut la fuir.

LA NOURRICE.

Votre époux lui-même, furieux, égaré, perça des flèches de Lerna sa femme (*Mégare*) & ses enfans : trois fois parricide, trois fois il se fit grace, fut expier le crime de son erreur à la source du Cyniphe, sous l'axe de Lybie, & purifier sa main souillée du sang des siens. Et vous, ô Déjanire ! vous osez vous condamner !

DÉJANIRE.

C'est mon Hercule lui-même qui m'accuse, je veux le satisfaire.

LA NOURRICE.

Si je connais bien Hercule, il sortira vainqueur de ce grand danger, il triomphera de cette douleur.

DÉJANIRE.

Non, on dit qu'il est dévoré par le venin de l'hy-

dre : une flamme qu'on ne saurait éteindre ravage tous ses membres.

LA NOURRICE.

Il a bravé ce venin du monstre vivant encore , & vous croyez qu'il n'en triomphera point lorsqu'il n'est plus ? Hercule serait opprimé par le sang de Nessus , après avoir vaincu les horribles bras de Nessus lui-même !

DÉJANIRE.

C'est en vain qu'on veut détourner de la mort ceux qui ont résolu de mourir. Je veux fuir la lumière, & ce dessein est invariable : expirer avec Alcide , c'est avoir assez vécu.

LA NOURRICE.

Je vous en conjure par ces cheveux blancs , par ce sein qui vous a nourrie , bannissez de votre cœur la douleur qui vous oppresse , & renoncez à cette horrible résolution.

DÉJANIRE.

C'est une cruauté d'empêcher les malheureux de périr : si la mort est souvent une punition , souvent aussi c'est une grace.

LA NOURRICE.

Justifiez-vous du moins auparavant , & qu'on sache que le malheur de votre époux n'est pas un crime médité par vous-même.

D É J A N I R E.

Je me justifierai chez les Mânes , c'est là qu'on absout les coupables. Je me condamne , c'est à Pluton à me purifier. O fleuve de l'oubli ! j'irai m'établir sur tes rives , & mon ombre triste y attendra mon époux. Toi , cependant , ô Souverain du noir empire ! apprête mon supplice : mon erreur est au-dessus de tous les crimes. Junon n'osa jamais ravir Hercule au monde , j'en l'ai fait. Prépare-moi , ô Pluton ! prépare-moi un tourment horrible : ôte son fardeau à Sisyphe , & mets-le sur mes épaules. Donne-moi cette onde fugitive qui trompe éternellement la soif. O Roi de Tesfalie ! (*Ixion*) j'ai mérité qu'on attache mes mains sur ta fatale roue ; que l'avide vautour me déchire les entrailles. Il manque une Danaïde (*Hipermnestre*) je tiendrai sa place. O Mânes ! laissez-moi errer parmi vous. Fille du Phaxe ! (*Médée*) prends-moi pour ta compagne. Mère impie autant que sœur dénaturée , je suis plus coupable que toi : associe-moi à tes forfaits , ô cruelle Reine de Thrace ! (*Procné*) Althée ! adopte-moi pour ta fille. (*Femme d'Oënée Roi de Calydon* . Un jour ce Prince oublia Diane dans ses sacrifices , & la Déesse irritée fit naître un sanglier qui ravagea ses terres. Son fils Méléagre tua ses oncles , parce qu'ils avaient ôté à Athalante les dépouilles de cet animal dont il lui avait fait présent. Althée furieuse de la

mort de ses frères , jetta au feu le tison fatal auquel les Parques avaient attaché la destinée de ce Prince. A mesure que ce tison brûlait , Meléagre se consumait & périt enfin. Althée se poignarda de désespoir.) Femmes criminelles ! qui de vous égala mon forfait ! Epouses fidèles ! heureuses habitantes de l'Elysée ! fermez-moi vos bosquets sacrés. S'il est aux enfers des femmes teintes du sang de leurs époux , des Béliades qui aient éteint le flambeau nuptial , qu'elles reconnaissent leur rivale & qu'elles applaudissent à mon ouvrage. (Les Danaïdes appelées Béliades , parce qu'elles étaient petites-filles de Bélus.)

O époux invincible ! mon cœur est innocent , mais mon bras est coupable. O crédulité fatale ! ô perfidie de Nessus ! race abominable de Centaure ! en voulant ravir Hercule à ma rivale , c'est à moi que je l'ai ravi. Fuis , soleil ! retire - toi , douce lumière qui luis encore aux malheureux ! Privée d'Alcide , tu m'es odieuse : je me punirai , je remettrai ce don de la vie. Pourquoi étendrais-je ma destinée ? Hercule ! pourquoi réserverais-je ma mort à ton bras ? A - t - il conservé sa vertu première , a-t-il encore la force de tendre l'arc redoutable ? Hélas ! tes armes se reposent , & lorsque tes mains languissent , ces armes divines n'entendent plus. Si pourtant tu pouvais donner le trépas , époux valeureux ! je l'attends

de toi. Dans cet espoir , différons encore ; brise-moi comme l'innocent Lychas , disperse mes membres dans les villes , lance-les jusques dans un monde que tu ne connais point , extermine-moi comme le sanglier du Ménale , comme tous les monstres qui t'ont résisté. Hélas ! nul de ces monstres ne t'a donné la mort.

H Y L L U S.

Arêtez, ma mère, & faites grace au destin; votre erreur est innocente.

D É J A N I R E.

Hyllus ! si tu as la piété véritable , immole ta mère..... Ta main tremble ! ta détournes les yeux ! mon fils ! ton crime sera une vertu.... Lâche ! tu balances encore ! c'est moi qui t'ai privé d'Hercule ; cette main a égorgé celui à qui tu dois Jupiter pour ayeul. Je t'ai plus ôté que tu ne reçus de moi avec la vie. Si le crime ne t'est pas connu , apprends-le de ta mère. Soit que tu veuilles plonger un fer dans ma gorge , soit que tu préfères de percer le sein maternel , me voici , frappe ; le cœur de Déjanire est intrépide : tu n'en auras pas tout le crime , ma volonté est complice de ton bras.... Fils d'Alcide , tu trembles ! si tu m'épargnes , puisses-tu , errant dans l'univers , ne dompter aucun monstre , & dégénérer d'Hercule.... Dispose ta main sans fourciller ; tiens , vois mon cœur gros

de ses maux, frappe, je t'affranchis de ce forfait ; les Euménides t'en affranchiront elles-mêmes..... J'entends les fouets retentissans de ces sœurs cruelles..... Quelle est celle dont la chevelure est si horriblement hérissée de vipères qui retombent sur ses temples livides ? (*Gloire à Dieu, s'écrie en cet endroit le Jésuite Delrio, je crois avoir trouvé le véritable sens de Sénèque.*) Cruelle Mégère ! pourquoi me poursuivre avec cette torche brûlante ? Alcide veut être vengé ; il le fera. Déesse ! les Juges du Tartare sont-ils déjà assis pour me condamner ?.... Mais voici les portes de la prison infernale. Quel est ce vieillard dont l'épaule usée porte un énorme rocher ? ce rocher placé à peine, cherche déjà à retomber..... Et celui qui présente ses membres pour être attachés sur cette vaste roue, quel est-il ?.... Je vois l'affreuse Tisiphone, pâle, debout : elle me demande la cause de mon crime..... O Mégère ! épargne, épargne-moi tes coups cruels ; éloigne ces horribles torches. L'amour est tout mon crime..... Mais quel est cet autre prodige ! la terre tremble, ce palais s'ébranle, les toits sont en mouvement. Que me veut cette assemblée tumultueuse & menaçante ? l'univers entier fixe ses regards sur moi, les peuples frémissent, les nations me redemandent leur vengeur. O cités ! pardonnez-moi. De quel côté précipiterai-je ma fuite ! hélas ! la mort est le seul port à mes maux :

oui, j'en atteste la roue enflammée du Soleil qui me luit, j'en atteste les autres Dieux, je mourrai avant qu'Hercule ait quitté la terre. (*elle fuit.*)

H Y L L U S.

Elle nous échape dans cet horrible désordre ! ma mère veut mourir, elle remplit sa tâche, & pour remplir la mienne, c'est à moi de m'y opposer. O pitié malheureuse ! en voulant inspirer à ma mère de vivre, je suis impie envers mon père ; en souffrant qu'elle meure, je suis dénaturé envers elle. Le crime m'attend de part & d'autre..... Allons sauver ma mère, ce sera empêcher un crime.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

ORPHÉE, digne fils de Calliope, Orphée avec sa lyre harmonieuse faisait entendre une vérité incontestable sur la cime du Rodope, quand il chantait *que rien n'est éternel en ce monde*. A ces accens du chantre divin, les torrens se taisaient, l'onde oubliant de couler, perdait toute son impétuosité, les Bistoniens lointains croyaient que la source glacée de l'Hèbre était desséchée. Les forêts amenaient à l'amant d'Euridice les oiseaux perchés sous

leur feuillage ; & tous ceux encore qui voltigeaient dans les airs , venaient tomber à ses pieds. L'Athos abaissait ses rochers , faisait descendre les Centaures , & laissant fondre les neiges , il s'approchait du Rhodope pour entendre. La Dryade fuyant son chêne , la Dryade accourait à ce chant , les bêtes féroces quittaient leurs retraites , les lions de Marmarique se tenaient debout devant les troupeaux qui ne les craignaient plus , les daims restaient intrépides auprès des loups , les serpens oubliaient leur venin.

Et quand le fils de Calliope pénétra au Ténare , quand il descendit chez les Mânes taciturnes ; au son de sa lyre plaintive , il attendrit jusqu'au Tartare , jusqu'aux tristes Divinités de l'Erèbe ; il ne craignit point le Styx attesté & révééré par les Dieux : la roue d'Ixion s'arêta pour la première fois , les entrailles de Prométhée se renouvelèrent tandis qu'Orphée charmait son vautour. L'inferral Nocher enchanté revint au rivage sans aviron. Le vieux Tantale , au milieu de ses fontaines , ne pensa plus à sa soif , il ne porta plus sa main aux fruits qui l'entourent.

Mais quand le chantre céleste abandonnant les Enfers , eut déployé toute l'harmonie enchanteresse de ses sons , il vainquit les pierres mêmes , & fut suivi par elles : les Parques qui avaient consumé la trame d'Eurydice , lui en redonnèrent une nouvelle.

Mais trop défiant pour se persuader qu'on lui eût rendu son amante, il oublie sa promesse, regarde derrière lui, perd le prix de sa voix, & reste privé de celle qui était née une seconde fois pour lui.

Ce fut alors que cherchant sur sa lyre quelque soulagement à ses maux, il chanta aux Gètes ces vers lamentables :

» Les loix imposées aux humains sont inviolables ;
» le Dieu qui divise l'année en quatre saisons qui
» se précipitent , a donné aussi le fil de nos jours aux
» Parques toujours avides d'en trancher le cours :
» tout ce qui naît doit mourir «.

Hercule vaincu nous ordonne d'en croire Orphée. Le monde lui-même mourra un jour ; le pôle austral écrasera tout ce qui est en Lybie, & chez les Garamantes : le pôle glacial abîmera tout ce qui est sous son axe, & sous l'empire de Borée. Le Soleil tremblant détachera sa lumière du ciel. Le palais de l'Olympe entraînera dans sa chute l'Orient & l'Occident. La mort anéantira tous les Dieux avec le cahos. (*Il y a dans le texte : mors aliqua. Une mort propre aux Dieux.*) La mort même se réservera pour sa dernière victime. Quel lieu alors prendra la place du monde ? l'abyme du Tartare s'ouvrira-t-il pour engloutir les Cieux, ou cet espace qui sépare le firmament de la terre, sera-t-il assez vaste pour contenir les ruines du monde ? qui recueillera cette grande conquête du sort ? quel

Monarque réunira sur sa tête l'Océan, l'Olympe ; le Ténare , les trois Royaumes de Jupiter , de Neptune & de Pluton ?.... Mais quel bruit épouvantable vient frapper nos oreilles étonnées !..... c'est le tumulte ordinaire d'Hercule en marche.

A C T E I V.

S C È N E P R E M I È R E.

HERCULE, le Chœur.

HERCULE.

TITAN radieux ! arrête tes chevaux , fais place à la nuit , que le jour de ma mort soit privé de lumière , que les ténèbres offusquent le ciel , que ma marâtre ne voie point ma misère. Dieu suprême ! auteur de ma naissance , tu devais bien rendre son cahos au monde , ébranler les deux pôles , briser le ciel ! Pourquoi épargner les autres quand tu perds Hercule ! Veille au moins dans toute l'étendue des Astres , de peur que les Géans ne te lancent encore les monts de Thessalie, qu'Encelade ne se dégage de l'Othrys qui l'opprime, que le superbe Pluton n'ouvre les prisons du Tartare aux Titans , ou qu'il ne délivre Saturne & lui rende l'Olympe. Défenseur de ta foudre & de
ton

ton empire ; tandis que je descends au Styx ,
le fier Encelade va se relever & jeter aux Dieux
le poids qui l'accable. O mon père ! ma mort ren-
dra ta puissance douteuse : avant qu'on te ravisse
le ciel , ensevelis-moi sous les ruines de l'Univers,
mets en éclats ce trône que tu perds.

LE CHŒUR.

Ta crainte est fondée , fils du Dieu suprême !
on verra encore Pélion sur Ossa ; Athos exalté sur
le Pinde portera ses forêts jusqu'aux astres. Ty-
phée rejettera les rochers qui le captivent , il sai-
sira Inarime dans ses bras énormes. (*Ile sous*
laquelle Jupiter écrasa ce géant.) Encelade que
la foudre n'a pu terrasser , emportera tous les
fourneaux de l'Ethna , & séparera les flancs caver-
neux de ce volcan. O Hercule ! les astres te sui-
vront au tombeau.

HERCULE.

Vainqueur de la mort & du Styx , après avoir
rapporté les dépouilles infernales du fond des ma-
rais du Léthé , après avoir montré Cérbère aux
courriers du soleil , qui effrayés de l'aspect de ce
monstre , ont manqué de renverser leur guide ,
après avoir répandu ma gloire dans les trois
empires du monde , je meurs , & ce n'est ni
par le fer , ni par la chute d'une montagne :
ce n'est pas un géant qui m'accable , & ce qui

me désespère , (ô vanité de la vertu !) Alcide en expirant ne détruit aucun monstre ; mon dernier jour ne sauve la vie à aucun humain. O arbitre du monde ! ô Divinités témoins de ma valeur ! ô terre ! vous souffrez que la mort d'Hercule soit stérile ! quel opprobre pour moi ! quelle tache à ma gloire ! j'expire de la main d'une femme , après que tant de Héros si braves ont expiré sous moi. Si le destin m'a condamné à cette mort ignominieuse , que ne m'a-t-il fait périr de la main de Junon , elle est Déesse au moins ; si c'était trop pour ma gloire , que ne me laissait-il tomber sous les coups de la belliqueuse héroïne du Thermodon ! L'ennemi de Junon devait-il être la victime d'une femme si vile ? Junon ! cruelle marâtre ! ma mort est une honte pour toi , n'en triomphe point ; Déjanire est ta rivale en haine , elle te surpasse aujourd'hui. Tu avouais qu'Alcide seul pouvait te vaincre , & te voilà vaincue par deux : tu dois rougir de ton impuissante colère.

Pourquoi le monstre de Némée n'a-t-il pas plutôt fait couler tout mon sang ? que n'ai-je été la pâture de l'hydre armée de cent têtes vénéneuses , la proie des centaures , retenu dans les ombres , fixé misérablement sur un éternel rocher , alors que traînant les dépouilles infernales , j'étonnai le destin par mon audace !

De l'abyme des marais du Styx , j'ai revu la li-

mière, j'ai reculé la mort, & la mort ne m'a fui par-tout, que pour m'ôter la gloire de finir avec courage.

O monstre vaincus ! le chien aux trois formes n'a pu m'entraîner encore dans l'Érèbe, quand je lui ai montré le soleil ! Les compagnons féroces du grand Pasteur de l'Ibère n'ont pu me vaincre sous le pôle de l'Hospétie ! les deux serpens ne m'ont pas étouffé dans mon berceau ! je n'ai pu obtenir un trépas honorable tant de fois sollicité ! Hélas ! quel est donc mon dernier titre ?

LE CHŒUR.

Voyez comme le courage qui se connaît & s'estime, a de l'horreur pour le fleuve d'oubli ! ce n'est point la mort, c'est la main qui la donne, qui afflige le Héros. Il voudrait finir, écrasé sous les monts des géans, déchiré par un monstre en fureur.

Aïcide ! la mort vous semble dure, parce que ce n'est pas une force surnaturelle qui vous la donne ; qui mérite de vous ôter la vie, si ce n'est vous-même !

HERCULE.

Hélas ! quel scorpion, quel cancer attaché à mes entrailles me déchire & me dévore ! mon vaste poulmon qui contenait une si grande affluence de sang, détend toutes ses fibres arides. Le fiel est desséché dans mon foie brûlant ; une vapeur lente

absorbe ma substance, ma peau est consumée, un poison fatal se filtre dans tous mes membres, extirpe les chairs de mes côtes, mine mes articulations, pompe toute la moëlle de mon corps, s'établit dans mes os privés de l'humidité vivifiante : mes os eux-mêmes se résolvent & se fondent, mes nerfs sont brisés, ma taille décroît, cette taille qui me rendait si fier..... cette insatiable peste ne se contente pas d'avoir dévoré les membres d'Hercule. O douleur ! douleur immodérée ! ô supplice ! ô cités ! regardez-moi. Voilà tout ce qui me reste d'Hercule. Maître du tonnerre ! dans cet état reconnaissez-vous votre fils ? Ce sont donc là ces bras qui ont écrasé le lion de Némée, ces mains qui ont percé dans les nues les oiseaux du Stymphale, ces pieds qui ont atteint cette biche si agile, si brillante par l'argent de ses jambes & de sa tête, cette force qui sépara le Calpi de l'Abysda, pour donner une route à l'Océan, ce courage si fatal aux monstres, aux crimes, aux tyrans, ces épaules sur lesquelles le monde se reposa ? Voilà donc mon corps, ma tête, voilà cet Hercule qui soutint l'Univers alors qu'il s'écroulait, qui traîna sans peine le gardien du Styx ?

Toutes mes forces sont ensevelies en moi. Dois-je encore, Jupiter ! dois-je encore t'appeler mon père ? Dois-je réclamer le ciel en ton nom ? Je ne suis plus que le fils de l'époux d'Alcmène. (*Amphitryon.*)

Peste maudite, qui ravages mes entrailles, qui m'attaques sourdement, montre-toi, je te combattrai ouvertement. O poison exécrationnel ! qui a pu t'engendrer ? Est-ce l'Euxin de Scythie sous l'axe glacé du monde ? est-ce l'onde éroupissante de Thétis ? est-ce le Calpé qui presse les rives des Mâures ? est-ce quelque serpent livide à la crête & aux dards menaçans ? est-ce le sang du monstre de Lerna ? est-ce l'écume du chien infernal ? Assemblage de tous les maux, tu n'es rien, on ne te voit point. Quelle est ta forme ? Que je sache du moins ce qui me donne la mort. Peste, ou bête affreuse, qu'il que tu sois, tu n'oserais m'attaquer en face. Dis quelle puissance t'a ouvert la route de mes moëllles.... Voilà que ma main a touché mes entrailles découvertes & dénuées de toutes leurs membranes. Hélas ! mon mal trouve encore une retraite au-delà. O douleur aussi forte qu'Hercule ! d'où viennent ces pleurs qui inondent mes joues ? Ce visage invincible qui jamais n'a connu les larmes, ô honte ! il les connaît. Quel jour, quel climat vit jamais Hercule pleurer ! J'ai contemplé d'un œil sec les plus affreuses calamités. Mal affreux ! tu triomphes d'une valeur qui triompha de tout ; toi seul tu pouvais me faire gémir. Le sentiment de l'effroi & de la douleur a toujours échoué contre mon visage plus dur que le rocher, le fer, le Symplégade ; tou-

jours il a fait fuir les larmes, & la terreur, ô Maître du monde ! la terre entend mes plaintes & mes sanglots. O douleur plus affreuse encore ! voilà que ma marâtre en est témoin ! je sens redoubler le feu qui dévore mes fibres. Par pitié, la foudre ne terminera-t-elle point mes souffrances ?

LE CHŒUR.

Que ne peut surmonter la douleur ! cet homme plus ferme que l'Hémus, plus invincible que l'axe glacial, cet homme succombe à la douleur, il incline sa tête languissante, il tombe en soupirant sur l'un & l'autre côté, il cherche en vain le repos.

Souvent les larmes sont repoussées par son grand cœur, comme la chaleur du soleil est renvoyée par les neiges de l'ours, comme ses rayons brûlans sont vaincus par le froid glacial.

SCÈNE II.

HERCULE, ALCMÈNE.

HERCULE.

AUTEUR de mes jours ! tourne les yeux sur ma misère, c'est la première fois que j'ai recours à ton bras : je ne l'ai point réclamé quand l'hydre développa contre moi sa tête féconde : aux enfers, entouré de l'horrible nuit, debout avec le

destin, je ne t'ai pas invoqué. J'ai vaincu les monstres, les Rois, les tyrans, sans jeter mes regards au ciel : ma main seule me répondait de tous mes vœux.

Ce jour fatal m'ordonne de former un desir. Premier & dernier arbitre de la Nature ! entends ma prière ; je ne te demande qu'un coup de foudre : imagine-toi que je suis un Titan rebelle. Je n'ai pas voulu entreprendre la conquête du Ciel, je l'ai épargné, persuadé que j'étais ton fils. Père, cruel ou sensible, prête ton bras à ce fils malheureux, préviens ma mort, saisis-toi de cette gloire. Si la tendresse retient ta foudre, délivre ces vieux Titans de la pesanteur des monts Siciliens, permets-leur de m'écraser sous les ruines du Pinde ou de l'Ossa. Que pour m'exterminer, Bellonè rompe les barrières de l'Erèbe, qu'elle vienne me percer de son fer homicide. Arme contre mes jours la fureur du Dieu de la guerre ; s'il est ton fils aussi, sa mère est ma marâtre. O sœur d'Alcide ! grande Pallas ! enfonce ta lance dans le sein fraternel.

O Junon ! je tends vers toi mes suppliantes mains ; lance-moi du moins un trait. Je puis mourir enfin de la main d'une femme. Vois Hercule à genoux pour toi, c'est ce que nulle terre, nul être vivant n'ont jamais vu. Dans ce moment de douleur, j'ai besoin de toute ta colère : hélas ! tu t'apaises, tu

calmes ta haine , tu m'épargnes à présent que je ne desire que la mort ?

O terres ! ô cités ! quoi ? personne ne daignera lancer des torches , des armes contre Hercule ! on m'ôte tous mes traits ! rendez-les moi , & je souhaite que nul monstre ne ravage l'univers quand je ne serai plus , que la terre n'implore jamais mon bras. S'il pouvait naître encore quelque bête féroce , je desire aux peuples un homme semblable à moi.

Accablez de pierres ma tête malheureuse , faites-moi vaincre ces terribles souffrances.

O monde ingrat ! tu m'abandonnes ! tu oublies ton bienfaiteur , & sans moi tu serais la proie de mille fléaux ! je ne te donne plus qu'un instant pour te justifier de l'ingratitude : pèse bien tous mes bienfaits ; la mort que je demande , les aquitera tous.

A L C M È N E .

Mère infortunée d'Hercule , dans quel climat irai-je ? où trouverai-je mon fils , où est-il ? si ma vue m'est fidèle , le voici renversé , le cœur tout en feu. Il gémit : c'en est fait. O mon fils ! qu'il me soit permis de te donner le dernier baiser , de recevoir ton dernier soupir sur mes lèvres. Avance tes bras pour m'embrasser..... Tes bras ! où sont-ils ?

où est cette tête brillante qui porta le monde ?
quelle puissance a ravi la majesté de ton corps ?

HERCULE.

Vous revoyez Hercule , ma mère ! il n'a plus
que son ombre ; le reconnaissez-vous ? pourquoi
détourner vos yeux ? dans cet état , rougissez-vous
de votre fils ?

ALCMÈNE.

Quel monde , quelle région engendra le monstre
qui te dévore ? qui peut ainsi triompher de toi ?
nomme-moi donc le vainqueur d'Alcide.

HERCULE.

La perfidie de mon épouse.

ALCMÈNE.

Quelle perfidie ?

HERCULE.

Celle que peut imaginer toute femme en fureur.

ALCMÈNE.

Par quel artifice a-t-elle pu vous faire dévorer
par cet horrible mal ?

HERCULE.

Par une tunique empoisonnée.

ALCMÈNE.

Où est-elle cette tunique ? tous vos membres sont
nuds.

HERCULE.

Elle est confondue avec mon corps.

ALCMÈNE.

Qui a pu lui donner ce poison destructeur ?

HERCULE.

O ma mère ! l'hydre , mille autres monstres aussi cruels sont attachés à mes entrailles. Les fourneaux de l'Etna ne dévorent point les nuages avec plus de violence. Lemnos est dans mon sein. Je porte ici plus de feux que n'en lance la zone torride que le destin a voulu rendre inhabitable.

O mes compagnons ! jetez-moi dans les vagues de la mer , au milieu des plus grands fleuves : le Danube ne me suffirait point , l'Océan plus vaste que la terre , n'éteindrait point mes feux , je brûlerais son onde avec moi.

O Dieu de l'Erèbe ! pourquoi m'as tu renvoyé à Jupiter ? tu pouvais me retenir , reprends ta victime. Dans cet état montre Hercule aux Enfers vaincus par lui ; je ne ferai plus à craindre , je n'enlèverai rien de ton Empire.

O Mort ! saisis-toi d'Alcide sans trembler. Je peux mourir à présent.

ALCMÈNE.

Calme tes pleurs du moins , surmonte ta douleur , montre-nous Hercule indomptable à de si

grands maux, triomphe de la mort, sois encore vainqueur des Enfers.

HERCULE.

On ne m'aurait pas vu couler une larme si l'on m'eût attaché sous les yeux de la Scythie gémissante, aux rochers du Caucase pour servir de pâture aux vautours ; si enfermé entre les deux Symplégades, je les avais vu s'approcher & prêts à m'écraser de leurs ruines menaçantes ; si le Pinde, l'Hémos, l'Athos qui brise les flots de la Thrace, le Mimas si souvent frappé de la foudre, se fussent précipités sur moi ; si le monde fût tombé en éclats sur ma tête ; si le char brûlant du Soleil eût mis le feu à mon bûcher. O ma mère ! j'aurais dompté toute plainte indigne d'Hercule, si mille bêtes furieuses fussent venues m'assaillir & me déchirer ensemble ; si j'eusse eu à combattre à la fois, & les monstres du Stymphe, & le taureau à la tête d'or, & tout ce qu'il y a d'effrayant dans la nature. Quand un autre Sinois aurait déchiré mes membres attachés à chaque extrémité de la terre séparée en deux montagnes énormes, je l'aurais souffert en silence. Nul fléau, nul trait, nul monstre n'auraient eu le droit de m'attacher un seul gémissement.

ALCÈNE.

O mon fils ! non, ce n'est pas le poison de votre épouse qui vous tourmente, c'est la suite de vos

travaux cruels, c'est elle qui a nourri en vous cette maladie horrible.

HERCULE.

Où est la mort ? où est-elle ? est-il quelqu'un qui voye mes misères ? qu'il tende son arc sur moi , sa main désarmée suffira pour me faire périr : oh ! qu'il avance , qu'il avance enfin sur moi.

ALCÈNE.

Hélas ! tout son mal se transmet à mes sens affligés.... De grace ! éloignez de lui ses armes , & sur-tout ses flèches mortelles. Ses joues enflammées annoncent quelque dessein violent. Quel fera l'appui de ma vieillesse ? sa douleur est une rage qui n'est que pour Hercule..... Dans mon chagrin je ne chercherai point d'asyle , je ne prendrai point la fuite , j'aime mieux périr de la main d'Alcide ; dût ma mort être un crime , je la préfère à l'horreur de tomber sous les coups d'un lâche , à voir une main obscure triompher de moi..... Mais l'épuisement lui donne quelque repos , une respiration pénible , fréquente , agite sa poitrine. O Dieux ! secourez-le. Si vous refusez mon fils à mes soupirs , laissez du moins son vengeur à la terre : dissipez ce mal affreux , rendez à Hercule son corps & ses forces.



SCÈNE III.

HYLLUS, ALCMÈNE, HERCULE,
PHILOCTÈTE.

HYLLUS.

SINISTRE lumière ! jour de crimes ! la belle-fille de Jupiter n'est plus , son fils meurt , & je vis encore ! mon père expire par ma mère , & la malheureuse est innocente ! Quel vieillard après une longue carrière , quel vieillard pourrait voir toutes les calamités qui affligent ma jeunesse ! un seul jour me prive des deux auteurs de ma vie , & pour passer tous mes autres maux en silence , pour épargner des plaintes aux destins , fils d'Hercule , je perds mon père !

ALCMÈNE.

Digne sang de ce Héros , sang infortuné de la malheureuse Alcmène votre ayeule , abaissez votre voix ! notre protecteur repose , & peut-être sa douleur va finir dans le calme..... Mais non , il s'éveille , il reprend ses souffrances , & moi , tout mon deuil.

HERCULE.

Quel objet ! j'aperçois Trachine sur la pointe de son rocher : élevé jusqu'aux astres , je plane

enfin au-dessus du genre humain. Qui m'a placé dans les cieux ? O mon père ! je te découvre & je vois ma marâtre apaisée. Quelle céleste harmonie se fait entendre à mes oreilles ! Junon m'appelle son gendre. Je jouis de la brillante vue des palais de l'Olympe , & de la zone brûlante où je distingue les traces de la roue du soleil..... Mes yeux retombent sur le séjour de la nuit. Quel Dieu m'interdit celui de la gloire , & me repousse des astres ? O mon père ! dans ce moment même l'axe de Phébus effleurait ma tête : si près du ciel, qui m'en a fait descendre ! je ne vois plus que Trachine : pourquoi suis-je retombé sur la terre ? Tout à-l'heure , le globe terrestre était sous mes pieds & dans le plus profond éloignement de moi. O douleur ! tu étais anéantie , il faut que je l'avoue ; épargne-moi encore.

O Hyllus ! tu vois le don de ta mère : voilà ce qu'elle me réservait. Que ne puis-je , sous ma massue , écraser son ame impie , comme j'ai châtié l'insolence des Amazones aux pieds du Caucase ! O Mégare ! épouse sensible , j'ai bien pu r'égorger dans un moment de fureur..... Donnez-la moi cette massue vengeresse , joignez-y mes traits ; souillons encore mes mains , & que la mort d'une femme couronne tous les travaux d'Hercule.

H Y L L U S

Inutiles menages ! vaine colère ! ô mon père !

c'en est fait , vous êtes vengé , Déjanire a vécu.
Ma mère malheureuse s'est poignardée elle-même.

H E R C U L E .

O douleur aveugle ! elle méritait de finir par la main d'Hercule. Lychas a perdu sa complice. Mon ressentiment , ma fureur me commandent d'exercer encore ma vengeance sur son corps. Pourquoi la priverais-je de mes menaces ? Jetez son corps , qu'il soit la pâture des animaux de carnage.

H Y L L U S .

Elle n'est que trop punie ; vous-même , vous auriez arrêté son bras quand elle s'est donné le coup fatal ; elle vous aurait attendri. Vous ne périssiez point par le crime d'une épouse , & ma mère est innocente. C'est le perfide Nessus qui a causé tout notre malheur ; percé de vos traits , il vous blesse à son tour par cette tunique teinte de son sang funeste , il se venge ainsi de vous.

H E R C U L E .

Oui..... tout est accompli , ma destinée se dévoile : une lumière consolante vient éclairer mon ame. Le voilà cet Oracle que m'annonça jadis un chêne prophétique parmi le mugissement du bois sacré de Cirrhée.

„ Généreux Alcide ! tu périras un jour par un
„ ennemi que tu auras immolé. Telle sera ta

„ destinée , lorsque tu auras vaincu la terre , l'onde
 „ & les mânes “.

Je cesse mes plaintes ; j'aime à finir ainsi : nul être vivant ne pourra se vanter d'avoir triomphé d'Hercule.

Choisissons maintenant une mort fameuse , mémorable , sublime , digne de moi. Immortalisons ce jour. Coupons une forêt entière : mettons le feu à tout l'Oëta. Qu'on prépare le bûcher d'Hercule , mais tandis qu'il vit encore : ô digne fils de Pœan ! rends-moi ce triste devoir , mon cher Philoctète ! que la flamme de ce bûcher éclaire l'aurore & le couchant.

Hyllus ! reçois la dernière demande de ton père. Parmi mes captives , il en est une illustre & de qui les traits annoncent la grandeur des Rois dont elle est sortie , c'est la fille d'Eutite , la généreuse Iole. Qu'un tendre hymen t'unisse à elle. Vainqueur inhumain , je lui ai ravi sa Patrie , ses Lares , je ne lui ai laissé qu'Hercule qui lui échape encore. Change ses peines en plaisirs : aime-là comme je l'aime , adopte le gage de ma tendresse qu'elle porte dans son sein.

Et vous , ô ma mère ! terminez vos plaintes ; votre Alcide vit toujours : mon courage a fait croire au monde que votre fils était plus sûrement sorti de Jupiter , que tous les enfans de Junon. Eh ! quand je ne serais né que d'un mortel , quand je
 ne

ne viendrais point en effet du maître du tonnerre , j'aurais mérité d'être choisi par lui , & ma naissance a donné un nouvel éclat au ciel. Mais non , Jupiter se glorifie de m'appeller son fils. Séchez-donc vos pleurs , ô ma mère ! vous ferez la plus glorieuse de toutes les femmes de la Grèce. Quel enfant comparable à moi , mît jamais au monde cette Junon si fière de son sceptre , si orgueilleuse de s'entendre nommer la Souveraine des cieux ! Simple mortel , je l'ai fait brûler d'envie dans son Olympe , elle a désiré d'être ma mère.

Achève maintenant ta carrière , brillant Titan ! toi que j'ai suivi dans tous les climats & que j'abandonne pour descendre au Tartare. J'y emporterai ma gloire toute entière , cette gloire unique qui attestera que nul être vivant ne peut vaincre ouvertement Hercule , tandis qu'Hercule vainquit tout ce qui osa jamais lui résister.

S C È N E I V.

LE CHŒUR.

ORNEMENT du monde ! astre du jour dont les premières vapeurs replient le char d'Hécate fatiguée de sa course nocturne ! montre-toi chez les peuples de Sabée , voisins de l'aurore , chez l'Ibère rejeté aux plages occidentales , chez les habitans de la

Tome VII. Part. II.

Z

Zone brûlante, chez ceux qui gémissent sous l'Ourse glaciale; dis-leur qu'Hercule descend dans l'Empire confié à la vigilance de Cerbère; envelope tes rayons dans des nuages funèbres, présente à la terre ton disque pâlisant.

O Titan! hélas! dans quel climat, sous quel astre, dans quelle terre suivras-tu jamais un autre Alcide? Quelle main l'univers malheureux invoquera-t-il, si une hydre nouvelle vient nous effrayer encore de toutes ses têtes? Si quelque sanglier vient désoler l'Arcadie antique, si quelque farouche tyran du Rhodope abbreuve ses coursiers impies du sang des hommes? qui viendra consoler les peuples & réconcilier la terre avec le ciel, si les Dieux irrités nous suscitent de nouveaux monstres? Il meurt comme le vulgaire, ce Héros, l'émule de Jupiter.

Que toutes les Villes retentissent de cris plaintifs, que toutes les femmes s'arrachent les cheveux & se meurtrissent le sein. Qu'on ferme tous les temples de Jupiter & qu'on n'ouvre que celui de la grande Marâtre.

O Hercule! tu descends au Léthé, aux rives du Stryx d'où nulle barque ne te ramènera plus. Tu vas chez les mânes que tu as vaincues, à la mort dont tu as triomphé. Ombre malheureuse! tu y arriveras avec des bras décharnés, un visage languissant, un corps défiguré par la maigreur: la plus frêle

barque te recevra confondu dans la foule. Cependant tu seras distingué parmi les autres ombres. Assis entre Eacus & les deux Rois de Crète, tu deviendras un nouveau Juge des Enfers, tu châtieras encore les tyrans.

O Divinités du Styx ! soyez-lui propices, retenez vos bras vengeurs. Il a la gloire d'avoir toujours conservé son fer pur. Tant qu'il a été parmi les vivans, il n'a pas été permis au destin cruel de persécuter les Villes.

Son vertueux courage aura sa place dans le ciel.

Alcide ! est-ce dans les climats de l'Ourse céleste que tu régneras, ou dans ceux que le soleil dévore de ses rayons brûlans ? est-ce au-dessus des plages tempérées de l'Occident d'où tu entendras retentir le Calpé du bruit des ondes que tu fis couler à ses pieds ? Quelle partie du ciel serein affaibliras-tu ? quel espace de l'Olympe pressé par toi, gardera son équilibre ? Que ton père au moins marque ta place bien loin de l'horrible Lion & du brûlant Cancer, de peur qu'ébranlés à ton aspect, ils ne troublent l'ordre du monde, & que tu ne fasses pâlir le Dieu du jour.

Quand la tiède haleine de zéphyr ne rafraîchira plus les fleurs, quand les hivers priveront les arbres de leur parure, quand l'automne nous ôtera ses fruits ; plus durable que ces saisons, ta mémoire restera, & le tems ne l'effacera jamais.

O compagnon de Phébus & des Astres ! la mer produira des moissons , l'onde retentissante de l'Océan fera une onde douce ; l'Ourse glaciale , en dépit du destin , se plongera dans le sein de Thétis , avant que les nations cessent de chanter tes louanges.

Père de la nature ! écoute la prière des misérables humains : que nul monstre , nulle contagion ne désolent plus la terre ; que le monde ne voye plus naître aucun tyran , que la domination soit retranchée des Cités , & que l'on croye qu'il n'appartient qu'au ciel de tenir le fer suspendu sur nos têtes. Si quelque fléau vient encore nous affliger , la terre aussi-tôt te redemande son vengeur....

Mais quel est ce prodige ? Le tonnerre retentit dans le globe entier. Ah ! c'est le père d'Alcide qui est dans le deuil , ou c'est Junon qui s'enfuit du ciel à la vue d'Hercule , ou bien Atlas qui chancelle sous son fardeau , ou les mânes qui tremblent encore à l'approche du Héros , ou le chien du Tartare qui , d'effroi , a rompu sa chaîne en revoyant son vainqueur.

Je me trompe , c'est le fils de Péan : le voici , la joie est peinte sur son front ; ses épaules sont chargées des traits & des flèches fameuses dans le monde ; c'est l'héritier d'Hercule qui paraît.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Nourrice, PHILOCTÈTE.

LA NOURRICE.

O jeune homme ! je t'en conjure, apprends-moi la destinée d'Hercule. Comment a-t-il supporté la mort ?

PHILOCTÈTE.

Avec plus de joie que les autres ne supportent la vie.

LA NOURRICE.

De la joie au milieu des flammes qui le dévorant ?

PHILOCTÈTE.

Celui sous qui le monde fut abattu & qui n'y laissa aucun monstre, a prouvé que la flamme n'était rien : tout est dompté.

LA NOURRICE.

Peut-on conserver son courage au milieu des tourbillons d'un si cruel incendie ?

PHILOCTÈTE.

Hercule, vous dis-je, Hercule a vaincu la flamme, le seul fléau qu'il n'eût pas encore vaincu;

Z ;

il ajoute cette victoire à celles qu'il n'a cessé d'accumuler les unes sur les autres.

LA NOURRICE.

Raconte - moi donc l'histoire de ce nouveau triomphe.

PHILOCTÈTE.

Nos tristes mains avaient abattu tous les bois de l'Oëta ; les hêtres avaient perdu leur feuillage , la terre était couverte de troncs déracinés : appelés du sein des nues , les pins altiers avaient ébranlé les rochers qui les entouraient : un chêne prophétique de Chaonie étendait au loin ses branches impénétrables à l'astre du jour ; on l'attaque , il gémit sous le fer inhumain , il le repousse en le brisant ; il cède enfin à l'effort de nos bras , & sa chute entraîne celle de tous les objets qui l'environnent. Les yeuses sacrées éprouvent les coups de nos mains insensibles à leur antiquité vénérable , tous les arbres enfin tombent sous la hache meurtrière : le vaste lieu qu'ils ombrageaient , reçoit tous les rayons du soleil , & chassés de leurs demeures , fatigués de leur vol , les oiseaux éperdus cherchent de nouveaux asyles.

On ramasse la forêt renversée , & les troncs disposés avec ordre , élèvent jusqu'aux astres le bûcher d'Hercule. On le couvre de feuillages , on y dépose des branches de l'arbre cher au héros ,

(*le peuplier.*) & déjà le pin reçoit la flamme qui se communique au chêne & à l'yeuse.

Hercule s'avance tel qu'un lion malade qui pousse ses derniers rugissemens. Ce n'est point un homme qu'on entraîne à la mort, c'est un Dieu qui monte à l'Olympe. Il presse l'Oëta, il parcourt des yeux toute l'étendue de son bûcher, il s'asseoit sur les arbres, les brise & demande son arc. » Fils de » Péan ! me dit-il, reçois ce présent d'Hercule, ces » traits fatals à l'hydre de Lerne, aux habitans ailés » du Stymphale, à tout ce que j'ai combattu. Jeune » & valeureux ami ! si tu les diriges vers les oiseaux » qui fendent les nues, soudain tu les en verras re- » descendre, attachés à leur proie. Jamais cet arc » ne trompera ta main, il a l'habitude de balancer » mes flèches, & de leur faire prendre la toute » infaillible. Une fois parties, elles ne peuvent » s'égarer. Pour prix de ce don, rends-moi le » dernier devoir de la tendresse, allume mon » bûcher avec cette torche funéraire. Laisse-y » brûler avec moi cette massue qu'une main mor- » telle ne saurait embrasser ; c'est la seule arme » qui suivra Hercule, & que je te donnerais encore. » ô Philoctète ! si tu pouvais la porter «.

Il demande l'horrible dépouille du lion de Némée pour être encore consumée avec lui, elle couvrirait l'édifice entier.

Tout l'assemblée gémit, tous fondent en larmes :

Alcmène que la douleur égare , Alcmène découvre sa poitrine , & frappe à coups redoublés son sein nud jusqu'à la ceinture : elle fatigue le Ciel de ses vœux , & l'Oëta répond à ses gémissemens plaintifs.

» O ma mère ! reprend Hercule , vous desho-
 » norez ma mort ; séchez vos pleurs , & rougissez
 » de laisser échaper des regrets si éclatans. Votre
 » douleur redouble la joie de Junon : on jouit trop
 » des larmes d'une rivale. Commandez à votre
 » faiblesse : c'est un crime de meurtrir les flancs qui
 » m'ont porté «.

Il dit , & paraît sur le bûcher avec cette même fierté , cette même assurance qu'il montra quand vainqueur de l'Erèbe & du Destin , il traîna dans les cités Grecques le chien du Tartare dont il avait bravé le Souverain.

Quel vainqueur eut jamais autant de joie sur son char de triomphe ? quel tyran donna jamais des loix d'un air plus imposant ?

• La paix est le prélude de sa mort ; les larmes cessent , moi-même je sens expirer ma douleur ; tous ont les yeux secs , tous auraient rougi de pleurer , & Alcmène à qui son sexe ordonnait les sanglots , Alcmène même reprend un visage serein ; elle est presque aussi calme que son fils.

L A N O U R R I C E .

Quoi ? avant d'être brûlé , il ne fait point de

prières aux Dieux ! il ne regarde pas Jupiter , il ne lui adresse aucun vœu !

PHILOCTÈTE.

Il reste couché tranquillement , & jettant les yeux au Ciel , il cherche à voir si le Souverain des Immortels ne le fixe point du haut de l'Olympe , puis tendant les mains , il s'écrie : » O vous que l'univers
» chercha un jour entier , quand vous prolongeâtes
» une nuit fameuse. (*celle qu'il passa auprès d'Alc-*
» *mène.*) O mon père ! daignez écouter votre fils ,
» de quelqu'endroit que vous le contempniez ! Si
» ma gloire est célébrée au couchant comme à l'au-
» rore , chez les Scythes comme dans les climats
» brûlans ; si le monde est plein de la paix que je
» lui ai donnée ; si nulle cité ne gémit , si nul
» impie ne fouille plus les autels du sang des
» hommes , si les crimes sont retranchés , admettez ,
» je vous en conjure , admettez mon ame parmi les
» astres ; que je ne descende point dans le séjour
» de la Mort. Ce n'est pas que je sois effrayé du
» noir empire du Jupiter des Ombres , mais je
» rougirais , ô mon père ! je rougirais d'aller obéir
» à des Divinités que j'ai vaincues. Dissipez ces
» nuages qui m'environnent , que les Dieux voyent
» brûler Hercule. Si vous me refusez le Ciel , je
» vous forcerai de me l'accorder. Si je laisse échapper
» la moindre plainte , ouvrez - moi le Styx , &
» rendez-moi au Destin. Eprouvez votre fils avant

» de le recevoir auprès de vous , cette gloire fera
 » le prix de ma constance dans les tourmens aux-
 » quels je vais me livrer : ce que j'ai fait n'est rien ,
 » c'est aujourd'hui qu'il faut montrer Hercule à la
 » terre..... Que ma marâtre examine comme je
 » supporte la flamme..... Compagnon d'Alcide ! fais
 » cette torche brûlante..... Ta main tremble ! ce
 » n'est pas un crime qu'elle va commettre..... Cœur
 » pusillanime & faible ! rends-moi donc mon car-
 » quois : ma main saura encore me percer : comme
 » la pâleur est peinte sur tes joues ! brûle Alcide
 » avec la même fermeté qu'il se verra brûler.....
 » Jupiter m'appelle , il m'ouvre les Cieux.... Je te
 » suis , ô mon père ! «

Il change alors de visage. D'une main timide
 j'avance le flambeau, le feu semble fuir le héros ,
 & le héros s'en approche. Vous auriez cru voir brûler
 le Caucase, le Pinde ou l'Athos. Mon maître ne
 pousse aucun cri ; on n'entend que le gémisse-
 ment de la flamme.

O incompréhensible courage ! envelopé dans ce
 brasier, Typhon aurait gémì, le dur Encelade qui
 déracina jadis l'Ossa , le dur Encelade aurait
 soupiré.

Mais Hercule déchiré, à demi consumé, Hercule
 se relève du milieu des feux, & d'un air calme, il
 s'écrie : » Mère d'Alcide ! c'est ainsi qu'il vous con-
 » vient d'assister à son bûcher, c'est ainsi que vous

„ devez le pleurer “. Au milieu des tourbillons de fumée ; des menaces de la flamme , immobile , intbranlable , il nous exhorte , il nous donne des leçons , il ranime notre courage : sa voix conserve la même force , & l'on dirait , non qu'il est brûlé , mais qu'il brûle un ennemi.

Nous sommes tous dans la plus grande surprise. A peine pouvons-nous croire que ce feu n'est pas une illusion , tant le visage d'Hercule est serein , tant il conserve de majesté !

Il ne peut expirer qu'après avoir donné des preuves de son courage : alors il ramasse lui-même tous les bois qui l'environnent ; la flamme les saisit ; il se précipite au milieu de l'incendie , il remplit son visage de feux ardents , sa tête en est environnée , & cependant il ne ferme pas les yeux.

Mais j'apperçois sa mère.... Elle porte quelque chose sur son sein : ce sont les cendres du grand Hercule..... Elle gémit en montrant les déplorables restes de son fils.



SCÈNE II.

ALCMÈNE, PHILOCTÈTE.

ALCMÈNE (*tenant une urne.*)

O Dieux ! craignez aussi le Destin ; voyez tout ce que j'ai pu conserver d'Alcide ; voyez un géant dans mes mains. O Soleil ! c'est donc là que tant de grandeur aboutit ! mes flancs avaient pu porter ce héros , & son tombeau est cette urne chétive qu'il ne remplit pas toute entière. Oh ! qu'il pèse peu ce grand mortel pour qui le monde fut un fardeau si léger ! ô mon fils ! tu pénétras jadis dans le Tartare pour revenir à nous : quand reviendras-tu encore de cet infernal séjour , non plus chargé des dépouilles de Pluton & libérateur de Thésée , mais seul , ô Alcide ! quand pourras-tu rejeter ce globe qui presse ton ombre , triompher une seconde fois de Cerbère , te r'ouvrir les portes du Ténare ?

Hélas ! dans quel abîme se précipitera ta malheureuse mère ? quel sera le genre de ma mort ? c'est pour jamais , ô mon fils ! c'est pour jamais que tu es tombé chez les Mânes : pourquoi donc consumer mes jours dans les pleurs , traîner mon existence malheureuse , conserver ce reste de lumière ? quel autre Hercule puis-je enfanter de Jupiter ? quel autre héros semblable à lui , nommera

Alcmène sa mère ? cher époux ! Amphitryon ! que vous êtes heureux ! Mon fils était au plus haut de sa gloire quand vous êtes descendu au Tartare , & l'Enfer vous craignit sans doute alors , parce que vous étiez le père d'Hercule , ou qu'on le croyait du moins.

Appésantie par l'âge , odieuse aux tyrans , s'il en reste encore au monde , dans quel climat me réfugier ? Malheureuse Alcmène ! tous les enfans dont Alcide a immolé les pères , vont se réunir contre moi & m'anéantir : oui , s'il existe quelque jeune Busiris , quelque fils d'Antée , je serai leur proie ; si quelque rejetton du tyran de l'Ismène nourrit aussi des chevaux cruels , je serai leur pâture ; la colère de Junon retombera toute entière sur ma tête ; Hercule étant retranché du nombre des vivans , elle ne sévira plus que contre moi ; rivale de cette Déesse vindicative , j'épuiserai tous ses traits , & le fils que j'ai donné à Jupiter , m'a inspiré trop d'alarmes , pour que je puisse lui en donner un autre.

Quel asyle , quelle région , quel abri défendra la misérable Alcmène ! trop connue par Hercule , où me retirer ? où me cacher ? Retournerai-je dans ma patrie ? (*Argos.*) Eurysthée y donne la loi. Irai-je à Thèbes , sur les rives de l'Ismène , dans cette couche où je reçus jadis le maître des Dieux ? couche fatale ! que j'eusse été heureuse , si après cette

félicité, la foudre m'y avait anéantie comme Sémélé ; si l'on eût été obligé de retirer Hercule de mon sein mourant ! C'est pour devenir infortunée que j'ai vu mon fils égaler son père en gloire, & me montrer tout ce que le destin pourrait me ravir ! Quelle nation, ô Hercule ! quelle nation conservera la mémoire de tes bienfaits ? le genre humain me fait déjà sentir son ingratitude.

Me réfugierai-je à Cléone, chez les Arcadiens ; dans cette terre fameuse par tes grands services ? Ici, le cruel serpent est tombé sous tes coups ; ici, les oiseaux du Stymphe ont été percés ; là, tu terrassas un Roi barbare ; plus loin, ce lion fatal qui brille au ciel, tandis que tu descends chez les Ombres,

Si la terre est reconnaissante, elle protégera ton Alcmène.

M'enfuirai-je chez les Thraces, sur les bords de l'Hèbre, climats encore couverts de tes bienfaits ? délivrés de la tyrannie & des étables inhumaines, ils jouissent d'une paix profonde, depuis que celui qui la troublait, fut tombé sous tes coups. (*Dionysos.*)

Quel tombeau t'érigerai-je dans ma douleur ? Que le monde se dispute les cendres de ton bûcher ; mais les tiennes, les restes du grand Hercule, quel peuple, quel temple, quel climat en fera dépositaire ? qui demandera, qui sollicitera ce que

porté Alcmène dans ses tristes mains ? quel monument sera suffisant pour toi ? l'univers & la renommée, voilà ton inscription.

O mon ame ! tu trembles & tu portes les cendres d'Hercule ! Embrasse ces ossemens sacrés ; c'est ton appui, c'est ta défense infaillible : ton ombre seule va mettre les Rois en fuite.

PHILOCTÈTE.

Tarifsez-donc vos larmes, généreuse mère d'Alcide ! on ne doit jamais pleurer un Héros ; la mort n'est pas un mal pour qui a vaincu le destin par sa vertu. Celle d'Hercule qui vivra éternellement, nous défend les regrets & les pleurs ; nous n'en devons qu'à ceux qui dégénèrent. L'homme de bien qui finit sa carrière, ne veut point que le deuil accompagne ses funérailles.

ALCMÈNE.

Quel ordre rigoureux pour une mère qui perd dans son fils, le vengeur de la terre & de l'océan ? Combien d'enfans je tiens renfermés pour un seul dans cette urne funéraire ? Je n'étais pas Reine, mais par lui, je pouvais donner des Royaumes. Je suis, la seule mère du monde qui ait épargné des prières au ciel, & tant que mon fils a vécu, je n'ai rien demandé aux Dieux ; tous mes vœux étaient dans son bras ; Hercule m'eût donné ce que je n'aurais pas obtenu de Jupiter. Quelle mortelle

dut jamais autant que moi s'enorgueillir du fruit de ses amours ! Ma mère (*Niobé.*) jadis privée soudain de sept fils & de cinq filles , ma mère s'abandonna au plus horrible désespoir & devint un marbre nouveau : combien le seul que j'avais , était supérieur à ce troupeau d'enfans ?

Il manquait au monde un grand exemple pour les mères infortunées , Alcmène le donnera.

Cessez donc de vous meurtrir le sein , ô mères ! s'il en est qu'une douleur opiniâtre force de pleurer , s'il en est qu'un deuil amer puisse changer en rochers ; cessez vos afflictions en me contemplant.

O mes malheureuses mains ! frappez cette gorge flétrie par l'âge : malgré ma vieillesse , je suffirai à ce lamentable ministère que l'Univers entier remplira bientôt à son tour. Animons aux coups mes bras appesantis. Pour rendre le ciel odieux , invitons la terre à se meurtrir comme nous.

S C È N E I I I.

A L C M È N E (*seule.*)

PLEUREZ , Alcmène ! pleurez le fils du grand Jupiter , ce fils dont la formation coûta un jour au monde & réunit deux nuits ensemble. En le perdant , nous perdons plus que le jour. Pleurez ,

ô nations ! pleurez celui qui précipita dans le Styx les tyrans cruels avec leurs glaives souillés de votre sang. Que tout l'univers retentisse de vos coups. Gémissez , noble Crète , si chère au Dieu du tonnerre , & que vos cent peuples gémissent avec vous ! O Curètes & Corybantes ! armez vos mains du bruit de Bérécynthe , agitez tous les instrumens de l'Ida. O Crète ! regrettez Alcide égal à Jupiter , célébrez ses vraies funérailles. (*Jadis les Crétois avaient fait celles du maître des Dieux qu'ils avaient cru mort.*) Arcadiens ! brillans enfans de Phœbus , faites entendre vos accens plaintifs. Côteaux sacrés de Parthénie & de Némée ! orgueilleux Ménale ! affligez tous vos échos , que vos gémissemens redemandent Alcide. Il a terrassé dans vos bois le sanglier fatal ; ses traits ont abattu ces oiseaux sinistres qui vous dérobaient le jour. Pleurez , Argos & Cléone ! vous que mon fils a délivrés de ce lion terrible qui menaçait vos murs. Frappez-vous encore , mères de la Thrace ! que les rives de l'Hèbre répondent à vos coups : donnez des larmes à cet Alcide par qui vos enfans ne naissent plus pour les étables barbares d'un tyran , pour servir de pâture à des coursiers sanguinaires. O terre délivrée d'Antée ! ô plage arrachée au cruel Géryon ! nations si misérables avant lui ! pleurez avec moi : que les deux extrémités de l'Empire de Neptune répondent à leurs coups mutuels.

O Dées qui remplissez l'azur des cieux , soyez sensibles au destin d'Hercule , de mon Hercule qui porta le monde & votre ciel , tandis qu'Atlas accablé sous le fardeau , demanda un instant pour respirer !

O Jupiter ! est-ce ainsi que tu le places dans ton Empire ? est-ce là l'effet de ta promesse ? Le voilà mort , cet Alcide , le voilà consumé. Combien de fois pourtant il t'a évité la peine de lancer la foudre ! par pitié , fais-la tomber sur moi , prends-moi pour Sémélé.

O mon fils ! es-tu déjà dans l'Elysée ? es-tu sur le rivage où la nature nous appelle ? le Stryx t'en a-t-il fermé la route pour te punir d'avoir ravi son effroyable gardien ? les Destins t'arêtent-ils à l'entrée de l'Erèbe ? l'affluence des Ombres t'environne-t-elle ? le triste Nocher s'enfuit-il à ta vue ? épouvantés par ta présence , les Centaures de la Thessalie font-ils gémir les échos sous leurs pieds ? répandent-ils l'alarme chez les habitans du Tartare ? l'Hydre effrayée plonge-t-elle toutes ses têtes dans les eaux infernales ? les monstres que tu as vaincus , tremblent-ils à ton aspect ?

Je me trompe , mère insensée ! les Mânes ne peuvent plus te craindre. En descendant au Ténare , tu n'étais point couvert de la dépouille du lion d'Argos ; tu n'avais pas ton redoutable carquois. Une main plus faible dirigera tes flèches. Tu es

descendu sans armes chez Pluton & tu y resteras éternellement désarmé.

SCÈNE IV.

ALCMÈNE, HERCULE.

HERCULE (*descendant du ciel sur un nuage.*)

NOUVEL habitant de l'Olympe & rendu au séjour des astres, ô ma mère ! pourquoi vos larmes troublent-elles ma glorieuse destinée ? terminez-en le cours : ma vertu a reçu sa récompense ; je suis immortel.

ALCMÈNE.

Quelle voix frappe mes oreilles ! quelle est cette ravissante harmonie qui tarit mes larmes ? Hercule ! mon cher Hercule ! je te reconnais. Le cahos est vaincu, mon fils revient encore du Styx, & pour la seconde fois, il a brisé la mort, triomphé de la nuit, franchi les tristes torrens de Proserpine ; seul des mortels, il a traversé l'Achéron qui n'a pu l'engourdir. Il reparaît au jour. Le Destin ne peut le retenir, même après ses funérailles.

Est-ce Pluton qui t'a fermé son Royaume par la crainte que tu fêmes autour de toi ? Car enfin je t'ai vu brûler avec la forêt qui te servait de bûcher, j'ai vu des tourbillons de flamme qui t'environnaient,

A a 2

s'élever en ondoyant jusqu'au ciel. Certainement tu as été consumé. Mais ton ombre n'a pu tenir aux Enfers. Quelle partie de toi les Mânes ont-elles donc appréhendée ? comment ton simulachre a-t-il pu paraître si redoutable à Pluton ?

H E R C U L E.

Je ne reviens point de l'onde gémissante du Cocyte ; la noire barque n'a point passé mon ombre : tranquillisez-vous , ma mère ! je n'ai vu les Mânes qu'une fois. Le feu a consumé seulement tout ce que vous m'aviez transmis de mortel : ce que je tenais de vous a été le partage des flammes , ce que j'ai reçu de mon père est dans les astres. Terminez donc ces plaintes , & laissez-les aux mères des lâches ; le deuil est leur bien ; le Ciel est pour la vertu , comme la mort est pour le vice.

Voici ce que je viens vous annoncer du haut de l'Olympe : *(il y a dans le latin chanter , parce que les Tragédies des Anciens étaient en Musique.)* le cruel Eurysthée touche à la punition qu'il mérite. Montée sur un char radieux , vous écraserez bientôt sa tête superbe.

Je remonte aux plages célestes : pour la seconde fois , Alcide est vainqueur des Enfers.

A L C M È N E.

Arête encore un instant.... Il m'échape , il s'est évanoui , il vole aux astres. Me trompai-je ? est-ce

bien mon fils que j'ai revu ? les malheureux font peu crédules..... Tu es un véritable Dieu , & l'éternité est ton partage , j'en crois tes triomphes.

Je retourne à Thèbes , & j'y invoquerai une Divinité nouvelle ajoutée dans nos Temples.

SCÈNE CINQUIÈME & DERNIÈRE.

LE CHŒUR.

NON, jamais la vraie vertu ne descend sur les rives du Styx. Ayez du courage , & la destinée cruelle ne vous entraînera point dans les ondes de l'oubli. A votre dernière heure , votre ame ne s'échappera que pour monter au séjour de la gloire.

O vainqueur de tant de monstres ! pacificateur du monde ! Dieu nouveau ! fais-nous propice. Regarde encore notre globe en pitié. Si quelque bête féroce vient nous remplir de terreur , prends la foudre aux trois dards , & d'une main plus sûre que celle de Jupiter , tu anéantiras l'objet de nos alarmes.

Le Père Brumoy qui n'est rien moins que l'admirateur de Sénèque , convient qu'il y a de véritables beautés dans cette Tragédie , & que dans plusieurs endroits , l'Auteur Latin l'emporte sur Sophocle qui lui a servi de modèle , & sur Rotrou qui l'a

plus traduit qu'imité. Mais il condamne avec raison les rodomontades d'Hercule , & les transports effrénés de Déjanire qui cesse d'être intéressante toutes les fois que sa jalousie cherche des idées & des termes ampoulés. Dans des situations pareilles, c'est le cœur seul qui doit parler , & si l'Ariane de Corneille fait répandre des larmes , c'est que son ame lui dicte toutes ses expressions. Mais encore une fois , le ton de la Tragédie était tout différent chez les Romains , & Hercule leur aurait paru un homme ordinaire , si Sénèque ne l'avait peint infiniment plus grand que les guerriers auxquels ils durent plus d'une fois le salut de la République. Cependant il a souvent passé les bornes , ainsi que Rotrou qui a fidèlement copié plusieurs morceaux de son original. S'il avait eu plus de goût , il aurait donné la préférence à Sophocle. (*Voyez les Trachiniennes , II part. I Vol. pag. 274 & suiv.*)

La marche de la Tragédie était presque ignorée en France quand ce Poète y parut , & c'est avec raison que Corneille l'a nommé son père : nous avons indiqué dans plusieurs endroits la manière dont il a profité de ses modèles , & ce n'est qu'en rapprochant les Anciens des Modernes , que nous pouvons faire connaître & le génie des différens siècles qui ont cultivé les Lettres , & les progrès du Théâtre depuis son origine. Mais aucun des peuples dont nous avons à parler , ne présentera des com-

mencemens aussi brillans que celui des Grecs. Il a fallu beaucoup de tems aux Français pour se perfectionner dans un art qui, dès sa naissance, fut digne de l'admiration des Athéniens.

C O S T U M E du Garde Grec.

La *tunique* de laine blanche.

La ceinture d'une courroye de cuir.

La *chlamyde* de laine couleur de safran.

Le casque & le bouclier d'airain, ainsi que le fer du javelot sur lequel il s'appuie.

La chaussure fermée.

L'épée à poignée d'airain : un marbre Grec atteste qu'on la portait de cette manière dans les tems héroïques.

La lame de cette épée était souvent du même métal que la poignée.

Fin de la seconde Partie du septième Volume.

ERRATA de la première Partie du septième Volume.

- PAGE 21, lignes 24 & 25, expire, *lisez* exprime.
P. 101, ligne 24, branchent, *lisez* branches.
P. 115, ligne 12, votre, *lisez* votre.
P. 137, ligne, 23 sont, *lisez* soient.
P. 151, ligne 24, fit, *lisez* fis.
P. 183, ligne 14, quel joie, *lisez* quelle.

Seconde Partie.

- P. 215, ligne 3, ni de dédain, *lisez* ni dédain.
P. 217, ligne 6, destin, *lisez* destin.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue
Saint-Jacques. 1780.

